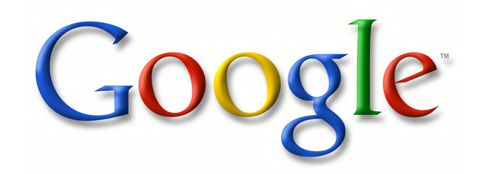
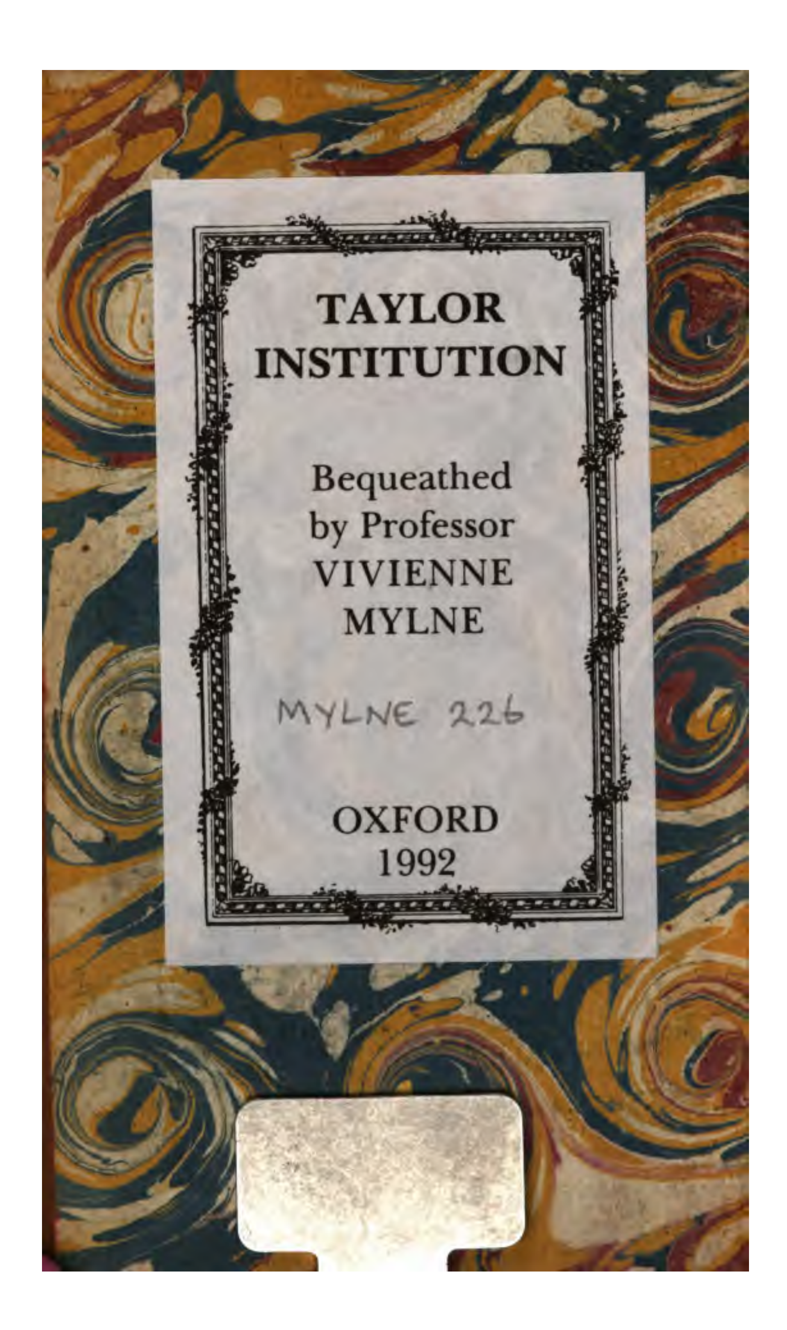






TAYLOR INSTITUTION
Bequeathed by Professor VIVIENNE MYLNE
MYLNE 226
OXFORD 1992



CHARITON, Aphrodisiensis

trsl. P. H. Larcher

1. d9

HISTOIRE
DES AMOURS
DE CHEREAS
ET
DE CALLIRRHOÉ.

HISTOIRE
DES AMOURS
DE CHEREAS
ET
DE CALLIRRHOË,

Traduite du Grec, avec des Remarques.

Νικᾷ δὲ καὶ σίδηρον
Καὶ πῦρ Καλή τις οὖσα.

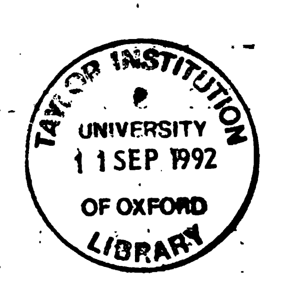
Ανακρ. Ωδ. Β. στιχ. κλ'.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez GANEAU, Libraire, rue Saint Severin, aux Armes de Dombes.

M. DCC. LXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY



HISTOIRE DES AMOURS *DE CHEREAS* ET DE CALLIRRHOË.



LIVRE SIXIEME.

La veille du jour où le Roi devoit décider qui de Chereas ou de Denys Callirrhoë auroit pour époux, tout Babylone fut dans une grande fermentation. Dans les maisons, dans les rues, on se disoit :

c'est demain que Callirrhoë se marie ; quel est l'heureux Mortel qui la possédera ? La Ville entiere étoit partagée. Ceux qui étoient pour Chereas, disoient : c'est son premier Mari ; elle étoit vierge quand il l'épousa ; il l'aimoit, elle l'aimoit ; son Pere la lui donna ; l'Etat lui fit des funérailles ; il ne l'a pas pour cela abandonnée, elle ne l'a point abandonné. Denys ne l'a ni achetée, ni épousée. Des Brigands la lui ont vendue ; mais il n'est pas permis d'acheter une personne libre. Les Partisans de Denys répondoient : Il l'a tirée des mains des Pirates, qui peu s'en faut qu'ils ne l'aient tuée. Il a donné un Talent pour lui sauver la vie. D'abord il lui conserve le jour, il l'épouse ensuite. Chereas au contraire, après l'avoir épousée,

la tue. Callirrhoë ne doit jamais perdre le souvenir d'un tel mariage : mais ce qui assure la Victoire à Denys, c'est qu'elle l'a rendu pere. Tel étoit le langage des hommes. Les femmes, d'un autre côté, non contentes de s'entretenir entr'elles de Callirrhoë, lui donnoient des conseils, comme si elle eût été à portée de les entendre. N'abandonnez pas, lui disoient-elles, l'Epoux que vous avez pris étant encore Vierge, donnez la préférence à celui qui le premier vous a aimée ; il est votre Compatriote, & c'est le seul moyen qui vous reste pour voir votre Pere ; autrement vous passerez, comme une exilée, vos jours dans une terre étrangere. D'autres au contraire : Choisissez votre Bienfaicteur, celui qui bien loin de vous tuer, vous a

conservé la vie. Si jamais Chereas se mettoit en colere, craignez le tombeau de vos peres. Ne trahissez point votre fils, & montrez plus d'égards pour celui qui lui a donné le jour. Tels étoient les discours qu'on entendoit de toutes parts. L'on eût dit que Babylone entiere fût devenue un vaste Tribunal.

Cette nuit, la derniere de celles qui avoient précédé le jour du Jugement, le Roi & la Reine qui reposoient près l'un de l'autre, étoient agités de pensées bien différentes. La Reine attendoit le jour avec impatience pour remettre un dépôt qui lui étoit devenu onéreux. La beauté de Callirrhoë l'accabloit; près d'elle, la comparaison ne tournoit pas à son avantage : d'ailleurs, les visites fréquentes du Roi, ses politesses hors

de ſaiſon lui étoient devenues ſuſpectes. Auparavant il n'entroit que rarement dans l'appartement des femmes ; mais depuis que Callirrhoë y étoit, il y alloit ſouvent. Elle avoit auſſi obſervé que dans la converſation, il regardoit en-deſſous Callirrhoë & ſans parler, qu'il jettoit ſur elle un coup d'œil à la dérobée ; & que ſes regards ſe portoient d'eux-mêmes & ſans réflexion ſur cet objet. Statira voyoit par cette raiſon venir avec plaiſir ce jour. Il n'en étoit pas de même du Roi, qui paſſa toute la nuit ſans fermer les yeux.

» Tantôt ſe tournant d'un côté, &
» tantôt d'un autre. «

Voici le jour, ſe diſoit il en lui-même, où je dois prononcer. Hélas ! je me ſuis trop précipité d'aſſigner un terme ſi court. Que vais-je faire

ce matin ? Il faut que Callirrhoë parte pour Milet ou pour Syracuse. Infortuné que je suis ! je n'ai plus qu'un instant à jouir d'une vue si agréable, & un de mes esclaves sera plus heureux que moi. Réfléchis, Prince malheureux, sur ce que tu dois faire ; rentre en toi-même, tu n'as point d'autre ennemi que toi ; c'est ta passion qui te tend des embûches. Réponds-moi donc : Qui es-tu ? l'Amant de Callirrhoë, ou son Juge ? Ne cherche point à t'en imposer ; tu l'aimes sans le sçavoir, & tu en seras bien plus convaincu en ne la voyant point. Mais à quoi bon t'attrister ? Le Soleil, Auteur de ta Race, ce Dieu aux regards de qui rien n'échappe, t'a choisi cette Créature, comme ce qu'il a vu de plus beau, & tu rejettes un don

qu'il te fait? Les intérêts de Chereas & de Denys me sont donc bien précieux ! ces vils esclaves me tiennent donc bien au cœur ! pour remettre à celui des deux qui l'emportera le Prix de la Victoire, & moi qu'on appelle avec raison le Grand Roi, je m'abbaisse au vil emploi d'une vieille qui s'entremet de mariage. Mais j'ai pris sur moi la décision de cette affaire, tout le monde le sait, & je dois sur-tout des égards à Statira. Eh bien ! ne rends point public ton amour, ne te presses point de terminer. Il te suffit de voir Callirrhoë ; remets à une autre fois la décision ; cela est bien permis à un Juge subalterne.

Le jour venu, on prépara la salle d'Audience. Le Peuple accouroit en foule au Palais, Babylone étoit toute

en rumeur. Tels qu'aux Jeux Olympiques on voit arriver les Athletes au lieu des Exercices avec le plus grand cortege, tels on vit paroître les deux Champions. Ce qu'il y avoit de plus diſtingué parmi les Perſes, accompagnoit Denys, & Chereas étoit porté par le Peuple. On n'entendoit que vœux & qu'acclamations de ceux qui favoriſoient l'un ou l'autre parti, & qui leur ſouhaitoient toute ſorte de ſuccès. Votre Cauſe eſt la meilleure, diſoient-ils à l'un : Soyez ſûr de la Victoire, crioit-on à l'autre. Ce n'étoit pas une Couronne d'Olivier ſauvage ou de Pin, une Pomme qu'ils alloient ſe diſputer ; il s'agiſſoit d'un Prix bien plus précieux, d'une Beauté rare, pour qui les Dieux même auroient pu, ſans rou-

gir, entrer en lice. Le Roi ayant mandé Artaxate, de tous ſes Eunuques celui qui étoit le plus en crédit auprès de lui : Les Dieux de mes Peres me ſont apparus, lui dit-il ; ils exigent de moi des ſacrifices ; la Piété m'ordonne de commencer par ce qui leur eſt dû : Que pendant trente jours tous les Tribunaux ſoient fermés, & que pendant ce tems l'Aſie entiere ne s'occupe que de Fêtes. L'Eunuque fit publier les ordres du Roi. A l'inſtant tout fut plein de gens qui couronnés de fleurs offroient des ſacrifices. On entendoit de tous côtés des voix harmonieuſes ſe mêler aux ſons mélodieux des flutes & des chalumeaux, l'encens fumoit par-tout, on ne voyoit dans les rues que feſtins ;

» La vapeur, enveloppée dans la

» fumée, montoit jusqu'au ciel. »
Le Roi immola de riches Hécatombes. Ce fut alors qu'il sacrifia pour la premiere fois à l'Amour, & qu'il supplia Vénus de lui rendre son fils propice.

Tandis que toute la Ville étoit plongée dans les plaisirs, Callirrhoë, Chereas & Denys, bien loin d'y prendre part, ne s'occupoient que de leurs chagrins, & Chereas encore plus que les deux autres. Callirrhoë observée de près, n'osoit s'attrister publiquement. Elle gémissoit en secret, & fesoit des imprécations contre la Fête. Mais Denys en fesoit contre lui-même pour avoir quitté Milet. Infortuné! se disoit-il, supporte cette disgrace; c'est toi qui te l'es attirée, c'est toi qui en es l'artisan. Tu pouvois jouir de Callir-

rhoë pendant la vie même de Chereas. Tu étois le Maître à Milet ; jamais on n'eut remis de Lettre à Callirrhoë ſans ta permiſſion. Qui l'eût vue ? Qui l'eût approchée ? Tu t'es précipité au milieu de tes ennemis, & plût aux Dieux qu'il n'y eut que toi ! Mais tu expoſes aux mêmes dangers un tréſor bien autrement précieux que ta vie ; & c'eſt ce tréſor qui occaſionne la guerre qu'on te fait de tous côtés. Inſenſé ! que t'en ſemble ? Tu avois Chereas pour ennemi, & maintenant tu trouves un Rival en ton Maître. Le Roi a des ſonges, & les Dieux exigent de lui les victimes qu'il immole tous les jours. N'eſt-ce pas le comble de l'impudence ? de différer un Jugement, tandis qu'il tient renfermée dans ſon Palais une Femme

qui ne lui appartient pas, & cependant il se donne pour un Juge integre! Tels étoient les gémissemens & les plaintes que fesoit Denys. Chereas, de son côté, ne prenoit aucune nourriture, il vouloit cesser de vivre. Son ami Polycharme tâchoit de l'en détourner. Sous l'apparence d'un ami, lui dit-il, tu es le plus cruel de mes ennemis. Tu prolonges mon supplice, & tu vois d'un œil satisfait les tourmens que j'endure. Si tu m'étois véritablement attaché, tu n'envierois pas la liberté à un malheureux qu'un méchant Génie prend plaisir à tourmenter. Que d'occasions de bonheur ne m'as-tu pas fait manquer. Enseveli à Syracuse dans le Monument de Callirrhoë, j'eusse été heureux. Je voulois alors mourir, tu m'en empêchas, & tu me privas

d'une si agréable compagnie. Peut-être qu'elle n'auroit pas voulu sortir du lieu de ma sépulture, peut-être qu'elle ne m'auroit point abandonné. Plût aux Dieux que cela me fût arrivé, je n'aurois été ni vendu, ni chargé de fers, & je n'aurois pas eu à soutenir la vue d'un Roi encore plus cruelle pour moi que la Croix. Que j'aurois été heureux de mourir avant que d'avoir appris son second mariage ! Quelle occasion favorable ne m'as-tu point fait manquer après le Procès ! J'ai vu Callirrhoë, & je n'ai point accouru pour l'embrasser. C'est un prodige nouveau, incroyable. On met en question, si Chereas est l'époux de Callirrhoë, & un Génie jaloux de mon bonheur ne permet pas qu'on la décide. Eveillé, & en songe, les Dieux

m'ont également en horreur. En finissant ces mots, il saisit son épée ; Polycharme le retint, & l'observa par la suite, comme s'il eut été son prisonnier.

Le Roi, ayant mandé l'Eunuque en qui il avoit le plus de confiance, n'osa d'abord lui avouer ce qui se passoit dans son ame : mais Artaxate voyant le rouge lui monter au visage, & qu'il avoit quelque chose à lui dire, prit la parole : Que cachez-vous, Seigneur, à un Esclave qui sait se taire & dont l'attachement vous est connu ? Vous est-il arrivé quelque grand malheur ? que je crains qu'on ne vous ait dressé des embûches ! Ta crainte est juste, répondit le Roi ; on m'en a tendu, mais ce ne sont point des hommes, c'est un Dieu. J'avois bien lu & en

Poësie & en Prose que l'Amour tenoit asservis sous son empire tous les Dieux & Jupiter même. Je doutois cependant qu'il s'en trouvât un seul plus puissant que moi. Ce Dieu s'est présenté, il s'est insinué dans mon cœur, il y exerce son empire, &, je suis forcé d'en convenir, me voilà son esclave. Les larmes qu'il répandit en finissant ces mots, l'empêcherent de continuer. Artaxate comprit d'abord d'où étoit parti le trait dont le Roi avoit le cœur percé. La blessure n'étoit pas récente, & Artaxerxe n'ayant aimé personne depuis l'arrivée de Callirrhoë, il ne pouvoit méconnoitre le feu dont il étoit consumé. Il feignit cependant de l'ignorer. Quelle Beauté, Seigneur, lui dit-il, a pu vous asservir, vous qui voyez sous votre Empire,

tout ce qu'il y a de beau ? Vous avez de l'or, de l'argent, des habillement ſuperbes, des chevaux, des Villes, des Nations. Les Femmes de Perſe ne ſont pas ſans beauté, mais Statira eſt la plus belle perſonne qui ſoit ſous le Soleil, & vous la poſſédez ſans rival. Mais la jouiſſance eſt l'écueil de l'Amour. Quelque Déeſſe ſeroit-elle deſcendue du Ciel; une autre Thetis ſe ſeroit-elle élevée des mers ? Je ne doute point que les Divinités ne s'empreſſent de partager votre lit. Peut-être, répondit le Roi, que ce que tu dis eſt vrai; ſa beauté n'a rien d'humain, c'eſt une Déeſſe; cependant elle n'en convient pas; elle fait au contraire ſemblant d'être Grecque & de Syracuſe. Mais ce qui dévoile l'artifice, c'eſt que ne voulant point être con-
vaincue,

vaincue ; elle ne se dit point d'une Ville qui soit sous ma puissance, & qu'elle nous renvoie, pour la Fable qu'elle débite, au delà de la mer Ioniene & de la grande Mer. Sous prétexte de ce procès, elle m'est venue trouver, & toute la Piece est de sa façon. J'admire qu'ayant vu Callirrhoë, tu donnes la préférence à Statira. Il faut cependant examiner comment je pourrai me délivrer de ce chagrin. Cherche de tous côtés si tu pourrois y trouver un remede. Le Remede que vous cherchez, Seigneur, se rencontre également parmi les Grecs & les Barbares. Il n'y en a point d'autre pour l'amour, que la possession de la personne aimée ; & peut-être est-ce-là le sens de cet Oracle si vanté : Celui qui a fait la blessure la guérira. Le

Roi rougit à ces mots : Cesse, lui dit-il, de me donner un tel conseil. Qui moi, que j'aille seduire une femme qui ne m'appartient point ! non, je n'ai point oublié les Loix que j'ai posées, ni l'Equité dont je me fais gloire d'observer les regles en toutes occasions. Je n'ai rien à me reprocher contre la tempérance, & je ne suis point épris jusqu'à un tel point. Artaxate, craignant de s'être trop avancé, tourna le discours à la louange du Roi. De tels sentimens, Seigneur, sont bien dignes de votre grande ame. Au lieu d'employer contre l'Amour un remede dont font usage tous les autres hommes, vous avez recours à un plus efficace : Roi, vous voulez vous vaincre vous-même. Vous avez raison, Seigneur, vous êtes le seul qui puissiez

dompter ce Dieu. Écartez donc de votre ame les chagrins, livrez-vous à tous les plaisirs, & principalement à celui de la chasse que vous aimez par dessus tout, & qui vous fait souvent oublier le boire & le manger. Il vaut mieux vous y abandonner que de rester dans votre Palais près d'un Feu qui peut vous consumer.

Ce Conseil plut au Roi, qui ordonna une chasse magnifique. Des Cavaliers bien parés, ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les Perses, & l'élite de l'Armée monterent à Cheval. Ils étoient remarquables par leur bonne mine, mais le Roi les effaçoit tous. Un cheval de Nise le relevoit encore par sa beauté & sa grandeur : il avoit un frein, des bossetes & un poitrail d'or. Il étoit vêtu d'une robe de pour-

pre Tyrienne travaillée à Babylone. Il avoit ſur la tête une Tiare de couleur hyacinthe, au côté, un ſabre à poignée d'or, deux javelots à la main, & ſur les épaules un carquois & un arc, ouvrage magnifique des Seres. Il avoit l'air fier, & tout occupé de ſa bonne mine ; tant il eſt naturel à l'Amour d'aimer & de rechercher la parure. Il auroit voulu dans cet équipage être apperçu de Callirrhoë au milieu de ſon cortege nombreux. En traverſant la Ville, il jettoit de côté & d'autre les yeux pour voir ſi elle n'étoit pas accourue à ce ſpectacle. Bientôt vous auriez entendu les montagnes retentir du henniſſement des chevaux, des cris des chaſſeurs & des chiens ; vous les auriez vu lancer le gibier, & courir après celui qu'ils avoient fait

partir. Cette ardeur, cette impétuosité auroient fait oublier l'Amour même, puisque le plaisir n'étoit pas sans fatigue, la joie sans danger & que le péril avoit ses agrémens. Mais le Roi, tout occupé de Callirrhoë quoique absente, ne voyoit ni chevaux, quoiqu'il y en eut tant qui courussent devant lui, ni gibier, malgré la quantité de celui qu'on poursuivoit: il n'avoit qu'elle devant les yeux. Sourd aux cris des Chasseurs & des Chiens, il n'entendoit que Callirrhoë, quoiqu'elle ne parlât point. L'Amour, ce Dieu qui se plaît dans le trouble, l'avoit accompagné à la chasse, & le voyant s'armer de résolution & dresser contre lui une batterie, la tourna contre lui, & fit servir à l'enflammer davantage le remedé même qu'il

avoit voulu apporter à sa passion. S'étant glissé dans son cœur, il lui disoit : Quel agréable spectacle n'auroit-ce point été de voir ici Callirrhoë, la jambe couverte d'un brodequin, le bras nud, le visage vermeil & le sein palpitant :

» Telle qu'on voit Diane se diver-
» tir à chasser sur le Taigette ou
» l'Erymanthe le sanglier, ou le cerf
» leger à la course.

Telle il se la représentoit, & cette image l'enflammoit encore plus.

Il y a ici une Lacune dans le Manuscrit.

Il parloit encore lorsqu'Artaxate reprit la parole. Seigneur, vous avez sans doute oublié ce qui s'est passé ; Callirrhoë n'a point de mari, & le jugement qui doit décider de son sort n'est point encore prononcé.

Vous aimez une veuve; ne craignez donc point les Loix, elles regardent les mariages, ni de commettre un adultere, puisqu'il faut pour cela faire une insulte à un mari. Ce langage qui flattoit la passion du Roi lui plut, & prenant l'Eunuque par la main, il lui dit en l'embrassant : C'est avec raison que je te préfere au reste de ma Cour, tu es en effet & le plus fidele & le plus attaché de tous mes Courtisans. Va donc trouver Callirrhoë, & amene-la moi secretement; je te défends sur-tout de lui faire aucune violence. Je veux devoir tout à la persuasion & au mystere. Le Roi, charmé de voir Callirrhoë dans ses filets, fit sonner le départ. Artaxate n'étoit pas moins content. Il se flattoit de ne rencontrer aucune difficulté dans sa négo-

elation, & que par reconnoiſſance les deux Amans & principalement Callirrhoë alloient faire pleuvoir ſur lui toutes les graces. Eunuque, Eſclave & Barbare, il envifageoit ſa conquête comme facile : mais il ignoroit les ſentimens généreux des Grecs, & ſur-tout la vertu de Callirrhoë, & l'amour qu'elle portoit à ſon mari.

Ayant donc épié le moment favorable, il ſe préſenta devant elle ; & la trouvant ſeule, je vous apporte, Madame, lui dit-il, un tréſor de bonnes nouvelles. Je compte ſur votre reconnoiſſance, & que vous ne mettrez point en oubli le bienfait que je vous annonce. On croit naturellement ce qu'on deſire. Callirrhoë enchantée de ce début, s'imagina d'abord qu'elle alloit être ren-

due à Chereas ; elle se pressoit d'apprendre cette agréable nouvelle, & promettoit à l'Eunuque de lui en témoigner sa reconnoissance. Artaxate, reprenant donc son discours, lui dit : Vous tenez, Madame, des mains de la Nature une beauté qui n'a point d'égale : mais quel si grand avantage en avez-vous tiré ? Le bruit de vos charmes, qui s'est répandu sur toute la terre, ne vous a point encore procuré ni un Mari, ni un Amant digne de vous ; l'un est un misérable Insulaire, & l'autre un Esclave du Roi. Que vous ont-ils donc donné de grand & de magnifique ? Où sont les terres que vous tenez d'eux ? les bijoux dont ils vous ont fait présent ? les Villes où vous regnez ? combien d'Esclaves voyez-vous à vos pieds ?

les Femmes de Babylone ont des Efclaves plus riches que vous. Vous n'avez point cependant été tout à fait négligée, & les Dieux vous ont prife fous leur protection. Ils vous ont amenée en ces lieux, fous le prétexte d'un Procès, mais pour vous faire voir au Grand Roi; & la premiere bonne nouvelle que je vous apprens, c'eft qu'il vous a vue avec plaifir: je l'entretiens fouvent de vous, & je lui fais toujours votre éloge. Il ajouta cela, car il n'y a point d'Efclave qui n'ait coutume de vanter fon crédit fur l'efprit de fon maître, dans la vue de tirer du profit d'un tel difcours. Callirrhoë fe fentit à l'inftant percer le cœur comme d'un trait. Fefant cependant femblant de n'avoir point compris Artaxate: Que les Dieux, lui dit-

elle, foient toujours favorables au Roi, que ce Prince vous témoigne toujours sa bienveillance, puisque l'un & l'autre vous avez eu compassion d'une infortunée. Qu'il se hâte, je l'en conjure, de mettre fin à mes soucis, en terminant ce Procès, & que je cesse d'être à charge à la Reine. L'Eunuque croyant que faute de s'être exprimé assez clairement, Callirrhoë ne l'avoit point entendu, commença à parler d'une maniere plus intelligible. Vous êtes heureuse en cela-même, Madame, que vous n'avez plus pour Amans de vils esclaves ; mais le Grand Roi qui peut vous donner en présent Milet même, l'Ionie entiere, la Sicile & d'autres Nations encore plus considérables. Félicitez-vous, Madame, sur votre bonheur ; offrez

des ſacrifices aux Dieux, faites tout au monde pour plaire davantage au Roi; & lorſque vous ſerez au comble de vos vœux, ne m'oubliez pas.

Callirrhoë penſa, dans ſon premier mouvement, arracher, s'il lui étoit poſſible, les yeux au Séducteur: mais ayant réfléchi bientôt, en femme bien élevée & qui ſavoit ſe contenir, ſur le lieu où elle ſe trouvoit, qui elle étoit, & quel étoit celui qui lui tenoit ce langage, elle fit treve à ſa colere pour ſe jouer de ce Barbare. Egale, lui dit-elle, des Eſclaves des femmes de Perſe, je ne ſuis point aſſez inſenſée pour me flatter d'être digne du Roi. Ne parlez donc point de moi, je vous en conjure, à votre Maître. Quoique ſur le champ, il ne vous ait point témoigné ſon indignation, il

pourroit par la ſuite vous la faire ſentir, s'il venoit à penſer que vous avez voulu mettre aux pieds d'une Eſclave de Denys, le Maître du Monde. Je ſuis étonnée que prudent, comme vous l'êtes, l'humanité du Roi vous ait échappé, & que vous ayez pris pour de l'amour la compaſſion qu'il ſent pour mon infortune. Reſtons en là, de crainte qu'on n'aille rapporter à la Reine ce qui vient de ſe paſſer. A ces mots, elle ſe retira. L'Eunuque élevé dans la tyrannie, & qui n'avoit jamais cru rien d'impoſſible ni au Roi, ni à lui-même, demeura dans un étrange étonnement.

Se voyant donc abandonné, & qu'on ne l'avoit pas même jugé digne d'une réponſe, il s'en alloit, le cœur agité de mille paſſions différentes.

En colere contre Callirrhoë, il s'attriſtoit ſur lui-même, & redoutoit la colere du Roi, qui bien loin de croire qu'il n'auroit pas réuſſi, pourroit s'imaginer qu'il n'auroit pas même ouvert la bouche de ſon amour, & que pour obliger la Reine, il auroit trahi ſon Miniſtere. Il craignoit auſſi que Callirrhoë n'en fît part à Statira, & que furieuſe contre lui, elle ne méditât ſa perte pour avoir non ſeulement ſervi la paſſion de ſon Maître, mais auſſi pour avoir cherché à l'allumer. Cependant l'Eunuque penſoit en s'en allant de quelle maniere il pourroit ſans riſque rapporter au Roi ce qui s'étoit paſſé. Callirrhoë de ſon côté, ſe voyant ſeule, ſe diſoit: Je l'avois bien prévu; je t'en prens à témoin, Euphrate, que je ne te repaſſerois

plus. Adieu donc à jamais Pere, Mere, & toi Syracuſe ma Patrie, jamais je ne vous reverrai. C'eſt maintenant que Callirrhoë eſt vraiment morte. Je ſuis ſortie du ſépulchre, mais le Corſaire Théron ne m'enlevera point d'ici. Beauté inſidieuſe, auteur de tous mes maux! c'eſt toi qui es cauſe de ma mort, de mon eſclavage, de mon ſecond mariage, de ce que j'ai été conduite à Babylone, & de ce que j'ai comparu en Juſtice. A quoi ne m'as-tu pas expoſée? à qui ne m'as-tu pas livrée? à des Pirates, à la Mer, à la Mort, à l'Eſclavage & à la Juſtice. Mais ce qui m'accable plus que tout le reſte, c'eſt l'amour du Roi; j'aimerois cent fois mieux ſa colere. La Reine ſera terrible dans ſa jalouſie. Si Chereas, tout Grec qu'il étoit, ne put ſe rendre

maître de cette paſſion, que ne fera point une femme qui eſt Reine & Barbare. Allons, feſons voir par quelque action noble & généreuſe que je n'ai pas dégénéré de la vertu de mes ancêtres, & que c'eſt le ſang d'Hermocrate qui coule dans mes veines. Tuons-nous, mais attendons. Juſqu'à préſent voilà le premier propos qu'on m'ait tenu, & encore eſt-ce par un Eunuque. Si l'on me fait par la ſuite plus de violence, il ſera tems alors de prouver à Chereas préſent que je lui ſuis demeurée fidele.

L'Eunuque cacha la vérité au Roi, & lui dit que la garde exacte que feſoit la Reine ne lui avoit point permis d'aborder Callirrhoë. Vous m'avez ordonné, Seigneur, de faire les choſes ſi ſecretement, que perſonne n'en pût prendre connoiſſance. Cet

ordre

ordre eſt d'autant plus à propos, que vous avez pris ſur vous l'auguſte perſonnage de Juge, & que vous avez intention de vous attirer l'eſtime des Perſes; auſſi tout le monde vous comble-t-il de louanges. Les Grecs ſont babillards, & ſe plaiſent à faire des querelles ſur les plus petites choſes; ils ne manqueront point de publier vos intrigues; Callirrhoë, par vanité de ſe voir aimée du Roi, Denys & Chereas, par jalouſie. Il n'eſt pas juſte non plus d'affliger la Reine, dont ce procès a augmenté les charmes. Il chantoit ainſi adroitement la palinodie, dans la vue de détourner le Roi de cette paſſion, & de ſe délivrer d'un fardeau ſi peſant.

Le Roi ſe ſentit d'abord convaincu, mais la nuit étant ſurvenue, ſa

flamme se ralluma, & l'Amour lui retraça le portrait de Callirrhoë; ses yeux vifs & perçans, la beauté de son visage; il louoit ses cheveux, sa démarche, le son de sa voix, son entrée dans la Salle, son attitude, ses discours, son silence, sa joie, ses larmes. Ayant passé la plus grande partie de la nuit sans fermer les yeux, & n'ayant dormi enfin qu'autant qu'il le falloit pour appercevoir Callirrhoë en songe, il manda de grand matin l'Eunuque. Va, lui dit-il, trouver Callirrhoë, & reste en sentinelle tout le jour. Il faut bien à la fin que tu trouves un moment pour l'entretenir en secret. Si je voulois faire connoître ma passion, & employer la force pour venir à bout de mes desirs, je n'aurois qu'à parler, & je serois obéi. Artaxate,

se prosternant à ses pieds, le lui promit, car il n'est permis à personne de résister aux ordres du Roi. Mais sachant que Callirrhoë éviteroit toutes les occasions de l'entretenir, en se tenant continuellement avec la Reine, & voulant remédier à cet inconvénient, il rejetta toute la faute sur son Argus. Seigneur, s'il vous plaisoit mander auprès de vous Statira, comme si vous aviez quelque chose à lui communiquer en particulier, son absence me donneroit moyen d'entretenir Callirrhoë. Je le veux bien, lui répondit le Roi. Artaxate s'étant rendu dans l'Appartement de Statira; Madame, lui dit-il, après s'être prosterné, le Roi vous mande. La Reine se prosterna, & se rendit en diligence auprès du Roi. L'Eunuque,

voyant Callirrhoë seule, la prit par la main, comme s'il eût été plein d'humanité & ami des Grecs, & la tira du milieu des esclaves qui l'environnoient. Comme elle n'ignoroit point ce qu'il alloit lui dire, elle devint pâle & demeura sans voix ; cependant elle le suivit. Se voyant tête à tête avec elle : Vous avez vu, Madame, lui dit-il, quelles marques de respect la Reine a données en entendant prononcer le nom du Roi, & l'empressement qu'elle a eue de se rendre auprès de lui ; & vous qui n'êtes qu'une Esclave, vous ne pouvez soutenir l'éclat de votre fortune, & vous n'êtes point contente, quoique celui qui vous invite à le venir trouver puisse vous en donner l'ordre. Mais, Madame, par égard pour vous, je lui ai caché votre folie,

& je lui ai fait des promesses de votre part. Voilà deux chemins qui se présentent ; il ne tient qu'à vous de choisir l'un ou l'autre ; je vais vous les montrer. En vous laissant aller aux desirs du Roi, vous recevrez les plus riches présens & le mari que vous souhaitez ; car il ne veut pas vous épouser, & il n'exige de la complaisance que pour un tems. Si vous ne vous laissez point persuader, vous savez à quoi s'exposent les ennemis du Roi ; ils sont les seuls qui souhaitent de mourir, & ils ne peuvent l'obtenir. Callirrhoë se moqua de ses menaces. Ce ne seront point, dit-elle, les premiers malheurs que j'aurai essuyés, & il y a longtems que j'en ai contracté l'habitude. Le Roi peut-il m'exposer à quelque chose de plus fâcheux que ce que j'ai déja

jour avec Chereas. L'Eunuque, ne pouvant rien obtenir, lui dit, Madame, je vous donne le tems de la réflexion. Penfez non feulement à vous, mais encore que Chereas court rifque de périr de la mort la plus cruelle. Le Roi ne fouffrira jamais de fe voir vaincu en Amour. Il partit, & ces dernieres paroles frapperent vivement Callirrhoë.

La Fortune, ayant trouvé matiere à quelque chofe de plus nouveau, mit bientôt fin à toute cette intrigue amoureufe. On vint annoncer au Roi que l'Egypte s'étoit révoltée, & qu'elle avoit fait de grands préparatifs ; que les Egyptiens avoient tué leur Satrape, & s'étoient choifi un Roi ; que l'ayant à leur tête, ils avoient traverfé Pélufe, & que déja ils ravageoient la Syrie &

la Phénicie : aucune ville n'ofant s'oppofer à une armée qui fe portant avec l'impétuofité d'un torrent, ou d'un incendie, menaçoit de tout engloutir & de tout embrafer. Cette nouvelle troubla le Roi, les Perfes en furent dans l'étonnement, Babylone en fut confternée. Les Devins publioient que le Songe du Roi avoit annoncé ce qui devoit arriver; que les Dieux, en demandant des facrifices, avoient fait connoitre qu'on feroit victorieux, mais que ce ne feroit pas fans danger. Il ne fe difoit rien, & il ne fe fefoit rien, que ce qui a coutume de fe dire & de fe faire en pareille occurrence. Une guerre fi peu attendue avoit ébranlé l'Afie. Le Roi ayant convoqué les Pairs du Royaume & tous les Chefs des Nations alors à fa Cour,

autres choſes néceſſaires aux troupes. Au moyen de cela il ne faut pas plus de tems à une grande armée pour tous ſes préparatifs qu'il n'en faut à un ſeul homme pour faire les ſiens.

Le cinquieme jour de la nouvelle reçue, le Roi ſortit de Babylone, accompagné de tous ceux qui étoient en âge de porter les Armes, ſuivant l'ordre qu'il en avoit donné. Denys ſe mit auſſi en marche ; car étant Ionien & par conſéquent ſujet du Roi, il ne lui étoit pas permis de reſter. S'étant couvert de ſes plus belles armes, & ayant formé un corps conſidérable des gens qu'il avoit amenés à ſa ſuite, il ſe plaça aux premiers rangs & dans les endroits les plus remarquables, feſant aſſez voir par-là qu'il avoit envie de ſe diſtinguer.

Naturellement avide de Gloire & d'Honneur, il ne regardoit pas le courage qui y mene comme une chofe de furérogation, mais il en fefoit tout le cas imaginable. Il joignoit à cela quelque légere efpérance de fe rendre utile dans cette guerre, & que le Roi lui donneroit, fans prononcer de jugement, Callirrhoë pour le prix de la valeur.

La Reine ne vouloit point emmener avec elle cette belle Syracufaine; elle n'en parla point par cette raifon, & ne demanda point au Roi ce qu'il vouloit qu'on en fît. Artaxate gardoit auffi le filence, n'ofant point fans doute parler d'amour à fon maître, tandis qu'il le voyoit en danger. Mais, pour dire la vérité, il étoit auffi enchanté de fe voir débarraffé de Callirrhoë que fi c'eût

reillement ſorti ; que les évenemens de la guerre pourroient apporter quelque changement à ſes malheurs, & que la Paix, venant tout à coup à ſe faire, on termineroit peut-être ſon Procès.

LIVRE SEPTIE'ME.

TOUT le monde étant ſorti avec le Roi, pour aller au-devant des Egyptiens, Chereas, qui n'étoit point né ſon ſujet, ne reçut point l'ordre de ſe mettre en marche, & c'étoit le ſeul homme libre qui ſe rencontrât alors à Babylone. Il en fut charmé, parce qu'il croyoit que Callirrhoë étoit auſſi reſtée. Le lendemain il ſe rendit au Palais pour la voir ; mais trouvant tout fermé, & beaucoup de Gardes aux portes, il

il parcourut toute la Ville pour la chercher ; & sans cesse, comme un furieux, il demandoit à son ami Polycharme ce qu'elle pouvoit être devenue ; car il ne pouvoit s'imaginer qu'elle eût suivi l'armée. Ne l'ayant trouvée nulle part, il se rendit où logeoit Denys son Rival. Il en sortit quelqu'un qui avoit l'air fort occupé, & qui lui apprit ce qu'on lui avoit recommandé de dire. Denys souhaitoit que Chereas, perdant tout espoir d'épouser jamais Callirrhoë, n'attendît pas la décision du procès. Il avoit dans cette intention laissé, en partant pour l'armée, une personne de confiance qu'il avoit chargé de lui dire, que le Grand Roi ayant besoin de troupes, avoit envoyé Denys pour lever une armée contre les Egyptiens, & que pour

l'engager à le ſervir fidelement & avec ardeur, il lui avoit rendu Callirrhoë. Chereas le crut ſans balanlancer ; les malheureux ſont aiſés à tromper. Dans ſa douleur, il déchiroit ſes habits, s'arrachoit les cheveux, & ſe frappant la poitrine : Injuſte Babylone, diſoit-il, voilà donc comme tu reçois tes hôtes, tu n'es plus même pour moi qu'une vaſte ſolitude. Oh ! l'excellent Juge, qui s'eſt rendu le miniſtre des plaiſirs de Denys, & qui lui mene une femme dont il ne peut diſpoſer. Un mariage au milieu du tumulte des armes ! je méditois déja ma Cauſe, & j'étois bien perſuadé de la force de mes raiſons ; on me condamne par défaut, quoique je me ſois préſenté, & l'on adjuge la Victoire à Denys, avant même que de l'avoir entendu. Mais elle

ne lui servira de rien. Callirrhoë ne pourra survivre à une séparation si cruelle. L'idée de ma mort l'avoit d'abord trompée, mais maintenant elle sait que je vis, & que j'habite ces lieux. Que tardé-je donc si long-tems à me tuer devant le Palais, & à arroser de mon sang la porte de mon Juge. Que les Perses & les Medes sachent la maniere dont il rend justice. Polycharme qui ne voyoit aucune consolation dans un tel malheur, & qu'il étoit impossible de sauver son ami, lui dit : J'ai souvent essayé de vous consoler, & je vous ai bien des fois empêché de vous donner la mort. Maintenant il paroît que vous avez pris le parti le plus sage ; & je suis si éloigné de vous détourner de votre dessein, que je suis moi-même prêt à mourir

avec vous. Mais penſons au genre de mort qui nous ſera le plus avantageux. Celui que vous avez imaginé pourroit, il eſt vrai, rendre le Roi quelque peu odieux, & le couvrir de honte par la ſuite : mais quelle proportion auroit la vengeance avec tout ce que nous avons ſouffert ? Il me ſemble que nous devons faire ſervir à nous venger du tyran la mort que nous avons réſolus de nous donner. Il ſeroit beau de lui cauſer mille chagrins, & de l'obliger à ſe repentir ; & la Poſtérité raconteroit avec plaiſir, que deux Grecs injuſtement condamnés par le Grand Roi, ſont morts en hommes de cœur, après lui avoir cauſé à leur tour toutes ſortes de chagrins. Mais nous ſommes ſeuls, reprit Chereas, ſans aucune reſſource, &

étrangers. Quel mal pouvons-nous donc lui faire, lui qui commande à tant de Nations ſi conſidérables, & dont la puiſſance nous eſt connue. Toujours environné d'une double Garde, il n'y a pas moyen de l'approcher; ſi nous en tuions quelqu'un, & ſi nous mettions le feu à un de ſes Domaines, il ne s'appercevroit pas même de cette perte. Vous auriez raiſon, lui dit Polycharme, s'il n'étoit point en guerre. Mais nous avons appris que les Egyptiens ſe ſont révoltés, qu'ils ſe ſont emparés de la Phénicie, & qu'ils parcourent la Syrie. Le Roi trouvera la guerre avant même que d'avoir paſſé l'Euphrate. Nous ne ſommes donc point ſeuls, & nous pouvons compter ſur les armes des Egyptiens, ſur leurs Richeſſes & leurs Vaiſſeaux. Feſons

servir à notre vengeance une puissance étrangere. Il n'avoit point encore cessé de parler que Chereas s'écria : Hâtons-nous de partir, & de tirer par la guerre vengeance de ce Juge.

S'étant donc mis promptement en marche, & fesant semblant de vouloir rejoindre le Roi, ils suivirent avec ardeur la route qu'il avoit tenue. Ils espéroient pouvoir passer sous ce prétexte l'Euphrate sans avoir rien à craindre. Ils joignirent les troupes sur le bord du fleuve, & s'étant mêlés avec ceux qui avoient en garde les Oiseaux, ils suivirent l'armée Etant ensuite arrivés en Syrie, ils passerent du côté des Egyptiens. Les Gardes avancées les ayant arrêtés, on leur demanda qui ils étoient, parce que n'ayant point

l'air d'Ambassadeurs, on les soupçonnoit d'être des espions. Ils auroient même couru quelque risque, si un Grec, qui se trouva par hasard en cet endroit, n'eût entendu leur langage. Ils dirent qu'ils avoient quelque chose d'important à communiquer au Roi, & qu'ils demandoient à être conduits vers lui. Ayant été admis en sa présence, Chereas prit la parole. Nous sommes Grecs, dit-il, & des plus illustres Maisons de Syracuse. Mon ami, que vous voyez ici, m'a suivi par amitié à Babylone, & moi je m'y suis rendu pour ravoir mon épouse, qui est fille d'Hermocrate, de ce grand Général, qui a vaincu les Athéniens dans un combat naval, & dont sans doute vous avez entendu parler. L'Egyptien lui fit signe qu'il en avoit

connoissance. Il n'y avoit point en effet de Nation qui n'eût appris les malheurs qu'avoient essuyé les Athéniens dans la guerre de Sicile. Artaxerxe, continua-t-il, nous a traités en Tyran, & là-dessus ils lui raconterent tout ce qui s'étoit passé. Nous nous engageons volontairement à vous être fideles, & nous avons deux puissans aiguillons qui ne peuvent manquer de nous exciter à de grandes actions, le desir de la vengeance & celui de ne lui point survivre. Il y a déja longtems que, sans ce motif, j'aurois vu pour la derniere fois le jour, que mes malheurs m'ont rendu odieux, & dorénavant je ne veux vivre que pour faire du mal à mon ennemi.

» Je ne mourrai pas cependant » sans gloire comme un lâche, & je » ferai des efforts dignes de la Postérité » rité la plus reculée.

L'Egyptien, enchanté de lui entendre tenir un tel langage, lui tendit la main en ſigne d'amitié. Vous êtes arrivé, lui dit-il, fort à propos & pour vous & pour moi. Sur le champ, il leur fit donner des armes & une tente. Peu de tems après il admit Chereas à ſa table, & enſuite à ſes Conſeils. Car il avoit remarqué en lui une audace tempérée par la prudence, & une fidélité à toute épreuve, & telle que ne pouvoit manquer de l'avoir un jeune homme d'un auſſi heureux naturel, & dont l'éducation n'avoit pas été négligée. Si la haine qu'il portoit au Roi l'excitoit à de grandes actions, il étoit bien aiſe auſſi de faire voir qu'il n'étoit point un allié mépriſable, & qu'il méritoit les poſtes les plus diſtingués. Il ne

tarda pas à donner des preuves de son habileté. Le Roi d'Egypte avoit facilement réussi dans tout ce qu'il avoit entrepris, & pour se rendre maitre de la Cœlésyrie, il n'avoit eu que la peine de la parcourir; il avoit aussi soumis la Phénicie entiere, excepté la ville de Tyr. Les Tyriens sont naturellement guerriers, ils recherchent la gloire qui vient des belles actions, afin de ne point faire rougir Hercule, le Dieu le plus en honneur parmi eux, & à qui la plus grande partie de leur ville est dédiée. Cette ville, étant forte par son assiete, inspire encore plus de confiance à ses habitans. Elle est bâtie dans la mer, & ne touche au Continent que par une langue de terre qui empêche qu'elle ne soit une isle. Elle ressemble à un vaif-

ſeau dans le port, que le pont abbatu joint à la terre. Il eſt donc facile à ſes habitans d'éloigner l'ennemi de leurs murs ; une armée de terre ne peut, à cauſe de la mer, s'en approcher & la porte unique, qui donne ſur la langue de terre, ſuffit pour l'écarter. Ils n'ont rien à craindre non plus des vaiſſeaux ennemis, la ville étant extrêmement forte, & les ports auſſi bien fermés qu'une maiſon.

Tous les pays circonvoiſins étant pris, il n'y avoit que les Tyriens, qui demeurant par amitié fideles au Roi de Perſe, mépriſaſſent la puiſſance des Egyptiens. Le Roi d'Egypte en étant indigné, aſſembla ſon Conſeil. Chereas s'y trouva ; il y avoit été invité pour la premiere fois. Camarades, leur dit le Roi ; (car je ne puis traiter d'eſcla-

ves des amis) vous voyez notre embarras ; Tyr nous arrête au milieu de nos ſuccès, & nous nous trouvons dans la poſition d'un navire, qui ayant toujours joui d'une heureuſe navigation, ſe voit à la fin ſurpris d'un vent contraire. Artaxerxe, d'un autre côté, ſe hâte, comme nous l'apprenons, de nous joindre. Que faut-il faire ? Nous ne pouvons, ni prendre Tyr, ni la laiſſer derriere nous. Telle qu'un mur (1), elle nous ferme l'entrée de l'Aſie. Il me ſemble que nous devons ſonger à une prompte retraite, avant que les forces des Perſes ſe ſoient réunies à

(1) Cela fait alluſion aux murs qu'on élevoit pour empêcher les incurſions des ennemis. Telle eſt la fameuſe muraille de la Chine, & telle étoit celle que les Romains bâtirent ſur les frontieres d'Angleterre pour arrêter les courſes des Pictes.

celles des Tyriens. Nous risquerions trop en restant dans un pays ennemi. La ville de Péluse est forte ; là nous n'aurons rien à craindre ni des Tyriens, ni des Medes, ni des efforts du reste de la terre, puisqu'on ne peut traverser les sables qui nous environneront, & que le passage est extrêmement étroit ; cette mer n'est connue que de nous, & le Nil nous est favorable. Ayant ainsi parlé, chacun par crainte garda un morne silence ; l'abbatement se peignit sur tous les visages. Chereas fut le seul qui osa parler. Sire, lui dit-il, (ce nom vous appartient à juste titre & non au Perse, le plus méchant des hommes) je suis fâché de voir votre Majesté songer à la retraite, lorsqu'on est prêt à entonner l'Hymne de la Victoire. Nous vainquerons,

n'en doutez point ; & non ſeulement nous nous rendrons maitres de Tyr, mais encore de Babylone. Souvent il ſurvient à la guerre des obſtacles, qui bien loin de nous décourager, doivent nous animer encore plus à les ſurmonter. Ces tyriens, qui maintenant ſe moquent de nous, je m'offre à vous les livrer dans les fers. Si vous ne me croyez point, immolez moi, & partez enſuite. Car tant que je ſerai en vie ; je ne vous accompagnerai pas dans votre fuite. Que ſi c'eſt un parti pris, du moins laiſſez moi ici les Volontaires :

» Polycharme & moi, nous
» combattrons, car nous ſommes
» venus ſous les auſpices de Dieu.

Ils craignoient tous qu'on ne ſuivît point l'avis de Chereas ; mais le Roi, admirant ſa grandeur d'ame, lui

permit de choisir dans toute l'armée ceux qu'il voudroit prendre avec lui. Il ne les prit pas sur le champ, mais il parcourut le camp pour voir s'il n'y découvriroit point de Grecs, & ordonna à Polycharme de faire de son côté la même chose. Il s'en trouva beaucoup à la solde des Egyptiens ; il choisit parmi eux les Lacédémoniens, les Corinthiens & les Péloponnésiens ; il y joignit aussi environ vingt Siciliens qu'il rencontra pareillement. Ils fesoient en tout trois cent. Il leur parla en ces termes : Le Roi m'ayant permis de choisir dans son armée les plus braves gens ; je vous ai donné la préférence : car je suis Grec aussi, né à Syracuse, & Péloponnésien d'origine. Supérieurs à tous les barbares par l'éclat de votre naissance, vous devez aussi

compagnerent Miltiade, & les trois cent Spartiates qui suivirent Leonidas ; de même l'on chantera par-tout les louanges des Soldats de Chereas. Il n'avoit point encore cessé de parler, que tous s'écrierent : Marchez à notre tête, & en même tems ils coururent aux armes.

Chereas, les ayant fait couvrir de leurs plus riches armures, les conduisit à la tente du Roi, qui saisi d'admiration en les voyant, les prit d'abord pour des étrangers, & non pour ses soldats ordinaires. Il leur fit les promesses les plus brillantes. Nous y comptons, répondit Chereas ; tenez cependant le reste de l'armée sous les armes, & ne vous approchez pas de Tyr que nous ne nous en soyons rendus maitres, & que du haut des murs nous ne

vous appellions. Plût aux Dieux, dit le Roi, que votre entreprise réussisse ! Chereas mena donc ses soldats contre Tyr, serrés les uns contre les autres, afin qu'ils parussent encore moins qu'ils ne l'étoient; & l'on eût pu dire avec vérité ce que le Poëte dit des Grecs :

» Leurs rangs sont si serrés, que
» les boucliers soutiennent les bou-
» cliers, & que les casques joignent
» les casques.

Les ennemis ne les apperçurent pas d'abord, mais s'étant approchés davantage, la garde qui étoit sur les murailles les vit, & les prenant plutôt pour des transfuges que pour des ennemis, donna sur le champ aux habitans le signal de leur approche. Qui se seroit en effet attendu qu'un corps de troupes aussi foible

marchât contre une ville très-puiſ-ſante, que les Egyptiens avec toutes leurs forces n'avoient pas oſé attaquer. Lorſqu'ils furent près, on leur demanda qui ils étoient, & ce qu'ils vouloient. Chereas répondit : Nous ſommes Grecs & à la ſolde du Roi d'Egypte ; mais bien loin de toucher notre paie, l'on nous dreſſe des embûches & l'on cherche à nous faire périr. Nous ſommes donc venus vous trouver, pour tirer de concert avec vous, vengeance de notre ennemi commun. On fit le rapport de cela aux habitans, & la porte ayant été ouverte, le Général Tyrien s'avança, accompagné d'un petit nombre de ſes ſoldats : d'abord Chereas le tue, & fondant ſur les autres,

» Il frappe à droite & à gau-
» che, & l'on n'entend bientôt que
» des gémiſſemens.

Tels que des Lions qui tombent sur un troupeau sans défense, tels les Soldats de Chereas massacrent tout ce qu'ils trouvent en leur chemin. Si le nombre des Spectateurs étoit petit, le reste n'en étoit pas moins troublé. Le peuple sortit en foule pour voir ce qui se passoit, & ce fut-là principalement la cause de la perte des Tyriens. Ceux qui se trouvoient dans la ville se pressoient pour sortir, tandis que ceux qui en étoient dehors se sentant percer, tâchoient d'y rentrer pour se mettre à couvert. Comme ils s'embarrassoient mutuellement dans un passage si étroit, les Grecs les tuoient sans peine. Il n'étoit pas même possible de fermer la porte, à cause de la quantité des corps morts. Au milieu de ce tumulte affreux, Chereas fut le

seul qui garda son sang froid. Ayant forcé ceux qui alloient à sa rencontre, il entre dans la ville, lui dixieme il monte sur les murailles, & fait aux Egyptiens le signal dont il étoit convenu avec eux. Plus prompts que la parole, ils arrivent & Tyr fut prise. Toute l'Armée célébra cette victoire par des Sacrifices & des Festins ; Chereas fut le seul qui n'en offrit point, & qui ne parut pas une couronne de fleurs sur la tête. Quel plaisir pourrois-je trouver à des réjouissances auxquelles Callirhoë ne prend aucune part. Depuis la nuit de mes nôces, je n'ai point porté de couronne, & jamais je n'en porterai. Si vous n'êtes plus, ce seroit une impiété ; si vous êtes en vie, comment pourrois-je assister à un festin où vous ne seriez pas, &

dans le tems que vous êtes accablée de malheurs.

Le Roi de Perse, ayant traversé l'Euphrate, fesoit toute la diligence possible pour joindre les Egyptiens. Ayant appris la prise de Tyr, & voyant l'ennemi égal en force, marcher au devant de lui, il craignit pour Sidon & toute la Syrie. Il résolut donc de laisser quelque part les équipages, afin d'être plus leste & moins embarrassé dans sa marche. Prenant avec lui ses meilleures troupes, il laissa avec la Reine tout ce qui n'étoit point en âge de combattre; les richesses, les habillemens & tout ce qui servoit au luxe. Mais quand il vit que le trouble & le tumulte avoient gagné toutes les villes jusqu'à l'Euphrate, il crut plus sûr de les envoyer dans l'Isle d'Arade.

Cette Isle n'est éloignée du Continent que de trente stades ; on y voit un Temple ancien dédié à Venus. Les femmes sont aussi libres en cet endroit que dans leurs propres maisons. Callirrhoë ayant apperçu la statue de cette Déesse, resta debout devant elle. D'abord elle garda le silence ; pleurant ensuite, elle reprocha ses larmes à la Déesse: enfin, dit-elle d'une voix basse & mal articulée, me voici dans la petite Isle d'Arade au lieu de celle de Sicile, & je n'y trouve aucun des miens. C'en est assez, grande Déesse. Combien de tems encore voulez-vous me faire la guerre ? Quand même je vous aurois grièvement offensée, n'êtes-vous pas assez vengée ? Si cette malheureuse beauté a paru digne d'envie, elle a causé ma perte, & la guerre, le seul malheur

qui me reſtoit encore à eſſuyer, je l'éprouve maintenant. Babylone me fut indulgente, en comparant la maniere dont j'y ai vécu avec mon état actuel. Chereas n'étoit pas loin de moi ; ſans doute maintenant qu'il eſt mort. Il n'aura pas voulu ſurvivre à mon départ, & je ne trouve perſonne de qui je puiſſe apprendre ce qu'il eſt devenu. Je ne vois ici que des Etrangers, des Barbares qui me portent envie, me haïſſent, & ce qui m'eſt encore plus odieux, qui m'aiment. Grande Déeſſe, apprenez-moi, je vous en conjure, ſi Chereas reſpire encore. Ayant achevé ces paroles, elle ſe retira, voyant arriver cette Rhodogune* qui, la premiere de toutes les femmes de Perſe, étoit allée au de-

vant d'elle le jour de ſon entrée à Babylone. . . . . (*)

Cependant le Roi d'Egypte ayant appris que celui de Perſe n'étoit pas loin, & qu'il avoit fait de grands préparatifs par terre & par mer, manda Chereas. Je n'ai point encore trouvé l'occaſion, lui dit-il, de reconnoître vos premiers ſuccès, & l'obligation que je vous ai de la priſe de Tyr. Mais n'allons point perdre par la ſuite des avantages certains que je veux partager avec vous. L'Egypte me ſuffit, je vous donne la Syrie. Examinons maintenant ce

(*) Il y a dans le Grec, Rhodogune fille de Zopyre & de Megabyſe, qui occupoient le premier rang dans la Nation. M. d'Orville ſoupçonne avec raiſon qu'il y a ici une lacune. Il n'eſt point naturel en effet que Rhodogune & Callirrhoë ſe rencontrent ſans ſe parler.

qu'il nous faut entreprendre. La guerre se fait avec une égale ardeur sur l'un & l'autre élément. Je vous donne le choix de prendre le commandement des troupes de terre ou de celles de mer. La mer vous est, je crois, plus familiere ; car vous autres Syracusains, vous avez vaincu dans un combat naval les Athéniens même. Vous aurez avec vous les Triremes d'Egypte ; elles sont plus grandes, plus fortes & en plus grand nombre que celles de Sicile, Gendre d'Hermocrate, prenez ce Héros pour votre modele, &, comme lui, battez sur mer vos ennemis. Je ne refuse aucun danger, répondit Chereas, & il n'y en a point auquel je ne trouve de l'agrément ; je prendrai pour vous le soin de combattre le Roi qui m'est devenu si odieux.

Donnez-moi ſeulement avec les Triremes les trois cent Grecs avec qui j'ai pris Tyr. Non ſeulement ceux-là, reprit le Roi, mais encore d'autres, & tout autant que vous en voudrez. On paſſa ſur le champ des paroles aux effets ; le beſoin étoit preſſant. L'Egyptien à la tête de l'armée de terre, alla au-devant des ennemis ; Chereas prit le commandement de la flotte. Les troupes furent d'abord découragées de ce que Chéreas ne marchoit point avec elles ; car il en étoit aimé, & il n'y avoit point d'eſpérances dont ils ne ſe flattaſſent, en le voyant à leur tête. On auroit dit un grand corps qui avoit perdu un de ſes yeux. Mais l'armée navale ſentit relever ſes eſpérances & ſon courage s'enfler, en ayant pour Amiral un homme qui

joignoit à la beauté la plus grande bravoure. Elle ne sentit aucun chagrin en s'embarquant, ou du moins bien peu, & chacun monta avec une égale ardeur sur les vaisseaux, les Pilotes, les Matelots & les simples Soldats, comme leurs Officiers, chacun voulant attirer sur soi les regards de Chereas. Le même jour il se donna un combat & sur terre & sur mer. Les troupes de terre résisterent long-tems aux Perses & aux Medes ; mais enfin forcées de céder au nombre, elles plierent. Le Roi se mit à leurs trousses avec sa cavalerie : l'Egyptien de fuir en diligence à Péluse ; le Perse de se presser encore plus de le joindre. Peut-être même auroit-il échappé, si Denys n'eût fait des prodiges de valeur. Dans l'Action, il combattit

vaillamment, toujours près du Roi ; afin de s'en faire remarquer. Il enfonça le premier ceux qu'il avoit en tête, & se mit à les poursuivre sans relâche jour & nuit. Le Roi, craignant qu'ils ne lui échappassent, étoit fort triste. Rassurez-vous, Seigneur, lui dit Denys, je me fais fort d'arrêter les Egyptiens dans leur fuite, si vous me donnez un certain nombre de cavaliers choisis. Le Roi loua beaucoup son zele, & le lui donna. Ayant donc pris avec lui cinq mille hommes, il fit en un seul jour, par une marche forcée, ce qu'on a coutume de ne faire qu'en deux, & étant tombé pendant la nuit sur les Egyptiens, dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins, il fit beaucoup de prisonniers, & en tua un plus grand nombre. Le Roi d'Egypte,



étant tombé entre ses mains, se tua lui-même, & Denys porta sa tête au Roi. A ce spectacle, Artaxerxe enchanté, lui dit : Non content de vous faire mettre dans les Régistres publics au nombre des Bienfaicteurs de ma Maison, recevez encore Callirrhoë de ma main ; c'est le présent le plus flatteur que je puisse vous faire, & celui que vous desirez le plus ardemment. La Guerre a décidé entre vous & Chereas, & vous avez le plus beau prix de la Valeur. Denys se prosterna à ses pieds, & persuadé que Callirrhoë alloit être à lui, & que rien ne pouvoit plus apporter d'obstacle à son bonheur, il se croyoit égal aux Dieux.

Tout s'étoit ainsi passé à terre. Il n'en fut pas de même sur mer, où

Chereas battit la flotte ennemie, de maniere qu'elle ne put lui faire tête. Jamais les vaiſſeaux du Roi ne purent ſoutenir le choc de ceux des Egyptiens, & leur préſenter la proue. Mais les uns prirent la fuite & les autres allerent échouer à terre, où Chereas les prit avec ceux qui les montoient. La mer étoit couverte de leurs débris. Le Roi ignoroit qu'il eut été defait ſur mer; & Chereas que les Egyptiens l'euſſent été ſur terre. Chacun s'imaginoit avoir remporté la Victoire ſur l'un & l'autre Elément. Le jour même où Chereas défit la flotte ennemie, il aborda en Arade, & ordonna à ſa flotte d'environner cette Iſle, & de prendre garde que rien ne s'en échappât, parce qu'ils en rendroient compte à leur maître. On mit dans la Place

publique,

publique, qui étoit très-vaſte, les Eunuques, les eſclaves & tout ce qu'il y avoit de plus vil. Leur nombre s'en trouva ſi grand, que non ſeulement les Portiques en furent pleins, mais qu'il y en eut beaucoup qui paſſerent la nuit à l'air. A l'égard des gens de diſtinction, on les mit dans le Palais où les Archontes avoient coutume de rendre la Juſtice, & qui donnoit ſur la Place. Les femmes, étendues par terre autour de la Reine, & perſuadées que le Roi étoit pris, que l'Empire étoit renverſé, & que l'Egyptien étoit victorieux partout, n'avoient point allumé de feu, & n'avoient pris aucune nourriture. Jamais nuit ne parut plus agréable aux uns & plus cruelle aux autres. Les Egyptiens étoient enchantés de ſe voir délivrés

de la guerre & de l'esclavage où les avoient tenus les Perses ; ceux-ci s'attendoient aux chaînes, aux traitemens les plus rigoureux, aux insultes & à la mort, ou bien à l'esclavage, en cas que le vainqueur eût de l'humanité. Statira, la tête appuyée sur les genoux de Callirhoé, laissoit un libre cours à ses larmes. Mais cette belle Syracusaine, qui joignoit aux sentimens naturels aux Grecs ceux que lui avoit inspiré une bonne éducation, & qui avoit appris à lutter contre les malheurs, tâchoit sur-tout de consoler la Reine. Il arriva cependant qu'un Egyptien à qui on avoit confié la garde des prisonniers renfermés dans le Palais, découvrit que la Reine se trouvoit parmi eux. Il n'osa point s'approcher d'elle à cause du respect

naturel aux Barbares pour tout ce qui porte le nom de Roi, mais se tenant debout auprès de la porte qui étoit fermée, il lui dit : Rassurez-vous, Madame, l'Amiral ignore que vous soyez du nombre des prisonniers ; lorsqu'il en sera instruit, vous pouvez compter sur son humanité ; il n'est pas moins galant que brave, & vous allez devenir sa femme. A ces mots, Callirrhoë poussa des plaintes & des gémissemens, & s'arracha les cheveux. C'est maintenant, dit-elle, que je m'apperçois de ma captivité. Tuez moi plutôt que de faire un tel rapport : je ne veux point de mariage, je ne demande que la mort. Qu'on me perce de coups, qu'on me brûle ; je ne me leverai point d'ici, & ce lieu me servira de tombeau. Si le Géné-

ral a, comme vous le dites, de l'humanité, qu'il m'accorde cette grace, qu'il me tue en cet endroit. Le soldat réitéra ses prieres. Elle ne se leva point, & se couvrant la tête, elle tomba étendue par terre. L'Egyptien balança sur ce qu'il feroit. Il ne pouvoit la persuader, il n'osoit pas non plus lui faire violence. Dans cette incertitude, il alla trouver son Général. Que veut donc dire cette tristesse que je remarque sur ton visage, lui dit Chereas; sans doute qu'on pille ce qu'il y a de plus précieux, mais on n'aura pas sujet de s'en réjouir. Il ne s'est rien passé, Seigneur, de contraire à vos intérêts; mais une femme que j'ai trouvée dans le Palais refuse de venir avec moi, & se jettant par terre, elle demande des armes pour

ſe donner la mort. Quoi ! lui dit Chereas en riant, ne ſais-tu donc point la maniere dont il faut s'y prendre auprès des femmes ? Les prieres, les flatteries, les promeſſes ont beaucoup de poids ſur leur eſprit, ſur tout ſi elles viennent de quelqu'un qui en paroit amoureux. Peut-être lui as-tu fait violence, & l'as-tu inſultée ? Non, Seigneur, repondit-il, & j'ai fait deux fois autant que ce que vous venez de dire. Car je lui ai dit que vous la prendriez pour femme : mais cela n'a ſervi qu'à exciter davantage ſa colere. Je ſuis en vérité, reprit Chereas, bien favoriſé de l'Amour ! ſi elle a de la haine & de l'averſion pour moi, avant même que de m'avoir vû. Cette femme montre de la grandeur d'ame & des

fentimens élevés ; que perfonne ne lui faffe violence, & qu'on la laiffe vivre comme elle le defire. Il eft beau d'honorer la vertu, & peut-être pleure-t-elle la perte de fon mari.

LIVRE HUITIEME.

NOUS avons raconté dans le Livre précédent, que Chereas cherchant à fe venger d'Artaxerxe, qu'il croyoit avoir remis Callirrhoë à Denys, avoit paffé du côté des Egyptiens, & qu'ayant été créé Amiral, il avoit vaincu les Perfes fur mer, & s'étoit emparé après fa victoire de l'Ifle d'Arade, où le Roi avoit mis en dépôt fa femme, Callirrhoë & tous fes efclaves. La Fortune préparoit à Chereas le tour

le plus étrange & le plus sanglant. Il avoit, sans le savoir, Callirrhoë entre les mains, & prêt à faire embarquer les autres femmes sur ses galeres ; il alloit laisser dans cette Isle la sienne propre, non comme Thésée laissa Ariadne endormie à Bacchus, mais comme une riche dépouille qu'il abandonnoit à ses ennemis. Mais ce coup parut trop affreux à Venus dont la colere commençoit à s'appaiser. D'abord elle s'étoit irritée contre lui, de ce qu'ayant reçu d'elle en pur don une Beauté dont Hélene n'approchoit point, il s'étoit porté, par un mouvement de jalousie hors de saison, à la maltraiter. Chereas ayant satisfait l'Amour par les malheurs sans nombre qu'il essuya en mille endroits différents, cette Déesse en eut pitié,

& voulut rendre l'un à l'autre, ce couple charmant qu'elle avoit uni autrefois, & qu'elle avoit ensuite pris plaisir à tourmenter par terre & par mer. Je me flatte que mes Lecteurs trouveront ce dernier Livre agréable ; il expiera en quelque sorte ce que les premiers ont contenu de triste & de fâcheux. On n'y verra ni brigandages, ni esclavages, ni procès, ni combats, ni désespoir, ni guerre, ni captivité, mais un Amour juste & un mariage légitime. Je vais dire comment la Déesse dévoila la vérité, & procura la reconnoissance de ces deux Amans, qui ne se croyoient pas si près l'un de l'autre.

Il se fesoit déjà tard, & il restoit encore beaucoup de prisonniers à transporter sur la flotte. Quoique

Chereas fût fort fatigué, il ne laissa pas de se lever pour donner les ordres concernant le départ. Il passoit près de la Place, lorsque l'Egyptien lui dit : C'est ici, Seigneur, qu'est la femme qui, bien loin de vouloir venir vous trouver, a résolu de se laisser mourir d'inanition. Peut-être la persuaderez-vous de se relever : & pourquoi laisseriez-vous à vos ennemis ce qu'il y a de plus précieux dans le butin ? Polycharme, qui souhaitoit le jetter, de quelque maniere que ce pût être, dans une autre passion, afin de le distraire & de le consoler de la perte de Callirrhoë, appuya ce discours. Que n'entrons-nous, dit-il à Chereas ? Ayant passé le seuil de la porte, & voyant par terre une femme couverte d'un

voile, sa figure, tout, jusqu'à sa maniere de respirer, porterent le trouble dans son ame ; il ne savoit que penser. Il auroit même certainement reconnu sa femme, s'il n'eût pas été fortement persuadé que Denys l'avoit emmenée avec lui. S'approchant donc tout doucement, il lui dit : Qui que vous soyez, Madame, n'ayez aucune inquiétude ; je n'ai point intention de vous faire violence, & vous aurez l'homme que vous souhaitez. Il n'avoit pas encore cessé de parler, que Callirrhoë le reconnoissant à sa voix, ôte son voile : tous deux ensemble s'écrient : Chereas ! Callirrhoë ! Ils s'embrassent étroitement, & tombent en foiblesse par l'excès de leurs transports. Polycharme, étonné de cette étrange aventure,

resta d'abord quelque tems sans pouvoir parler. Mais ayant enfin recouvré la parole : Levez-vous, leur dit-il, vous êtes actuellement rendus l'un à l'autre. Les Dieux ont exaucé vos voeux. Mais songez que vous n'êtes point dans votre Patrie, que vous vous trouvez dans un pays ennemi, & qu'il faut assurer solidement votre bonheur, afin qu'on ne puisse plus vous séparer. Telle qu'une personne plongée dans un puits profond, n'entend qu'à peine la voix de ceux qui sont au-dessus; tels parurent à nos deux Amans les cris de Polycharme. Ils revinrent lentement à eux. S'étant ensuite considérés, ils s'embrassent de nouveau, se quittent ensuite pour recommencer, disant d'une seule voix : Est-ce bien vous Cal-

lirrhoë ? que je tiens entre mes bras : Eſt-ce bien Chereas ? Le bruit ſe répandit bientôt que l'Amiral avoit retrouvé ſa femme. Perſonne ne reſta ſous les tentes, dans les vaiſſeaux & dans les maiſons. Tous en courant exaltoient le bonheur de cette femme qui avoit pour mari un ſi bel homme. Mais Callirrhoë étant venue à paroître, on ne loua plus Chereas ; on n'avoit les yeux attachés que ſur elle, comme ſi elle eût été ſeule. Elle marchoit avec dignité entre Chereas & Polycharme qui lui tenoient lieu de gardes. On les couvroit de fleurs, on répandoit à leurs pieds des vins parfumés ; & l'on voyoit en même tems ce qu'il y avoit de plus agréable dans la Guerre & dans la Paix, un Triomphe & la

Célébration d'un Mariage. Chereas avoit coutume de dormir ſur ſon vaiſſeau, & de s'occuper beaucoup le jour & la nuit. Mais s'étant alors repoſé de tout ſur Polycharme, il entra ſans attendre la nuit dans l'Appartement du Roi : car dans chaque ville, il y a un Palais deſtiné à recevoir le Grand Roi. Il y avoit un lit d'or, dont la couverture de pourpre de Tyr, étoit relevée d'une broderie travaillée à Babylone. Qui pourroit dire tous les récits qui ſe firent cette nuit, toutes les larmes qui ſe répandirent, tous les baiſers qui ſe donnerent. Callirrhoë commença par lui raconter comment elle avoit recouvré la vie dans le Monument, comment Theron l'avoit emmenée : elle paſſa enſuite à ſa navigation & à ſon eſ-

clavage. A ce recit, Chereas n'avoit pu retenir ses larmes. Mais lorsqu'elle en fut venue à ce qui s'étoit passé à Milet, la honte l'empêcha de continuer. Chereas sentit renaître sa jalousie ; mais ce qu'elle ajouta de son fils, le consola. Avant que de passer à d'autres choses, dites-moi, reprit-il, par quel hazard vous vous trouvez en Arade, où vous avez laissé Denys, & ce qui vous est arrivé étant auprès du Roi. Elle lui protesta sur le champ que depuis le Procès elle n'avoit pas vu Denys ; que le Roi étoit, il est vrai, amoureux d'elle, mais qu'elle ne lui avoit pas même accordé un baiser. Je suis donc bien injuste, dit-il, & bien prompt à m'enflammer de colere, pour avoir fait tant de mal au Roi qui ne m'avoit point of-

fensé. Séparé de vous, je me suis vu reduit à passer du côté des ennemis. Mais vous n'avez point à rougir de ma conduite, & la terre & la mer sont remplies de mes trophées. Content & fier de ses succès, il lui racontoit tout ce qui lui étoit arrivé jusqu'à la moindre circonstance ; mais lorsqu'ils furent las de pleurer & de parler, s'embrassant tendrement :

» Ils renouvellerent avec plaisir « les Rites anciens du Lit nuptial.

Il étoit encore nuit qu'un Egyptien, homme de naissance, aborda en Arade. Au sortir du Vaisseau, il s'informa en diligence où étoit Chereas. Conduit à Polycharme, il lui dit qu'il avoit un secrèt de la derniere importance qu'il ne pouvoit communiquer qu'à l'Amiral,

& qui ne ſouffroit aucun retardement. Polycharme, qui ne vouloit pas déranger Chereas à contretems, différa beaucoup d'entrer dans ſon Appartement; mais l'Egyptien, lui feſant encore de plus grandes inſtances, il entr'ouvrit la porte de ſon ami, & lui apprit qu'un Etranger témoignoit beaucoup d'empreſſement pour lui parler d'affaires de la plus grande conſéquence. Chereas, en bon Général, lui ordonna de le faire entrer: car la Guerre ne ſouffre aucun retard. L'Egyptien, ayant été introduit qu'il feſoit encore obſcur, s'approcha du lit: Sachez, Seigneur, lui dit-il, que notre Roi n'eſt plus, il a été tué. Le Roi de Perſe a détaché une partie de ſon armée en Egypte pour la remettre ſous ſa puiſſance; il vient ici avec
le

le reſte, & bientôt il arrivera. Car ayant appris la priſe de l'Iſle d'Arade, il eſt moins ſenſible à la perte de tant de richeſſes, qu'à la captivité de ſa femme Statira. A cette nouvelle, Chereas ſauta en bas du lit. Où courez-vous donc ſi précipitamment ? lui dit Callirrhoë en le retenant ; que ne délibérez-vous auparavant ſur cet évenement ? En le rendant public, vous allez exciter des troubles dans votre armée, perſonne ne voudra plus vous obéir, & retombant en la puiſſance du Roi, nous allons nous voir expoſés à des maux encore plus grands que ceux que nous avons déjà éprouvés. Chereas ſuivit ſans balancer cet avis, & y joignant la ruſe, il ſortit de ſon Appartement, tenant l'Egyptien par la main. Ayant convoqué l'Aſſem-

blée, Camarades, leur dit-il, nous ſommes Victorieux par terre. Cet homme-ci nous en apporte la nouvelle avec des Lettres du Roi d'Egypte. Il faut au plus vîte mettre à la voile, & nous rendre où il nous ordonne d'aller. Hâtez-vous donc d'embarquer le bagage. Ayant ainſi parlé, les trompettes donnerent le ſignal de l'embarquement. On avoit fait paſſer ſur les vaiſſeaux, le jour précédent, les dépouilles & les priſonniers, & il n'étoit reſté dans l'Iſle que des effets inutiles ou trop peſants. On détacha enſuite les cables qui retenoient les vaiſſeaux à terre, on leva les ancres, & le port retentit des cris confus des Matelots & des Soldats. Chereas, étant monté ſur ſa galere, donna ſecretement aux capitaines l'ordre

de prendre la route de Cypre, étant néceſſaire de s'en emparer, tandis qu'elle étoit encore ſans défenſe. Ayant eu le vent favorable, ils aborderent le lendemain à Paphos, où il y a un Temple conſacré à Vénus. Etant entrés dans le port, Chereas ne permit à perſonne de ſortir des vaiſſeaux, qu'il n'eût envoyé auparavant des Hérauts, pour annoncer aux habitans qu'il ne venoit point en ennemi, mais pour traiter avec eux. Les Paphiens y ayant conſenti, il permit à ſes troupes de deſcendre. Il fit de riches préſens à Venus, & ayant raſſemblé beaucoup de victimes, il régala ſon armée. Tandis qu'il réfléchiſſoit ſur ce qu'il avoit à faire par la ſuite, les Sacrificateurs, qui étoient en même tems Devins, lui

annoncerent que les ſacrifices étoient favorables. Prenant alors confiance, il convoqua les Capitaines de vaiſſeaux, les trois cent Grecs, & tous les Egyptiens en qui il avoit remarqué de l'attachement pour ſa perſonne : Chers amis, leur dit-il, Compagnons de mes Victoires, avec vous la Paix eſt glorieuſe, & la Guerre ſans dangers. Notre union nous a rendus Maîtres de la mer ; l'expérience nous en a convaincus. Il s'agit maintenant de pourvoir à notre ſureté ; les momens preſſent ; hâtons-nous de délibérer ſur le parti qu'il nous faudra prendre. Le Roi d'Egypte a été tué en combattant, & le Grand Roi s'eſt rendu Maître du Continent. Nous ſommes environnés de tous côtés d'ennemis. Soit donc que

quelqu'un de nous conſeille d'aller trouver le Roi, & de nous remettre entre ſes mains, ſoit.... Toute autre choſe plutôt que cela, s'écria l'Aſſemblée, ſans lui donner le tems d'achever. Où donc irons-nous ? Je ne vois point de pays qui ne ſoit occupé par nos ennemis, & depuis qu'ils ſont les Maîtres du Continent, nous ne pouvons plus nous fier à la mer. Il ne nous reſte plus que le Ciel, mais nous ne pouvons y atteindre. S'étant fait là-deſſus un grand ſilence, un Lacédémonien, parent de Braſidas, qui avoit été forcé à s'exiler de Sparte, oſa le premier parler. A quoi bon chercher où nous pourrons échapper au Roi : N'avons-nous point des vaiſſeaux, & ne ſommes-nous pas Maîtres de la mer ? l'un & l'autre nous

conduiront en Sicile & à Syracuse; où nous n'aurons rien à craindre du Roi, ni même des Athéniens. Ce parti fut généralement approuvé. Chereas fut le seul qui feignit de s'y opposer, sous prétexte de la longueur de la navigation; mais, en effet, pour s'assurer que cette résolution étoit ferme & sincère. Les y voyant fortement attachés, & qu'ils vouloient déjà mettre à la voile: Chers Compatriotes, leur dit-il, votre avis me paroit bien sage, je vous sais gré des marques d'amitié & de confiance que vous me donnez, & avec la protection des Dieux, je ferai ensorte que vous n'ayiez aucun sujet de vous en repentir. Mais les Egyptiens sont en grand nombre, & il ne seroit pas juste de les forcer à nous ac-

compagner. La plupart ont femme & enfans, dont ils ne se verroient arrachés qu'à regret. Dispersez-vous donc parmi les troupes, interrogez un chacun, & ne prenons avec nous que ceux qui nous voudront suivre de leur plein gré. On exécuta ses ordres.

Callirrhoë prenant Chereas par la main, & le tirant à part : Quel est votre dessein, lui dit-elle ; avez-vous donc envie d'emmener à Syracuse Statira & la belle Rhodogune. Chereas rougit à ces mots : Ce n'est point pour moi, lui répondit-il, que je les emmene, mais pour vous servir d'esclaves. Puissent les Dieux, s'écria Callirrhoë, détourner loin de moi une telle pensée ! Qui, moi, me faire servir par la Reine de l'Asie ! ce

feroit une folie à nulle autre pareil-le. D'ailleurs, je lui fuis liée par les droits facrés de l'hofpitalité, & elle en a agi avec moi, comme avec la femme de fon propre frere. Si vous voulez me faire plaifir, vous la renverrez au Roi. Il n'y a rien, Madame, répondit-il, que je ne fois prêt à faire pour vous obliger; vous pouvez difpofer du butin, de Statira, & avant tout de ma propre vie. Callirrhoë enchantée lui donna un baifer; elle fe fit enfuite mener fur le champ vers la Reine. Enfermée dans fon Appartement avec les femmes de la plus haute qualité de Perfe, elle ne fçavoit rien de ce qui s'étoit paffé, & par conféquent elle ignoroit que Callirrhoë eut retrouvé Chereas; car on fefoit une garde exacte, & il n'étoit point

permis de l'approcher, pas même de la voir, ou de l'inſtruire de ce qui ſe paſſoit. Callirrhoë étant arrivée ſur le vaiſſeau où elle étoit, celui qui le commandoit, l'eſcorta par honneur ; chacun dans ſon étonnement accourut au tumulte pour la voir. On ſe diſoit tout bas l'un à l'autre : Voici la femme de notre Amiral. Statira pouſſant un profond ſoupir, dit en pleurant : Fortune cruelle ! ne m'as-tu donc conſervée juſqu'à ce jour, que pour me faire paſſer du Trône dans les fers : ſans doute qu'elle ne vient ici que pour voir ſon Eſclave. A ces paroles, les gémiſſemens ſe réveillerent parmi les femmes, & elle apprit alors ce qu'il en coûte à une perſonne d'une illuſtre naiſſance, pour paſſer du ſein de la liberté dans l'eſclavage.

Mais un Dieu fit bientôt tout changer de face. Callirrhoë ne fut pas plutôt entrée, qu'accourant vers Statira, elle l'embrassa. Je vous salue, lui dit-elle, grande Reine, car vous l'êtes & la serez toujours. Vous n'êtes point tombée entre les mains d'un ennemi, mais en celles d'une personne que vous aimiez, & que vous avez comblée de vos bienfaits. Chereas, mon Mari, est Amiral : indigné d'être si long-tems sans me recouvrer, il a passé du côté des Egyptiens. Maintenant il est tranquille, sa colere est calmée, & il cesse d'être votre ennemi. Levez-vous, Madame, partez avec plaisir, allez rejoindre votre Epoux ; il vit, & Chereas vous envoie à lui. Levez-vous aussi, ma chere Rhodogune, vous êtes la premiere des

femmes de Perſe qui m'ayiez témoigné de l'amitié ; allez retrouver votre Mari, vous & toutes celles que la Reine voudra emmener avec elle, & n'oubliez point Callirrhoë. Statira, ſaiſie d'étonnement, ne ſavoit ſi elle devoit croire ou douter. Le caractere vrai de Callirrhoë, qui dans les plus grands malheurs, ne lui permettoit pas de diſſimuler, lui étoit connu, & la raſſuroit. La conjoncture vouloit auſſi que tout ſe paſſât avec célérité.

Il y avoit parmi les Egyptiens un certain Philoſophe, nommé Démétrius, que le Roi avoit pris en affection ; il étoit d'un âge avancé, & fort ſupérieur à tous ſes compatriotes, en ſavoir & en vertu. Chereas l'ayant mandé, lui dit : J'aurois ſouhaité vous emmener avec moi, mais

je vous ai destiné à une grande entreprise. Je veux me servir de vous pour renvoyer au Grand Roi sa femme. Ce service vous rendra plus cher à ses yeux, & rétablira vos compatriotes dans ses bonnes graces: Ayant dit ces paroles, il l'établit Commandant en chef des Vaisseaux qui souhaiteroient retourner dans leur pays. Mais comme il n'y avoit point d'Egyptien qui ne voulût accompagner Chereas, & qui ne préférât le plaisir d'aller avec lui, à celui de revoir sa Patrie & ses enfans, il choisit seulement vingt Triremes, les plus grandes & les meilleures, parce qu'il avoit des mers orageuses à traverser. Il y fit monter les Grecs, & tous ceux d'entre les Egyptiens & les Phéniciens qu'il connoissoit pour les plus alertes. Plusieurs habitans

de Cypre le ſuivirent auſſi de leur plein gré. Il renvoya le reſte chez eux, après leur avoir diſtribué leur part du butin, afin que chargés de biens & couverts de gloire, ils reviſſent leurs foyers avec encore plus de plaiſir. Perſonne ne quitta Chereas ſans avoir obtenu ce qu'il avoit demandé. Callirrhoë remit à Statira ſes bijoux & toutes les richeſſes qui lui avoient appartenu. Elle ne voulut pas les recevoir, la pria de s'en parer, ajoutant, qu'ils n'étoient point indignes d'une auſſi belle Perſonne, & qu'il falloit bien qu'elle pût porter à ſa Mere quelques préſens, & qu'elle eût quelques dons à offrir aux Dieux de ſon Pays; & d'ailleurs, il m'en eſt reſté encore davantage à Babylone. Que les Dieux vous accordent une heu-

reuſe navigation, & qu'ils ne permettent point que vous ſoyez jamais ſéparée de Chereas. J'ai toujours eu lieu de me louer de la maniere dont vous vous êtes conduite à mon égard, & vous avez toujours fait paroître un caractere excellent qui s'accorde bien avec votre beauté. En me confiant un Dépôt ſi précieux, le Roi m'a obligé plus qu'on ne peut dire.

Qui pourroit décrire tout ce qui occupa les deux Flottes en ce jour? Leurs vœux, leurs adieux, la gaieté des uns, la triſteſſe des autres, les Commiſſions, les Lettres dont on ſe chargeoit mutuellement. Chereas écrivit auſſi au Roi; ſa Lettre étoit conçue en ces termes:

»Vous avez différé à juger la Cauſe
» qui étoit pendante à votre Tribu-

» nal ; je l'ai gagnée devant le plus
» équitable de tous les Magiſtrats.
» La Guerre décide en effet en der-
» nier reſſort du juſte & de l'injuſte.
» C'eſt à elle que je dois Callirrhoë.
» Non-ſeulement elle m'a rendu maî-
» tre de ma femme, mais encore de
» la vôtre. Je n'ai point imité votre
» lenteur, & ſans attendre que vous
» redemandiez Statira, qu'on a tou-
» jours traitée en Reine pendant ſa
» captivité, je vous la renvoie dans
» le même état où elle eſt tombée
» entre mes mains. Ce n'eſt point
» moi qui vous fait ce préſent, c'eſt
» Callirrhoë : Je vous prie de m'ac-
» corder en échange la grace des
» Egyptiens. Il convient encore plus
» à un Roi qu'à tout autre, d'oublier
» & de pardonner les injures. Vous
» trouverez en eux de braves ſol-

» dats qui vous ſont attachés, & qui
» ont mieux aimé retourner auprès
» de vous, que de me ſuivre comme
» ami. «

Telle étoit la Lettre que Chereas écrivit au Roi. Callirrhoë ſe crut auſſi obligée par devoir & par reconnoiſſance d'écrire à Denys. Comme elle ſavoit que Chereas étoit naturellement jaloux, elle tâcha de le faire, ſans qu'il en eût connoiſſance ; & ce fut la ſeule choſe qu'elle entreprit ſans la lui avoir communiquée. Voici le contenu de ſa Lettre.

» CALLIRRHOE A DENYS
» SON BIENFAICTEUR, Salut :

» Ce Nom vous appartient à juſte
» titre, puiſque vous m'avez arra-
» chée des brigands, & que vous
» avez briſé mes fers. Ne ſoyez
» point fâché contre moi, je vous
» prie

» prie, mon ame est encore avec
» vous, notre fils vous en est ga-
» rant. Je vous remets le soin de
» son éducation, qu'elle soit digne
» de nous. Ne lui donnez point de
» Belle-Mere. Vous avez, non-seu-
» lement un fils, mais encore une
» fille. Deux enfans vous suffisent.
» Donnez-lui une femme, lorsqu'il
» sera en âge d'être marié, & en-
» voyez-le à Syracuse, pour le faire
» voir à son Ayeul. Je salue Plan-
» gone. Cette Lettre est écrite de
» ma main. Adieu Denys, n'oubliez
» pas votre chere Callirrhoë.

Ayant cacheté cette Lettre, elle la cacha dans son sein, & lorsqu'il fallut enfin partir & monter sur les Vaisseaux; ayant pris Statira par la main, elle la fit entrer dans celui qui lui étoit destiné. Démétrius

y avoit fait préparer un Pavillon magnifique de pourpre Tyrienne, relevé d'une broderie d'or travaillée à Babylone. Callirrhoë la plaça elle-même sur le Lit, en lui faisant toutes sortes de caresses. Adieu, Madame, dit-elle à Statira, ne m'oubliez pas, donnez-moi souvent de vos nouvelles à Syracuse. Tout est facile à un Roi ; je vous en saurai tout le gré possible, & auprès de mes Parens & auprès des Dieux de la Grece. Vous preniez plaisir à voir mon fils ; je vous le recommande ; regardez-le comme un dépôt que je remets entre vos mains. Ces paroles tirerent des larmes des yeux de Statira ; ses femmes les accompagnerent des leurs. Prête à sortir du vaisseau, Callirrhoë, s'étant légerement inclinée vers la Reine, lui remit sa

Lettre en rougiſſant. Remettez cette Lettre, je vous prie, Madame, au malheureux Denys ; je vous le recommande, ainſi qu'au Roi ; conſolez-le. J'ai bien peur que le chagrin de ſe voir privé de moi ne l'ait porté à ſe donner la mort. Ces femmes n'auroient point ceſſé de s'entretenir, de pleurer, & de s'embraſſer, ſi les Pilotes n'euſſent averti qu'on alloit lever l'ancre. Callirthoë, prête à monter ſur ſon vaiſſeau, adreſſa ſes prieres à Venus. Je vous remercie, grande Déeſſe, de vos faveurs préſentes, accordez-moi vos bonnes graces, & favoriſez mon retour à Syracuſe. Une vaſte étendue de mer m'en ſépare, & quelque orageuſe qu'elle ſoit, je ne crains rien, ſi vous ne m'abandonnez pas. Il n'y eut point

d'Egyptien qui voulût monter ſur les vaiſſeaux de Démétrius, avant que d'avoir dit auparavant adieu à Chéreas, & de lui avoir baiſé la tête & les mains ; tant il avoit ſçu ſe les attacher. Chereas permit à cette flotte de partir la premiere ; & pendant un long eſpace on entendit la mer retentir de ſes louanges, mêlées aux vœux qu'on feſoit pour lui. Ils navigerent de la ſorte.

Le Grand Roi, ayant vaincu ſes ennemis, envoya en Egypte, une partie de ſes forces pour y établir ſon autorité d'une maniere ſolide, & il fit avec le reſte de ſon armée, toute la diligence poſſible pour aller en Arade, donner du ſecours à ſa femme. Tandis qu'il étoit occupé près de Tyr & de Cée, à ſacrifier à Hercule pour la Vic-

toire remportée, on vint lui annoncer que les ennemis, après avoir ravagé l'Isle d'Arade, l'avoient évacuée, & qu'ils avoient emmené & emporté avec eux tout ce qu'ils y avoient trouvé. Ce fut une bien fâcheuse nouvelle pour le Roi, que la perte de la Reine. Ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les Perses, sous prétexte de pleurer Statira, déploroient, l'un la perte de sa femme, l'autre celle de sa fille ou de sa sœur. Chacun n'étoit touché que de celle qui lui étoit personnelle. L'on ignoroit la route qu'avoient pris les ennemis. Le second jour, on vit avancer les vaisseaux Egyptiens. D'abord on ne sçut ce que cela pouvoit être; on fut ensuite dans l'étonnement, & ce qui augmenta l'incertitude, ce fut de

à qui elle permit de rester. Elle raconta ensuite tout ce qui lui étoit arrivé en Arade, en Cypre, enfin elle remit au Roi la Lettre de Chereas. Le Roi se sentit agité, à cette lecture, de mille passions. Si la prise de ce qu'il avoit de plus cher excitoit sa colere, il se repentoit ensuite d'avoir forcé Chereas à passer du côté des ennemis. Après, il lui savoit gré de l'avoir mis dans l'impossibilité de voir dorénavant Callirrhoë ; mais la jalousie l'emporta sur tout. Heureux Chereas ! s'écrioit-il, ton bonheur est plus grand que le mien. Lorsqu'on se fût dit tout ce qu'on avoit à se dire, Statira prit la parole : Consolez Denys, Seigneur, Callirrhoë vous en prie. Qu'on me fasse venir Denys, dit Artaxerxe, en se retournant du côté

de l'Eunuque. Il vint incontinent, l'espoir lui donnoit des aîles. Comme il n'avoit rien appris de Chereas, il croyoit Callirrhoë avec les autres femmes, & que le Roi voulant lui accorder le prix de la valeur, le mandoit pour la lui remettre entre les mains. Etant entré, le Roi lui raconta tout ce qui étoit arrivé. Ce fut en cette occasion que Denys fit voir sa prudence & sa modération. Tel qu'un homme que le tonnerre tombant à ses pieds ne sauroit ébranler, tel Denys, à ces paroles plus terribles que la foudre, *Chereas emmene Callirrhoë à Syracuse*, demeura ferme. Il crut aussi qu'il n'étoit point sûr de faire paroître de la tristesse, dans le tems que tout étoit en joie pour le retour heureux de la Reine. Je

t'aurois rendu Callirrhoë, reprit Artaxerxe, si je l'eusse eue en mon pouvoir ; la fidélité & l'attachement que tu m'as témoignés ne méritoient pas moins. Mais cela n'étant pas possible, je te donne le Commandement de l'Ionie entiere, & je te ferai inscrire sur les Registres publics comme le premier Bienfaicteur de ma Maison. Denys se prosterna à ses pieds, & lui ayant rendu graces de ses bienfaits, il se hâta de sortir, afin de se voir en liberté de pleurer. En se retirant, Statira lui remit sans lui rien dire, la Lettre dont elle s'étoit chargée. Dès qu'il fut rentré chez lui, il se renferma ; & reconnoissant l'écriture de Callirrhoë, d'abord il baisa la Lettre ; l'ouvrant ensuite, il l'approcha de son sein, comme si ç'eut été Callirrhoë elle-

même, & il fut longtems sans pouvoir la lire, les larmes qu'il répandoit en abondance l'en empêchant. Ayant cessé de pleurer, il se mit à lire quoiqu'avec peine. D'abord il baisa le nom de Callirrhoë; & quand il fut venu à ces mots, A DENYS SON BIENFAICTEUR : Hélas! se dit-il; elle ne m'appelle plus son Mari. *Ce Nom vous appartient à juste titre ....* Qu'ai je donc fait pour le mériter? Il fut enchanté de ses excuses. Il relut plusieurs fois cette Lettre avec le même plaisir. Il crut y voir qu'elle ne l'avoit quitté qu'à regret & malgré elle: tant le Dieu qui fait aimer est léger & sait nous persuader qu'on nous rend amour pour amour. Venant ensuite à jetter les yeux sur son fils, & le serrant entre les bras: Vous irez trouver un jour votre Mere, puisqu'elle l'ordonne, & moi

je vivrai dans un abandon total que je ne puis reprocher qu'à moi. C'eſt mon étrange jalouſie, c'eſt Babylone qui m'ont perdu. Ayant ceſſé de parler, il ſe prépara à partir auplutôt pour l'Ionie, regardant comme un grand ſoulagement à ſes maux la longueur de la route, le Commandement des Villes, & de ſe retrouver dans les mêmes endroits qu'avoit occupé Callirrhoë à Milet.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Aſie, Chereas terminoit heureuſement ſa navigation. Il avoit gagné la haute mer avec ſes gros Vaiſſeaux; & quoiqu'il eut toujours le vent en pouppe, il craignoit continuellement de ſe revoir en butte aux traits de quelque Divinité malfaiſante. Quand il fut à la vue de Syracuſe, il ordonna aux Capitaines

de profiter du calme pour orner leurs Vaiſſeaux, & de faire enſuite voile en ordre de bataille. Les Habitans de Syracuſe les ayant apperçus, ſe diſoient les uns aux autres : D'où peuvent donc venir ces Vaiſſeaux ? Ne ſeroient-ils point Athéniens ? Inſtruiſons Hermocrate de ce qui ſe paſſe : & ſur le champ on courut l'en informer. Conſultez-vous, Hermocrate : Que faudra-t-il faire ? fermerons-nous nos ports ? ou irons-nous au-devant d'eux ? Nous ignorons encore ſi ce que nous voyons n'eſt pas l'avant-coureur d'une plus grande Flotte. Hermocrate étant accouru de la Place au bord de la mer, envoya au-devant de ces Vaiſſeaux un petit Bâtiment à rames. Dès qu'il ſe trouva à portée de ſe faire entendre, il leur

demanda qui ils étoient. Chereas avoit ordonné à un Egyptien de répondre : Nous venons d'Egypte ; nous sommes Négocians, & nous avons à bord des marchandises qui feront plaisir aux Syracusains. N'entrez donc point dans le Port tous à la fois, afin que nous sachions si vous dites la vérité. Ces Vaisseaux sont longs & armés en guerre, & ne me paroissent nullement des Vaisseaux de charge. Ainsi, restez hors du Port, & qu'il n'y en ait qu'un qui y entre. Volontiers, répondit-on. La Galere montée par Chereas entra la premiere. On avoit dressé dessus un pavillon travaillé à Babylone. A peine fut-il entré dans le Port, qu'il étoit déjà plein de monde. Le Peuple, naturellement curieux, avoit alors bien des raisons

d'accourir. En jettant les yeux sur ce pavillon, ils ne croyoient pas qu'il dérobât des hommes à leurs regards, mais de riches marchandises. Chacun s'épuisoit en conjectures, qui s'éloignoient toutes de la vérité, parce qu'étant persuadés de la mort de Chereas, on ne pouvoit croire que ce fût lui qui revînt plein de vie avec tant de richesses. Les Parens de Chereas n'étoient pas sortis de leur maison. Hermocrate exerçoit alors la Préture, mais dans l'affliction. Obligé par sa Charge de se rendre au Port, il s'y trouva sans se faire connoître. Tandis que tout le monde en suspens avoit les yeux tournés vers le pavillon, soudain on en leve les voiles, & l'on apperçut Callirrhoë vêtue d'une robe de pourpre Tyriene, couchée sur

un Lit d'or, & Chereas assis à côté d'elle, avec tout l'appareil d'un Général. Jamais coup de tonnerre n'a plus étonné les oreilles; jamais éclair n'a plus frappé les yeux, jamais on ne poussa de si grands cris en trouvant un trésor immense, qu'en jetta alors le Peuple en voyant, contre toute attente, un spectacle au-dessus de tout ce qu'on pouvoit dire. Hermocrate monta précipitamment sur le Vaisseau, & serrant Callirrhoë entre ses bras: Est-ce bien vous, ma chere Fille, que je revois pleine de vie, ne me trompai-je point? Non, mon Pere, vous ne vous trompez pas, c'est maintenant que je puis me dire vraiment en vie, puisque j'ai le bonheur de vous revoir. Tout le monde attendri pleuroit de joie. Cependant Polycharme s'avançoit
avec

avec le reſte de la Flotte, dont Chereas qui ne pouvoit s'occuper que de Callirrhoë, lui avoit confié le commandement. Le Port en fut bientôt plein, & vous auroit retracé ce qui ſe paſſa après le combat naval, où les Athéniens furent défaits: car ces Triremes revenant de la guerre étoient couronnées de fleurs, & ſous le commandement d'un Général Syracuſain. Les cris de ceux qui de là mer ſaluoient ceux qui étoient à terre, & de ceux qui de terre leur rendoient le ſalut, ſe confondoient enſemble. Des deux côtés on n'entendoit que vœux, que louanges, que prieres. Le Pere de Chereas qui s'étoit évanoui de joie, vint auſſi. Les Camarades de Chereas de même âge que lui, & qui avoient fréquenté avec lui les Lieux d'Exercices, ſe

pressoient de venir le saluer, les femmes se hâtoient auprès de Callirrhoë, qui leur parut encore plus belle. Vous auriez cru voir Vénus sortir de la mer. Chereas s'avançant vers Hermocrate & vers son Pere : Recevez, leur dit-il, les richesses du Grand Roi, & sur le champ il ordonna qu'on sortît des Vaisseaux l'or & l'argent sans nombre. Il fit voir ensuite à ses compatriotes l'ivoire, l'ambre, les riches vêtemens, tout ce qu'il y avoit de plus précieux pour la matiere & pour le travail, & le lit & la table du Grand Roi. La Ville entiere fut alors remplie, non comme autrefois après la guerre de Sicile, des misérables dépouilles des Athéniens, mais des richesses des Medes.

Le Peuple, qui souhaitoit voir &

entendre Chereas & Callirrhoë, demandoit à grands cris l'Assemblée. Le Théâtre fut en un instant plein d'hommes & de femmes. Comme Chereas paroissoit seul, tout le monde demanda à haute voix Callirrhoë. Hermocrate, qui vouloit s'attirer la bienveillance de ses Concitoyens, introduisit sa fille. Le Peuple, levant d'abord les yeux au Ciel, benit les Dieux, & leur rendit encore plus de graces pour la faveur qu'ils avoient reçue en ce jour, que pour leur victoire. On se partagea ensuite; les hommes louant la bonne mine de Chereas, les femmes la beauté de Callirrhoë, quelquefois aussi les deux partis se réunissoient & prenoient beaucoup de plaisir à les louer tous deux. Callirrhoë, que ses inquiétudes & la mer avoient fatiguée, sortit du

Théâtre, après avoir ſalué ſes Concitoyens ; mais le Peuple, qui ſouhaitoit apprendre tout ce qui étoit arrivé à Chereas pendant ſon abſence, l'empêcha de la ſuivre. Ne voulant point attriſter ſes compatriotes, il ſupprima ſes premieres aventures, qui n'avoient rien que de fâcheux, & commença ſon récit par les dernieres. Le Peuple l'encourageoit à parler : Racontez-nous, lui diſoit-il, les choſes dès le commencement ; n'oubliez rien, n'omettez rien. Chereas, honteux de bien de choſes qui n'avoient pas été ſuivant ſes deſirs, balançoit. Ne craignez rien, mon fils, lui dit Hermocrate ; quand même ce que vous avez à nous dire nous attriſteroit, ou bleſſeroit notre gloire ; l'éclat des derniers évenemens nous empêcheroit de voir les

premiers, & votre ſilence nous les feroit ſoupçonner encore plus fâcheux qu'ils ne le ſont. C'eſt à votre Patrie que vous allez parler, c'eſt à des Parens dont la tendreſſe pour vous deux eſt égale. Le Peuple ſait le commencement de votre hiſtoire, c'eſt lui qui vous a marié; nous n'ignorons point non plus que vous êtes tombé dans les rets que vous ont tendu vos Rivaux, & que dans l'accès de votre jalouſie vous frappâtes mal à-propos votre femme; que la croyant morte, on la portât avec de riches offrandes dans le Monument de ſes Peres. Accuſé de ce meurtre & ne voulant point ſurvivre à votre épouſe, vous vous condamnâtes vous-même. Mais le Peuple, ayant reconnu que votre crime étoit involontaire, vous renvoya abſous.

Nous avons depuis appris que Théron ayant percé pendant la nuit le Monument de Callirrhoë, & l'ayant trouvée en vie, la mit sur un Vaisseau avec toutes les richesses qui y étoient, & fit voile pour l'Ionie. Étant allé à la recherche de votre femme, vous ne la trouvâtes point; mais vous fîtes rencontre d'un Bâtiment Corsaire. Tous les Pirates étoient morts de soif, excepté Théron que vous amenâtes devant le Peuple. Il fut appliqué à la question & ensuite mis en croix. La Ville envoya une ambassade pour redemander Callirrhoë, votre ami Polycharme vous accompagna de son plein gré. Nous savons cela. Racontez-nous donc ce qui vous est arrivé depuis votre départ. Chereas commençant son récit en cet endroit, leur

dit : Notre navigation ſur la mer Ioniene fut heureuſe, & nous abordâmes à un Domaine de Denys de Milet, le premier de l'Ionie par ſes richeſſes, ſa naiſſance & ſa réputation. Il avoit acheté Callirrhoë de Théron un talent. Ne craignez point, Meſſieurs, jamais elle n'a ſervi. Quoiqu'achetée de ſes deniers, il la rendit l'arbitre de ſes actions, & comme il l'aimoit & qu'elle étoit d'une naiſſance diſtinguée, il n'oſa point lui faire violence, mais il ne put ſe déterminer à s'en priver en la renvoyant à Syracuſe. Callirrhoë s'étant enſuite apperçue qu'elle portoit dans ſon ſein un gage de ma tendreſſe, ſe vit forcée, pour vous conſerver un Citoyen, d'épouſer Denys, à qui elle fit accroire qu'il en étoit le Pere, afin de le faire

élever d'une maniere digne de sa naissance. L'homme le plus illustre de l'Ionie prend soin à Milet de l'éducation de votre Concitoyen. Ne lui envions pas un si grand héritage. Voilà, Messieurs, ce qui s'est passé avant mon arrivée & ce que j'ai appris depuis.

Ayant donc abordé en un lieu champêtre, près d'un Temple consacré à Vénus, où j'apperçus l'image de Callirrhoë, j'en conçus une espérance favorable; mais des brigands Phrygiens nous ayant attaqués par mer pendant la nuit, ils mirent le feu à notre Vaisseau, égorgerent la plûpart de ceux qui étoient dessus, & nous ayant mis aux fers Polycharme & moi, ils nous vendirent en Carie. Permettez-moi, leur dit Chereas, de vous taire la suite;

elle eſt encore plus fâcheuſe que le commencement. N'importe, s'écria le Peuple, n'omettez rien. Il continua donc. Celui qui nous avoit acheté étoit un Eſclave de Mithridate, Satrape de Carie. Il nous donna une certaine étendue de terre à cultiver, les fers aux pieds. Mais il arriva une nuit que quelques Eſclaves, en la compagnie de qui nous nous trouvions, ayant tué celui qui les avoit ſous ſa garde, Mithridate ordonna qu'on nous fît tous mourir en croix. Pendant qu'on me conduiſoit au lieu du ſupplice, Polycharme prêt à perdre la vie dans les tourmens, vint à prononcer mon nom. Mithridate en avoit eu connoiſſance. Il s'étoit en effet trouvé à Milet dans la maiſon de Denys, & y avoit aſſiſté aux obſeques magnifiques que

me fit faire Callirrhoë, qui ayant appris le malheur arrivé à notre Vaiſſeau, & me croyant du nombre des morts, me fit élever un ſuperbe Monument. Mithridate ordonna qu'on eût ſur le champ à me deſcendre de croix, dans le tems que je n'avois plus qu'un inſtant à vivre, & me mit au nombre de ſes amis. Il fit tous ſes efforts pour me faire rendre Callirrhoë, & je lui adreſſai par ſon conſeil une Lettre, qui tomba entre les mains de Denys, par la négligence de celui qu'on en avoit chargé. Denys, ne pouvant croire que je fuſſe en vie, s'imagina que c'étoit une ruſe de Mithridate pour ſéduire ſa femme, & ſur le champ il en porta ſes plaintes au Grand Roi. Artaxerxe s'étant chargé de juger cette affaire, manda les

Parties à Babylone. Voilà le ſujet de notre voyage en cette Ville. Callirrhoë accompagna Denys ; l'Aſie entiere admira ſa beauté. Mithridate m'emmena avec lui. Nous plaidâmes notre Cauſe devant le Roi ; Mithridate fut renvoyé abſous : mais il reſtoit encore à décider entre nous deux Denys, à qui appartiendroit Callirrhoë. Le Roi la remit à ſa femme Statira, en attendant que le Jugement eût été prononcé. Combien le fois, chers Compatriotes, me oyant ſéparé de ma femme, n'ai-je as tenté de me tuer ; mais Polyarme, le ſeul ami dont la fidélité s'eſt jamais démentie, m'en a tours détourné ; car le Roi embrâſé amour pour Callirrhoë, ne ſe reſſoit pas de nous juger ; mais il n'eut point recours à la violence, &

ſes ſoins ne purent la toucher. L'Egypte s'étant révoltée fort à propos on eut à ſoutenir une guerre fâcheuſe, qui m'a procuré les plus grands biens. La Reine emmena avec elle Callirrhoë. Croyant alors qu'elle avoit été remiſe à Denys, comme on m'en avoit aſſuré, je paſſai pour me venger du Grand Roi, du côté des Egyptiens, où je me ſuis diſtingué par mille belles actions. Moi ſeul & ſans leur ſecours, je me ſuis rendu maître de Tyr qu'on regardoit comme imprenable. Ayant enſuite été nommé Amiral, j'ai battu la Flotte du Roi, & je me ſuis emparé de l'Iſle d'Arade, où ce Monarque avoit mis, comme en un lieu de ſureté, ſa femme & toutes les richeſſes que vous venez de voir. J'aurois donc pu rendre le Roi d'E-

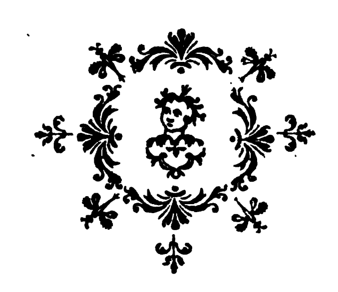
gypte Maître de toute l'Afie, fi combattant fans moi, il n'eût été tué. J'ai cherché enfuite à vous concilier les bonnes graces du Grand Roi, en lui rendant fa femme & en renvoyant aux perfonnes les plus diftinguées de fa Cour, leurs meres, leurs fœurs, leurs femmes & leurs filles. Et moi je vous ai amené les plus braves d'entre les Grecs, & ceux des Egyptiens qui ont bien voulu me fuivre. Il vous viendra par la fuite une autre Flotte d'Ionie fous les ordres du Petit-fils d'Hermocrate. Ces paroles furent fuivies des vœux de toute l'Affemblée; mais Chereas ayant fait ceffer les cris, leur dit : Callirrhoë & moi nous rendons, en votre préfence, graces à Polycharme. Il nous a toujours

donné des marques de la plus grande amitié, & d'une fidélité à toute épreuve. Nous lui donnerons, si vous le jugez à propos, notre Sœur en mariage, & partie du butin en dot. Le Peuple aprouva par ses acclamations la proposition de Chereas. Le Peuple, s'écria-t-on, rend graces à Polycharme, qui s'est montré en toute occasion homme de bien & ami fidele. Vous vous êtes attaché la Patrie par vos bienfaits, & vous méritez d'être le Gendre d'Hermocrate & de Chereas. Chereas reprit la parole : A l'égard des trois cens Grecs qui ont donné tant de marques de leur bravoure, je vous prie de les mettre au nombre de nos Citoyens. Nous y consentons, s'écria le Peuple ; qu'ils aient part au

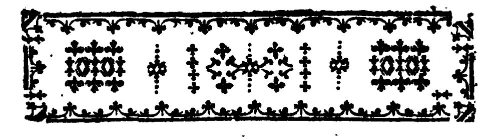
Gouvernement. Qu'on rassemble les suffrages.' On écrivit le Décret du Peuple, & les trois cent Grecs, prenant sur le champ leur place, firent partie de l'Assemblée. Chereas leur donna à chacun un talent, & Hermocrate distribua aux Egyptiens des Terres. Pendant que le Peuple étoit au Théâtre, Callirrhoë, avant que d'entrer chez elle, se rendit au Temple de Vénus. Ayant pris la Déesse par les pieds, elle en approcha son visage, & détachant ses cheveux, elle les lui baisa. Je vous rends graces, Vénus, de m'avoir fait revoir Chereas à Syracuse, où par un effet de votre bonté, je l'ai vu étant encore fille. Je ne vous reproche pas, Grande Déesse, les maux que j'ai soufferts; c'étoit sans

doute ma deſtinée. Accordez-nous, je vous en conjure, une vie heureuſe, & ne me ſéparez plus de lui, pas même à la mort.

Fin du huitiéme & dernier Livre des Amours de Chereas & de Callirrhoë.



REMARQUES



REMARQUES SUR LES AMOURS *DE CHEREAS* ET DE CALLIRRHOË

TOME PREMIER.

Pag. 1.

JE n'ai point traduit le commencement ; le croyant tout à fait inutile. Le voici, *Chariton Aphrodisien, Sécrétaire du Rheteur Athénagore ; je vais raconter une aventure amoureuse arrivée à Syracuse.* On ne sait point qui étoit ce Chariton ; je pense avec M. d'Orville que c'est un nom supposé. L'Athénagore dont

il est ici fait mention, ne peut être que celui dont Ammien ne dit pas grand bien ; il vivoit sur la fin du quatrieme siécle : & à juger de notre Auteur par son style, il ne peut avoir écrit avant le commencement du cinquieme. Les autres Rhéteurs de ce nom lui étoient fort antérieurs.

Ibid.

Hermocrate Préteur.] Il y eut en effet à Syracuse un Préteur de ce nom. Il engagea, de concert avec Gylippe de Lacédémone, les Syracusains à mesurer leurs forces navales avec celles des Athéniens. Elles eurent quelque léger avantage, qui ne répondit pas cependant aux espérances dont il les avoit flatés. Voyez *Thucyd. VII. 21. & suiv.* Il ne paroît pas qu'il commandât en cette action, de même que dans le combat qui se donna la nuit, & où les Syracusains remporterent la victoire. *Thucyd. VII. 43. & suiv.* Il n'eut aucune part à la victoire navale gagnée par ses compatriotes. *Thucyd. VII. 52. 53.* Il n'est pas non plus nommé au sujet de la bataille qui décida du sort des Athéniens. Les Syracusains étoient commandés par Sicanus & Agatharchus. *Thucyd. VII. 70.* Il conseilla, il est vrai, aux Magistrats de s'emparer de certains défilés qui devoient empêcher les Athéniens d'effectuer leur retraite, mais il ne fut pas écouté ; & s'il rendit quel-

que service en cette occasion, ce fut en simple particulier. *Thucyd. VII.* 73. Chariton a donc beaucoup ajouté du sien au récit de Thucydide ; &, quoique suivant cet Historien, Hermocrate n'ait pas joué un grand rolle à Syracuse, il n'a pas laissé de lui attribuer la défaite des Athéniens, & il le répete sans cesse, & souvent sans raison.

Ibid.

Eut une fille nommée Callirrhoë.] Denys l'Ancien, Tyran de Sicile, qui cherchoit à s'appuyer du crédit d'Hermocrate, afin d'asservir plus aisément ses concitoyens, épousa la fille de ce Préteur. Elle fut massacrée dans un tumulte. Diodore de Sicile, qui fait mention *Livre XIV.* 44. des deux femmes que prit Denys après la mort de la fille d'Hermocrate, ne nous a pas instruit de son nom. On ne sait par conséquent si le nom de Callirrhoë est vrai ou supposé.

Ibid.

Qui excitoit l'admiration.] Il y a dans l'original θαυμαστόν τι χρῆμα παρθένου, qui est un tour fort usité parmi les Grecs. Aux exemples qu'apporte M. d'Orville dans ses savantes Remarques, j'ajouterai celui-ci de Lucien dans le discours intitulé *Hérodote* : Καὶ ἡ Ῥωξάνη

καλεῖται πάγκαλόν τι χρῆμα παρθένων. Et Roxane, vierge d'une beauté incomparable, est assise (sur le lit nuptial). Phædre a imité ce tour, *Livre IV. fable 7.*

Hæc quum tentaret, si qua res esset cibi.

C'est-à-dire : *Si quis esset cibus.*

On trouve quelquefois ce substantif avec un génitif plurier. Voyez les Idiotismes de la Langue Grecque du P. Vigier, *pag. 88. Edit. de Londres, 1678.*

Pag. 2.

Et fesoit l'ornement de toute la Sicile.] Voyez le Dictionnaire de Timæus, au mot ἄγαλμα, & les sçavantes Notes de M. Rhunkenius sur ce mot.

Ibid.

On l'eût prise pour Vénus encore Vierge.] Il seroit difficile de fixer un tems où la virginité ait eu des charmes pour cette Déesse. Les Grecs ne lui ont jamais donné le titre de Vierge. On ne le rencontre que dans quelques Auteurs Latins. *Super has introcessit alia visendo decore & præpollens gratiâ coloris Ambrosiai, designans Venerem, qualis fuit Venus cùm fuit Virgo.* Il en vint ensuite une autre d'une beauté admirable, & d'un teint ravissant,

Elle repréſentoit Vénus, telle qu'elle étoit, quand elle étoit fille. Apulée, *Livre X. p. 346. ligne 11. Edit. du Dauphin.* On verra aiſément que je me ſuis écarté de l'édition du Dauphin, qui ne vaut abſolument rien, comme la plupart de celles qui ont été faites pour ſervir aux études de ce Prince. La traduction Françoiſe, qui eſt pleine de contre-ſens, n'a fait que ſuivre l'interprétation qu'on a miſe au bas du texte, dans les Edit. *ad uſum.*

Ibid.

De l'Epire & des Iſles voiſines.] Le Mſſt. eſt mutilé en cet endroit, auſſi bien que quelque lignes plus bas. J'ai ſuivi dans ma Traduction les corrections de M. d'Orville, qui m'ont paru très-heureuſes. Il eſt inutile d'en rendre compte ici; on peut conſulter ſes Remarques.

Ibid.

Tel qu'on dépeint Alcibiade.] Alcibiade étoit un des plus beaux hommes de ſon tems. Xenophon, Arrien(1), Maxime de Tyr, &c. nous parlent de ſa beauté. L'étroite amitié qu'avoit

(1) Dans ſes Commentaires ſur Epictete: *ex Edit. Uptoni. Londini, 1741. in 4°. premier vol. pag. 356 & 357.*

pour lui Socrate, a donné occasion aux Modernes de calomnier ce grand personnage. Je n'ai qu'un mot à dire pour le justifier. Aucun de ses accusateurs, Melitus, Anytus, Aristophane, ne lui ont jamais reproché le crime, dont on a cherché de le noircir. Dans les Choses Mémorables de Socrate, recueillies par Xenophon, ce grand homme tâche d'inspirer à Critias de l'horreur pour la passion qu'il se sentoit pour Euthydeme; mais n'ayant pu réussir par cette voie, il passa à la raillerie la plus amere. Critias ne put jamais la lui pardonner; & depuis, étant devenu un des 30 Tyrans, il défendit à Socrate d'enseigner, lui qui n'en avoit jamais fait métier. Voyez Ξενοφωντος ἀπομνημονευματα. *Lib. 1. cap. 2. pag. 29. & 30. Edit. d'Oxford, in 8°. 1749.*

Ibid.

Ou tel qu'Achille qu'Homere nous représente.] Achille surpassoit tous les autres Héros en beauté. Il avoit un visage de femme; ce qui le fit prendre à la Cour de Lycomede pour une jeune fille : aussi fut-il renfermé dans leur Appartement. Voyez les Scholies attribués à Didyme sur ce mot θεοείκελε, du *premier Liv. de l'Iliade, vers 131.* Homere s'exprime d'une maniere bien claire sur la beauté de son Héros, *vers 673 & 674.* du second Livre de l'Iliade. *Nirée, le plus beau de tous les Grecs qui vinrent à Ilion, après le fils de Pélée.*

Tout le monde ſait la ruſe (1) dont ſe ſervit Ulyſſe pour découvrir Achille parmi les filles de Lycomede. Cela a donné ſujet à une Piece charmante en trois Actes, de M. l'Abbé Metaſtaſio. Elle eſt intitulée, *Achille in Sciro*, & ſe trouve *page* 95. *du IV. Vol. de l'Edit. de Paris.*

Ibid.

Il s'appelloit Chereas, & étoit fils d'Ariſton.] Suivant Thucydide, Chereas étoit fils d'Archeſtratus ; on trouve auſſi un Ariſton dans le même Auteur, qui fait mention de la méſintelligence qu'il y eut entre Hermocrate & Athénagore, au ſujet des affaires du Gouvernement. Il eſt aiſé de voir que Chariton a arrangé l'hiſtoire à ſa maniere ; mais l'on doit s'y attendre, & l'on auroit, ce me ſemble, tort d'exiger d'un Romancier une exactitude trop ſcrupuleuſe.

Pag. 3.

Toute la Jeuneſſe de Syracuſe s'étoit rendue au Temple de la Déeſſe.] Il y avoit à Syracuſe un Temple dédié à Vénus aux belles feſſes : en voici l'occaſion.

---

(1) Dans l'Anthologie Latine dont M. Burmann le jeune a donné le premier Vol. en 1759, il y a un Monologue d'Achille dans l'Appartement des Femmes (*in Parthenona*) lorſqu'il vint à entendre la trompette de Diomede.

Un homme de la campagne avoit deux filles charmantes, qui ne pouvant s'accorder entr'elles sur la beauté de leurs fesses, se rendirent un jour sur le grand chemin, afin de faire décider ce point. Il vint sur ces entrefaites à passer un jeune homme dont le pere étoit âgé. Ces deux beautés lui ayant découvert leurs charmes, il jugea en faveur de l'aînée, dont il devint tellement amoureux, qu'il en tomba malade. Il raconta à son jeune frere, ce qui lui étoit arrivé. Celui-ci, étant allé à la campagne, & ayant examiné les charmes des deux sœurs, devint pareillement amoureux de la Cadette. Le pere de ces jeunes Gens les ayant envain exhortés à chercher un établissement plus brillant, se laissa enfin toucher; & ayant été trouver le pere des deux jeunes filles, il les emmena de la campagne, & les maria à ses enfans. On ne les connoissoit gueres à Syracuse, que sous le nom de *Belles-Fesses*, comme le rapporte dans ses Iambes, Cercidas de Megalopolis. » Il y » avoit à Syracuse un couple surnommé *Belles-* » *Fesses.* » Ayant amassé de grands biens, elles firent bâtir un Temple à l'honneur de Vénus, qu'elles nommerent, *le Temple de la Déesse aux Belles-Fesses*, suivant ce qu'en dit Archelaüs en ses Iambes. Athénée, *Livre XII.* sur la fin.

Il y a dans cette partie de l'Anthologie, que

M. Reiske a donné le premier, dans le Volume neuvième des nouveaux Mêlanges de Leipsik, (*Miscellanea Lipsiensia nova*) une Epigramme, sur trois Courtisannes : la voici.

J'ai jugé les Fesses de trois Beautés. M'ayant fait voir à nud le brillant éclat de leurs Membres, elles me prirent pour arbitre. L'une avoit les fesses d'une blancheur éblouissante, & l'on y remarquoit de petites fossettes, telles qu'il s'en voit sur les joues des personnes qui rient. L'autre, étendant les jambes, fit voir sur une peau aussi blanche que la neige, des couleurs plus vermeilles que celles des roses. La troisieme, fesant paroître un air tranquille, excitoit sur sa peau délicate de légeres ondulations. Si le Juge des Déesses (Paris) eût vû ces fesses, il n'auroit pas voulu voir les premieres.

Il me semble que M. Reiske n'a pas entendu le troisieme & le quatrieme vers. J'ai suivi M. Pierson qui a corrigé cette Epigramme, sans y joindre la traduction, *page 93.* de ses *Verisimilia.* On peut voir une pareille dispute entre les Courtisanes Myrrhine & Thryallis dans les Lettres d'Alciphron, *page 188* de l'Edition de Berglerus. *Leipsik*, 1715. *in-8°.*

Ibid.

La Palestre lui prêtoit.] La Palestre étoit le lieu des Exercices ; la Lutte en étoit un des principaux. On emploie aussi ce terme

dans cette signification. Πάλη signifie Lutte. De là vient le mot composé *Clinopale.* (Lutte du lit) dont se servoit Domitien pour désigner un exercice assidu des plaisirs amoureux. *Libidinis nimiæ, assiduitatem concubitus, velut exercitationis genus*, Clinopalen *vocabat. Suet. Domit.* 22. Cet exercice, pris modérément, est bon pour la santé ; mais quand il devient violent, rien ne la détruit davantage.

Cui nunc jam latera exfututa pandunt,
Noctu quid facias ineptiarum.

Votre corps sec & décharné à force de vous divertir, designe les plaisirs que vous prenez la nuit. *Catulle VI. v.* 12 *&* 14.

Pag. 4.

Brûlés des mêmes feux, &c.] Je n'ai pas suivi le sens que donne à ce passage le Traducteur latin. Je fais rapporter τὸ γὰρ πῦρ ἐξεκαίετο à ce qui précede, & non à ce qui suit. Les personnes, qui ont aimé, savent que les inquiétudes d'un amour naissant privent du sommeil.

Ibid.

Callirrhoë rougissoit.] Il y a dans le Grec : *elle étoit fâchée, & rougissoit d'avoir découvert sa pensée.* C'est à dire, l'amour qu'elle

avoit pour Chereas, & qu'elle venoit de découvrir à Venus.

Ibid.

Le peuple sortit du Théâtre.] C'étoit parmi les Anciens l'édifice entier destiné aux Jeux publics. Il y avoit dans le quartier de Syracuse qu'on appelloit la Nouvelle Ville (Neapolis) un Théâtre très-considérable dont on voit encore actuellement les restes. Les Assemblées publiques se tenoient souvent dans le Théâtre. Les Causes les plus importantes s'agitoient à Athenes dans les Assemblées du peuple ; &, à Rome, dans les Comices : & il est hors de doute qu'elles passoient quelquefois en Grece de la Place sur le Théâtre ; & à Rome, du *Forum*, devant le Sénat. *Jamque sublimi suggestu Magistratibus residentibus, jam præcone publico silentium clamante, repentè cuncti consona voce clamitant, propter cœtus multitudinem, quæ pressuræ nimiâ densitate periclitaretur, judicium tantum Theatro redderetur.* Déjà les Magistrats étoient sur leur Tribunal ; déjà le Héraut avoit fait faire silence, lorsque tout à coup un chacun s'écria d'un commun accord, qu'à cause de la grande quantité de monde, qui se trouvant trop pressée, courroit risque d'étouffer ; qu'il falloit transférer au Théâtre

une cause aussi importante. *Apulée*, *Liv.* 3. *pag.* 72 *Edit. ad usum Delph. Id solùm Germanico super leges præstiterimus, quòd in Curiâ potiùs quàm in Foro, apud Senatum quàm apud Judices, de morte ejus anquiritur. Tacit. Annal. III.* 12. *sub finem.* Les Assemblées du Peuple se tenoient souvent à Athenes sur le Théâtre :

Septem Sapientes, nomen quibus istud dedit
Superior ætas, nec secuta sustulit,
Hodie in Orchestram palliati prodeunt.
Quid erubescis, tu togate Romule,
Scenam quod introïbunt tam Clari Viri?
Nobis pudendum hoc, non & Atticis quoque:
Quibus Theatrum Curiæ præbet vicem.
Nostris negotiis sua loca sortito data:
Campus Comitiis, ut Conscriptis Curia,
Forum, atque Rostra separatis civium.
UNA EST ATHENIS, ATQUE IN OMNI GRÆCIA
AD CONSULENDUM PUBLICI SEDES LOCI:
Quam in Urbe nostra serò luxus condidit.

Les sept Sages, à qui les Siecles antérieurs ont donné ce nom, & que ne leur ont point ôté les suivans, paroissent aujourd'hui sur

le Theâtre en habit de Philosophie (1). Pourquoi rougissez-vous, Romains, de voir sur la Scene des hommes si illustres ? Cela seroit honteux parmi nous ; mais il n'en étoit pas de même des Athéniens, chez qui le Théatre tenoit lieu de Sénat. Toutes les affaires parmi nous ont un lieu qui leur est assigné, & où elles se traitent : le champ de Mars est destiné aux Comices, de même que le Sénat aux Peres Conscripts ; le *Forum* & les Rostres aux Causes des Particuliers. A Athenes & dans toute la Grece, il n'y a que le Théâtre où l'on délibere sur les Affaires Publiques ; sorte d'édifice que le luxe n'a introduit parmi nous que fort tard. *Auson. prolog. aux sept Sages, p. 228.* de l'édit. *ad usum Delph.*

Platon dans le Phedre, en parlant de celui qui avoit porté une Loi qu'il avoit fait agréer au Peuple sur le Théâtre, dit : οὐκοῦν ἐὰν μὲν οὗτος ἐμμένῃ, γεγηθὼς ἀπέρχεται ἐκ τοῦ θεάτρου ὁ ποιητής. Que si cette Loi est approuvée du Peuple, celui qui en est l'Auteur, sort plein de joie de l'Assemblée. *Plat. pag.* 258. *Edit.*

(1) Le Pallium étoit l'habillement des Grecs & des Philosophes ; la *Toge* étoit celui des Romains : de là vient que les Pieces dont les sujets étoient Grecs, s'appelloient *Palliatæ Fabulæ* ; & *Togatæ*, celles dont les sujets étoient Romains :

Impunè ergo mihi recitaverit ille TOGATAS.
Juvenal. *Sat.* 1. 3.

Serran. C'est-là le sens de ce passage que Serranus n'a point entendu. *Quod si ea (Lex) maneat populi applausu comprobata, nonne lætitiâ gestiens ita discedit ex concione, ut Poëta ex Theatro.* 1°. Serranus prête à Platon une comparaison qui ne se trouve point dans l'Original. 2°. Il prend le terme *de Théâtre*, pour le lieu où se représentoient les Tragedies & les Comedies, au lieu que les Assemblées du peuple s'y tenoient souvent. 3°. Il a traduit ὁ ποιητὴς par *Poëte :* au lieu que dans ce passage, il signifie l'Auteur de la Loi *Legis lator, Legis suasor.* Ποιητὴς en général ne signifie que l'Auteur d'une chose quelconque.

Pag. 8.

A l'instant les genoux lui manquent.] Ceci est un vers d'Homere. C'est le 425e. vers du 21e. livre de l'Iliade, & non le 114e. du même Livre, comme en avertit M. d'Orville dans ses Remarques : car en cet endroit on lit τοῦ δ' au lieu de τῆς δ'. On trouve encore le même vers, *Odyssée*, 23. 205.

Ibid.

Le Pere & la Mere du jeune homme &c.] Il y a dans le Msst. ἰόντες, qui fait un très-bon sens, en fesant rapporter ce mot aux jeunes Gens qui allerent trouver Chereas pour lui faire part de la résolution du Peuple, &

pour l'acompagner chez son Epouse. Cependant il n'est point naturel que Chereas soit introduit auprès de sa Maitresse par ses Camarades. Aussi M. Cocchi a-t-il changé ce mot en γονεῖς. Messieurs Reiske & Giacomelli, qui ont traduit Chariton, l'un en Latin, l'autre en Italien, l'ont suivi, & M. d'Orville l'a fait mettre dans le texte.

Pag. 9.

Les nôces de Thétis & de Pélée.] Il y a dans le Grec, *les nôces de Thétis sur le mont Pelion furent pareilles, comme le chantent les Poëtes.* J'ai cru devoir en avertir, de crainte qu'on ne vînt à m'imputer, que j'ai pris ἐν Πηλίῳ pour *Pélée.* J'ai ajouté à la traduction *Pélée*, & j'ai omis le lieu de la Scene.

Ibid.

La Discorde s'étoit fait voir à celles de la Déesse.] Eris, ou la Discorde, n'ayant point été invitée aux nôces de Thétis, jetta au milieu de la Salle une pomme, sur laquelle étoient écrits ces mots, QUE LA PLUS BELLE LA PRENNE. La pomme roula aux pieds de Junon, de Minerve & de Vénus, qui voulant chacune l'avoir, commencerent par se quereller, & peut-être en seroient-elles venues aux mains, si Jupiter ne les eût séparées, & n'eût ordonné à Mercure de les conduire au

Berger Paris, qu'il avoit constitué Juge de leur différend. Voyez Lucien, *premier vol. page* 300 *de l'Edit. d'Amsterdam in* 4°. 1743.

Ibid.

Un jeune Italien, Fils du Tyran de Rhégine.] Ce nom se donnoit autrefois à tous ceux qui avoient changé la forme du Gouvernement établi par les Loix, quand même ils auroient gouverné leurs peuples avec sagesse, bonté & équité.

Pag. 10.

Sans entrer en lice.] Je me suis écarté de la Traduction Latine, & j'ai suivi la Conjecture de M. Reiske, qui lit ἀκονιτί au lieu de ἀκόντων. M. d'Orville approuve ce changement, qui me paroit nécessaire : ἀγωνισαμένων & ἀκόντων, présenteroient à peu près la même idée. Peut-être aussi qu'on pourroit lire sans tant de changement ἀκονίτως. Hesychius explique ce mot dans son Dictionnaire par απόνως, ἀκοπιάστως ; sans peine, sans fatigue. Βασιλέων n'est point un génitif absolu ; le Traducteur Latin s'y est trompé : il est régi par κρέιττων. Il faut sous-entendre ἄξιος à μηδενός ; ou lire avec M. d'Orville πένης καὶ μηδὲν.

Pag. 11.

Lui demandera raison.] Corrigez *lui redemandera raison, &c.* J'ai tâché de rendre la force

force du verbe ἀναπράττομαι, *j'exige une dette.*

Pag. 12.

D'ailleurs on trouvera plus facilement accès.] Cela est d'autant moins surprenant, que les femmes sortoient rarément en Grece.

Ibid.

Ils applaudirent à son projet.] Il y a dans le Grec ἐπεψηφίσαντο ; ce qui est l'expression propre. Les Attiques se servent toujours du moyen en ce verbe pour signifier *donner son suffrage*, & de l'actif, quand ils veulent dire *aller aux voix.* Voyez les *Choses Mémorables* de Socrate par Xénophon I. 1. 18. & IV. 4.2. Voyez aussi les Notes de M. Hemsterhuis sur Lucien, *Tom.* 1. *p.* 157. & Kuster sur le verbe moyen.

Pag. 13.

Mais on apporta en cachette.] Il y a dans le texte σημεῖα κώμῳ ἦσαν καὶ κατέλιπον ; ce qui est manifestement corrompu. M. Reiske lit ἦραν, comme on dit αἴρειν τράπεζαν, ou bien ἔστησαν. M. d'Orville pense qu'on pourroit suppléer cet endroit par ἐκόμισαν, que le mot κώμῳ qui précede aura fait confondre ; ou bien par ἤνεγκαν, ou ἀφῆκαν ou ἵστασαν, ou par ἀνέπαυσαν, ou enfin par εἶσαν. Il ne s'arrête cependant à

aucune de ces conjectures. La derniere me plairoit davantage; mais il me semble qu'on peut remédier à cet endroit sans faire tant de changemens. Je lis ἔγνωκαν. Il est très-vraisemblable que le Copiste aura omis les deux premieres lettres.

Ibid.

Des torches à demi brûlées.] Souvent c'étoit une marque qu'un amant n'avoit pas été introduit.

Exclusi signa jacere faces.

Prop. 1. Eleg. 16, 8.

Voyez sur ce vers les Notes de Vulpi.

Ibid.

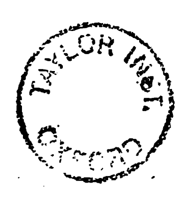
La porte couronnée de fleurs.] On n'en mettoit qu'aux portes des courtisanes. Si une honnête femme en trouvoit à la sienne, elle avoit droit de se plaindre, & d'intenter une action à celui qui l'y avoit mise. Aussi Properce appelle-t-il ces couronnes infâmes :

Et mihi non desunt turpes pendere corollæ
Semper, & exclusi signa jacere faces.

Prop. 1. Eleg. 16, 7.

Pag. 14.

Et n'a pas la force de s'informer, &c.] Il



y a dans l'Original une lacune. J'avertis une fois pour toutes que je suis toujours M. d'Orville en cela : s'il m'arrivoit de m'en écarter, j'en avertirois.

Pag. 15.

Mais peut-être est-elle accoutumée aux festins, &c.] Je crois qu'il faut mettre plusieurs points, afin de mieux exprimer le désordre du discours de Callirrhoë, qui se sent de celui où les reproches de son Amant ont mis son esprit. D'abord elle nie qu'on ait donné de repas ; mais comme cette accusation la pique jusqu'au vif, elle y répond par un soupçon amer contre la conduite de Chereas. Le calme revenant ensuite, elle s'imagine que c'est un tour que lui jouent ses Rivaux. Il y a seulement dans le Grec : » Votre mariage » attriste vos rivaux « ; mais il est clair qu'elle n'a voulu dire que ce que j'ai exprimé pour rendre ma traduction plus claire.

Ibid.

Les Amans n'ont pas beaucoup de peine à se reconcilier.] ὀργὴ φιλούντων ὀλίγον ἰσχύει χρόνον. La colere des Amans n'a de force que pendant un tems fort court. *Ménandre, p.* 16 *de l'Edit. de* le Clerc. Amst. 1709. *in-*8°.

Ibidem.

Ce petit différend prêta de nouvelles, &c.] Térence avoit dit auparavant :

Amantium iræ, amoris integratio.
And. 3, 3, 23.

C'est ainsi que lisent Donat, Faerne, & les anciens Manuscrits. Ils ont été suivis par M. Hare, *Edit. Lond.* 1724. *in*-4°. avec cette différence, qu'il met *est* après *integratio*, & M. Bentley, *Edit. Cantab.* 1726. *in*-4°. quoique Servius & Acron lisent *redintegratio est*, le premier sur le quatorzieme vers de la seconde Ecl. de Virgile, le second sur l'Ode neuvieme du troisieme Livre.

Pag. 16.

Ce ne fut point sans peine qu'il sçut la persuader.] J'ai suivi la correction de M. d'Orville. Le texte est corrompu en cet endroit.

Ibid.

Et des menaces qu'il ajouta de terminer bientôt ses jours.] Il y a dans le Grec : » En lui » disant qu'il se pendroit «. Je suis la correction de M. Reiske, quoique celle de M. d'Orville revienne au même.

Pag. 17.

Le bonheur de la Sicile est attaché au vôtre.]

Il eſt aiſé de voir que j'ai ſuivi le ſens que donnent MM. d'Orville & Reiske à ce paſſage. Cependant, après y avoir bien réfléchi, je penſe que j'aurois dû traduire καὶ γὰρ ἐς κοινὸν ἀγαθὸν πάσης Σικελίας ἐυτυχῶν: *Vous faites, par un bienfait de la fortune, le bonheur de toute la Sicile.* Ευτυχῶν doit ſe rendre *par un bienfait de la fortune*, de même que dans le paſſage ſuivant. Καὶ Ινδὲς κτήσασθαι φασιν ἐυτυχήσαντας ἀυτὸ, (τῦ ὄρνιθος Δίκαιυ κλωθεντος ἀποπάτημα) ὡς τῆς φρȣρᾶς ἐνταυθοῖ ἀπολυθῆναι ὅταν ἐθέλωσιν : *On dit que les Indiens, par un bienfait de la Fortune, le poſſédent (un poiſon qui ôte la vie ſans aucune douleur) afin de pouvoir, quand ils le veulent, ſe délivrer de la priſon de ce corps.* Ælien *de Nat. anim. Lib. IV.* 41. *ſub finem.* p. 219. *edit. Lond. in*-4°. 1744. Cet endroit eſt fort mal rendu dans la trad. Latine d'Abraham Gronovius.

Pag. 19.

Il dit : Un nuage épais, &c.] Ce ſont trois vers tirés du dix-huitieme Livre de l'Iliade, vers 22, &c.

Pag. 20.

Faites ſemblant . . . . d'aller à la campagne.] Il y a dans le Grec προσποίησαι ὡς εἰς ἀγρὸν ἀπιέναι. C'eſt une choſe conſtante parmi les Grammairiens, & approuvée par des gens du premier mérite, tels que M. Duker ſur le cinquiéme

Livre de Thucyd. §. 56. &c. que la conjonction ὡς s'emploie à la place de la préposition πρὸς, & cela lorsqu'il ne s'agit que de choses animées. A l'égard du premier point, je ne conçois pas comment une conjonction peut tenir lieu d'une préposition ; & les passages où ὡς se joint à πρὸς indiquent suffisamment que ὡς n'est qu'un pléonasme, & que lorsqu'on le trouve seul avec un accusatif, c'est par une ellipse de la préposition πρὸς. Lambert Bos s'en est bien apperçu dans son ouvrage sur l'Ellipse; & M. Wolf a eu tort de le reprendre, pag. 148. de son Edit. des *Lettres de Libanius*, comme si cette ellipse ne pouvoit s'appuyer d'aucun exemple tiré d'un bon auteur. Pour ne point multiplier les citations, voyez Hérodien III. 2. les *Leçons de Lucien* de Jensius, I. 5. p. 46. l'*Histoire variée* d'Elien, V. 2. & les Remarques de Kuhnius en cet endroit.

A l'égard du second point, on trouve dans les *Leçons de Lucien* par Jensius, des exemples où ὡς se joint à des choses inanimées. Aristophane a dit dans son Plutus ὡς τὴν θύραν, & Xenophon dans les *Choses Mémorables* de Socrate, liv. II, 7, 2. ὡς τὸν Πειραιᾶ. Si ὡς s'emploie par un pléonasme, je ne vois point pourquoi on ne pourroit le mettre qu'avec des choses animées. Voyez M. Hemsterhuis *Observ. miscell. Vol. V. Tom. III. p.* 56. & *Observ. miscell. novæ Nov. Tom. III. p.* 10.

Pag. 21.

D'une main légere il donne le signal accoutumé.] Quand en Grece on frappoit à une porte en dehors, cela s'appelloit κρούειν, & plus communément κόπτειν ; mais lorsqu'on étoit dans une maison, & qu'on frappoit à la porte pour avertir les passans de prendre garde (1) à eux, cela s'appelloit ψοφεῖν. Voyez le 1098e vers du *Plutus* d'Aristoph. & les Notes de M. Hemsterhuis sur ce vers. *Harlingæ*, 1744. *in*-8o.

Ibid.

S'étant caché derriere la porte.] C'est la porte du vestibule. J'ai oublié ce mot, quoiqu'il se trouvât dans le Grec, & qu'il soit nécessaire. Car ce ne pouvoit être la porte qui donnoit sur la rue, puisqu'elle s'ouvroit dans la rue, comme on l'a remarqué dans la Note précédente.

Pag. 22.

Qui l'atteignant au diaphragme.] Il y a dans le Grec αναχθεὶς, qui me paroît corrompu, quoi qu'en puisse dire M. d'Orville. M. Reiske lit ἐλαθεὶς, qui va très-bien à cet endroit. Mais il me semble que ἐνεχθεὶς est le véritable mot, & il s'éloigne moins d'ἀναχθεὶς que celui que M. Reiske y veut substituer.

(1) Les portes en Grece s'ouvroient dans la rue & non dans les maisons, comme cela se pratique actuellement.

Pag. 23.

Mais Polycharme son intime ami.] Il y a dans le Grec, *ami choisi, tel que Patrocle l'étoit d'Achille*, comme Homere nous le représente dans ses vers.

Pag. 24.

Et l'eau mesurée.] Comme les Anciens n'avoient point d'horloge, ils se servoient de clepsydre ou vase plein d'eau, qui en tomboit goutte à goutte dans un autre vase. On s'en servoit dans les causes capitales. L'Accusateur, suivant les Loix Romaines, avoit six heures, &, par un principe d'équité, on en accordoit neuf à l'Accusé. *Actionem meam, ut prœlia solet, nox diremit. Egeram horis tribus & dimidia; superexat sesqui-hora. Nam cum è Lege Accusator sex horas, novem Reus accepisset, ita diviserat, &c.* Plin. Jun. Lib. IV. Epist. IX. 9.

On appelloit encore la Clepsydre *Anance*. *Credo, hercle, Anancæo datum quod biberet.* Plaut. Rudens. II. 3. 33. Hesychius dit aussi sur le mot ἀνάγκη, que c'est la Clepsydre dont on se sert au Barreau, ἡ δικαστικὴ κλεψύδρα.

Pag. 26.

Hâtons-nous de l'inhumer.] Les morts s'enterroient quelquefois en Grece.

Ibid.

Tandis qu'elle n'a rien encore perdu de sa beauté.] Je renvoie pour cet endroit aux Remarques de M. d'Orvillé, pag. 66. On y verra qu'il reproche, avec beaucoup de justice, au P. Sanadon d'avoir mis en pieces Horace. Non content d'avoir substitué à l'ordre des pieces de cet Auteur, un arrangement qui n'est, la plupart du tems, appuyé que sur de vaines conjectures, il a corrompu le texte en cent endroits, par de prétendues corrections qu'il nous donne avec un air d'assurance révoltante, qu'il auroit bien dû laisser à Richard Bentley, homme beaucoup plus sçavant que lui. Il ne sait le plus souvent que copier servilement ce savant, & toutes les fois qu'il s'en écarte, il lui arrive de tomber lourdement à terre.

Pag. 27.

Suivie de l'Infanterie pesamment armée.] Les soldats pesamment armés, ὁπλῖται, avoient une cuirasse, un très-grand bouclier, & ils étoient armés d'une épée & d'une pique. Les soldats armés à la légere, ψιλοὶ, ne combattant que de loin à coups de traits ou de fronde, n'avoient point besoin de cuirasse, de casque, de greviere, &c. Il y avoit encore plusieurs autres corps, sur lesquels on n'a qu'à consulter le Dictionnaire de

Suidas, & Arrien & Ælien sur la Tactique.

Ibid.

Il auroit souhaité ensevelir toutes ses richesses avec son Epouse.] Il y a dans le Grec : *Il auroit desiré consumer au feu*, *&c.* Il n'est pas à présumer que Chariton ne se soit pas ressouvenu que Callirrhoë est mise dans le monument de ses peres, sans que son corps soit réduit en cendres ; ce qui donne lieu aux incidens suivans. J'ai donc cru devoir m'écarter du texte que les Copistes auront altéré.

Pag. 28, *ligne derniere.*

Sur le rivage s'éleve le monument superbe d'Hermocrate.] Chariton a placé le lieu de la sépulture d'Hermocrate près de la mer, afin de donner occasion aux évenemens suivans. A Syracuse, les citoyens avoient leurs tombeaux dans la Nouvelle Ville ; peut-être aussi s'étendoient-ils jusqu'à la mer. Mais, comme le remarque très-sagement M. d'Orville, il est inutile de discuter ce point, parce que, cet Ouvrage étant une fiction, l'Histoire ne s'y trouve en aucune maniere intéressée.

Les Anciens se fesoient construire de leur vivant des Mausolées. Il s'en trouve mille exemples dans les auteurs. Voici deux Epigrammes tirées de cette partie de l'Antholo-

gie (1) qui n'a jamais été imprimée, où l'on voit bien clairement cet usage. Comme M. d'Orville n'en a point donné de traduction, j'ai cru faire plaisir à ceux qui n'entendent pas le Grec, en les mettant en François.

» Androtion a fait construire ce tombeau » pour lui, ses enfans & sa femme. Je n'ai » encore servi à aucun d'eux. Puissai-je rester » ainsi longtems! Mais puisqu'il faut qu'ils y » viennent, puissai je recevoir les plus âgés » les premiers «.

M. d'Orville a cru que cette Epigramme n'avoit point encore vu le jour Elle se trouve,

(1) Cette Anthologie consiste en 805 Epigrammes. Des 277 premieres, qui ne roulent que sur des amours contre nature, il y en a 102 qui sont rapportées par Saumaise *in exercit. Plini. ad Tertull.*, *ad hist. Aug.* Rich. Bentley *Callim. fragm.* Leo Allatius *de Simeonibus*, Holsten *ad Stephan. Byz.* Wolf *Fragm. Saphûs.* Wesseling *ad Diodor. Siculum.* Heringa *Observ. criticis.* D'Orville, *Vann. crit. & animad. ad Charitonem.* Majus, *Obs. sac.* Menage *ad Diogenem Laert.* & dans ses Remarques sur l'*Aminte* du Tasse. Pierson, *Verisim.* Heinsius *in Notis ad Horatium.*

M. Reisk en a donné 119 dans le IXe vol. des Mêlanges de Leipsick (*Miscellanea Lipsiensia nova*). Il n'y est question que de Galanterie. Les 409 autres, qui comprennent des Inscriptions dédicatoires & des Epitaphes, ont été données par M. Reiske en 1754. *in-8°.* Jensius en avoit donné une partie à la suite de ses *Lucubrationes Hesychianæ*; & Leichus avoit fait imprimer les Epitaphes à Leipsik, *in-4°.*, 1745.

Liv. III. chap. VI. n. 4. pag. 206. de l'Edit. de l'*Anthologie* de Henri Etienne.

» Atticus, dans l'attente du ſort commun » à tous les mortels, a fait courageuſement, » quoique plein de vie, creuſer ce tombeau : » ſa vertu lui feſant mépriſer les terreurs de » la mort. Puiſſe ce ſoleil de juſtice reſter » longtems ſur la terre « !

On ne ſçait point qui étoit cet Atticus, dont la ſageſſe eſt ſi fort exaltée. M. de Valois, p. 88. de ſon *Hiſtoire Eccléſiaſtique de Socrate*, Edit. de Mayence, prétend que cet éloge ne peut convenir qu'à Atticus, Evêque de Conſtantinople, qui, ſuivant Socrate, mourut la onzieme année du Conſulat de Théodoſe le Jeune & l'an 425. Mais cette Epigramme ayant été faite par Paul le Silentiaire, comme l'indique aſſez le titre, elle ne peut convenir à cet Atticus, puiſque Paul le Silentiaire vivoit longtems après lui, & ſous l'empire de Juſtinien. D'ailleurs, il y a dans le titre : *Sur le tombeau d'un certain Atticus, qui ſe le fit conſtruire de ſon vivant.* On n'auroit point certainement déſigné un évêque de Conſtantinople d'une maniere auſſi vague. Elle regarde, ſuivant toutes les apparences, un Atticus qui nous eſt inconnu.

Pag. 29.

Que l'injuſtice pouſſoit à courir les mers.]

L'Epigramme que cite M. d'Orville ſur ce paſſage, n'y a aucun rapport; j'ai cru cependant devoir en donner une traduction Françoiſe, parce qu'il n'y en a pas joint de Latine.

» Le vaillant Peuceſte, monté ſur un cheval, alla au devant d'un taureau (1) affreux, ſorti de la forêt de Dobire. Tel qu'un ouragan (2), cet animal s'élançoit; mais un trait lancé d'une main ſûre lui traverſa les

---

(1) 1°. Il paroît que ce taureau eſt l'Urus de Céſar. 2°. Je lis φρικαλέῳ avec M. Rhunkenius. Quoi qu'en diſe M. Reiske, cette épithete me paroît mieux convenir au taureau qu'à la forêt.

(2) J'ai ſuivi la conjecture de M. d'Orville, qui lit πρηστήρ. Reiske veut abſolument πρείων. Sur quoi je fais deux remarques: la premiere, c'eſt que ce mot ne ſe trouve en aucun Auteur. Si l'on a pu changer, dit M. Reiske, πρέων en πρῶν, pourquoi un Poëte n'auroit-il pas eu la liberté de rendre longue la ſyllabe breve, en mettant πρείων. Je répons à cela que l'uſage permettoit l'un, & qu'il étoit ſans doute contraire à l'autre.

La ſeconde remarque, c'eſt que quand même πρείων ſeroit Grec, cet endroit ſignifieroit que le Buffle s'élançoit tel qu'un rocher. Or qui s'eſt jamais exprimé de la ſorte? Je défie Reiske de citer un paſſage parallele. Il a, il eſt vrai, ſuppléé dans ſa traduction la circonſtance eſſentielle; mais elle ne ſe trouve point dans le Grec. La conjecture de M. d'Orville eſt donc la ſeule qu'on puiſſe admettre, en attendant qu'on découvre dans quelque ancien Mſſt. la véritable leçon. J'ai traduit πρηστὴρ par ouragan, Heſychius πρηστὴρ, σφοδρὸς ἄνεμος, vent violent; & M. Morell, dans ſon

» tempes. Ayant gardé pour dépouilles les
» cornes, dont il fit des coupes, toutes les
» fois qu'il y buvoit, il tiroit vanité de la mort
» de son ennemi. «.

Pag. 30.

Menon de Messine est hardi, mais traître.] C'est de dessein prémédité que Chariton a donné ce nom à un traître. Menon le Thessalien étoit devenu extrêmement odieux aux Grecs, pour avoir trahi l'armée & les Généraux qui avoient suivi Cyrus le jeune en Asie. Xenophon, Diodore de Sicile, Athénée en disent beaucoup de mal. Platon est le seul qui en ait parlé avantageusement : il a donné son nom à un de ses Dialogues.

Pag. 32.

A des gens que vos discours ont assez persuadés.] Il y a dans le Grec παῦσαι τοὺς πεπεισμένους ἤδη ; ce qui est corrompu, comme l'a remarqué

Thrésor de la Poësie Grecque, imprimé à Eaton (1) en 1762. in-4°. met pour synonyme de ἁρπάξ, ἄελλα, λαίλαψ.

(1) *Eaton, petite ville à 7 lieues au-dessus de Londres, où il y a un excellent College & une très-bonne Bibliotheque. Cette ville n'est séparée de celle de Windsor que par la Tamise.*

M. d'Orville. Il y supplée τέθεικεν ou διατέτηκεν. Mais sans tant de changemens, je lis ὡς en la place de τὰς : πεπεισμένους sera un accusatif absolu, comme il s'en trouve dans les meilleurs Auteurs, & surtout les Attiques.

Pag. 33.

La grande diete ayant relâché les visceres.] Je ne puis goûter ni la correction de M. Reiske, qui lit αἰσθήσεως, au lieu de αἱρέσεως, ni sa traduction. J'ai suivi en grande partie M. d'Orville.

Pag. 34.

Je ne suis point morte.] Le texte ne présente aucun sens. Je me suis plutôt attaché à la correction de M. d'Orville qu'à la traduction de M. Reiske. Il y auroit en effet, à deux ou trois lignes de distance, deux fois, *je suis enterrée toute vive ;* ζῶσα κατώρυγμαι.

Ibid.

Secourez-moi.] C'est la formule ordinaire ; βοηθεῖτε. M. d'Orville le prouve par une Epigramme de l'*Anthologie* (1), dont voici la traduction Françoise :

---

(1) J'entens toujours l'*Anthologie* qui n'a point encore été imprimée. Je désigne toujours celle qui l'a été par le nom de Henry Etienne.

» (1) Au secours, chers amis ; à peine » sorti de la mer, à peine appuyant mes pas » sur la terre, l'Amour m'entraîne avec vio» lence. Tel qu'une flamme, l'éclat de sa » beauté m'éblouit. Je le suis pas à pas, & je » ravis sur son charmant visage, empreint » dans l'air, un doux baiser. Eh bien ! après » avoir échappé aux dangers de la mer, me » voilà exposé sur terre aux flots encore plus » périlleux de Vénus «.

M. Alberti a donné les deux premiers vers & la moitié du troisieme dans son Edit. d'Hesychius, au mot ζωθεῖν.

Pag. 35.

Mais pourquoi vous tant presser de me jetter hors de chez vous ?] J'ai deux remarques à faire. 1°. Quoiqu'il n'y ait point d'interrogation dans le texte, j'ai cru devoir en mettre une dans la traduction, afin de donner plus de vivacité aux plaintes de Callirrhoë. 2°. J'ai rendu ἐκβάλλειν par *de me jetter hors de chez vous*, parce que c'est un terme odieux, dont Callirrhoë s'est servie à dessein pour reprocher à Chereas sa trop grande précipitation à la faire inhumer. Le mot propre en pareille occasion est ἐκφέρειν, *efferre*, porter en terre.

(1) *Dans le Grec* : Hommes, secourez-moi.

On

On avoit coutume de garder longtems les morts chez ſoi. Hérodote dit, en parlant des Egyptiens, *Liv.* 2. §. 89. τὰς δὲ γυναῖκας τῶν ἐπιφανέων ἀνδρῶν, ἐπειὰν τελευτήσωσι, οὐ παραυτίκα διδοῦσι ταριχεύειν . . . . . : ἀλλ' ἐπειὰν τριταῖαι ἢ τεταρταῖαι γένωνται, οὕτω παραδιδοῦσι τοῖσι ταριχεύουσι. » Les Egyptiens ne permettent point » qu'on embaume les femmes des Gens de » qualité tout de ſuite après leur mort . . . : » Mais ils ne livrent leurs corps aux Embau- » meurs que trois ou quatre jours après «. Cela ſe pratiquoit encore plutôt à l'égard des perſonnes qu'on avoit aimées, & même on les enterroit dans ſa maiſon. Cette coutume, de garder les morts chez ſoi, avoit principalement lieu en Egypte ; les anciens Grecs les enterroient auſſi chez eux. οἱ δὲ αὖ ἐκείνων πρότεροι αὐτοῦ καὶ ἔθαπτον ἐν τῇ οἰκίᾳ τοὺς ἀποθανόντας. » Leurs ancêtres enterroient les morts dans » leurs maiſons «. *Plato in Minoë*, *pag.* 315.

L'Epigraphe ſuivant prouve la même choſe. M. d'Orville, qui le rapporte tout entier, n'en ayant point donné la traduction, j'ai cru devoir l'inſérer ici. J'y ai ſeulement fait un léger changement ; j'en ai mis le dernier vers au commencement.

» Chere Meſſie, nom plein de charmes » pour moi, chere Epouſe que je n'oublierai » jamais ! La Jeuneſſe, la Beauté, l'Eſprit, » les Talens, la Modeſtie vous avoient diſ-

» distinguée d'entre toutes vos Compagnes.
» Vous abandonnez la lumiére du jour, vous
» me fuyez, moi qui vous chéris, qui vous
» regrette, & vous partez sans jetter un der-
» nier regard sur moi. Je vous ai fait construi-
» re ce Monument dans ma maison, afin que,
» toute morte que vous êtes, je puisse encore
» vous voir «.

Ibid.

De lui donner le signal de la retraite.] Σύνθημα est un terme militaire qui signifie le mot du guet qu'on donne pour se reconnoître. On en choisissoit toujours de bon augure, parce qu'on s'imaginoit que cela influoit beaucoup sur le succès de la bataille. César donna pour mot du guet à Pharsale, *Vénus qui apporte la victoire*, & Pompée, *Hercule invincible*. Appien *de Bello civili*, *pag*. 475. *Edit. Steph.* Cyrus, *Jupiter auxiliaire & conducteur*. Voyez Xenoph. *Instit. Cyri*, *Oxonii* 1727. *in*-4°. *pag*. 232. ou bien *pag*. 179. de l'Edition de Londres, *in*-8°. 1747.

Pag. 36.

Après avoir enlevé promptement dans le vaisseau, *&c.*] Le Traducteur Latin n'a point entendu cet endroit. L'Auteur oppose ici, comme l'a très-bien vû M. d'Orville, ceux qui étoient à terre, οἱ ἀπὸ γῆς à ceux qui

étoient dans le vaisseau, qui étoient sur mer. τοῖς μένουσιν ἐν τῷ κέλητι, τοῖς ἐπὶ θαλάσσης.

Pag. 37.

Mais personne ne l'osant.] Il y a dans le Grec ἐπεὶ δὲ οὐδεὶς ἐπέμενεν ; ce qui ne fait aucun sens ; & je suis étonné que cela ait échappé à MM. d'Orville & Reiske. Peut-être ont-ils cru que c'étoit une ellipse de εἰσελθεῖν ; mais cela me paroît un peu trop tiré. Je change ἐπέμενεν en ὑπέμενεν. C'est une Lettre que je substitue en la place d'une autre.

Pag. 38.

Lui fesant bientôt changer de sentimens.] Il y a dans le Grec μετάνοια. Ce qui ne veut point dire *pénitence*, *répentir* ; mais *changement de sentimens*, comme l'a très-bien rendu le Traducteur Latin : ἐκ τούτου δὴ ἀναγκαζόμεθα μετανοεῖν. *Nous sommes donc, à cause de cela, forcés de changer de sentimens.* Xenoph. Cyri inst. initio, Lib. I.

L'Auteur de la Vulgate a très-mal rendu ce passage de l'Epître de Paul aux Hébreux, C. XII. §. 17. μετανοίας γὰρ τόπον οὐχ εὗρε. *Non enim invenit pœnitentiæ locum* ; car cela signifie que *Esaü ne put faire changer Isaac de sentimens, malgré ses priéres & ses larmes.* La Vulgate fourmille de pareilles fautes ; & cependant le Pere Hardouin, Jésuite,

a la témérité de la propofer comme un modele, & comme étant de beaucoup fupérieure aux originaux qu'il prétend que nous n'avons plus. Perfonne n'ignore que ce Jéfuite regardoit prefque tous les précieux reftes de l'Antiquité, comme des ouvrages fuppofés & fabriqués par des Moines dans les fiécles d'ignorance. Certainement, il avoit un but; car il étoit trop éclairé & trop fçavant pour fe faire illufion fur de pareilles chimeres. Tout le monde en eft maintenant inftruit; ceux qui ne le feroient pas n'ont qu'à confulter les Mémoires fecrets de la République des Lettres.

Pag. 39.

Remettons dans le Monument.] Il y a dans le Grec » il me femble que nous devons » laiffer ici les Offrandes. » Il eft clair que l'Auteur n'a voulu dire que ce que j'ai exprimé dans ma Traduction, puifqu'il dit quelques lignes plus haut, que toutes les richeffes avoient été chargées fur le vaiffeau.

Pag. 41.

Une charge qui dépofe contre nous.] Mr. Reiske avoit traduit » qui amenent fous » leurs yeux (des Magiftrats & du Peuple) » cette charge, comme pour fe moquer » d'eux & les infulter. » Cette derniere

partie ne se trouve point dans le Grec; ce qui a engagé M. d'Orville à changer la traduction de ce passage. Mais il fait rapporter καθ' ἀυτῶν aux Archontes & au Peuple, & moi aux voleurs. Je ne crois pas qu'il puisse se prendre dans le premier sens, & qu'on lui ait jamais fait signifier *en présence de.*

Pag. 43.

Pendant qu'on la vendra, &c.] Ceux qui seront curieux de connoître la différence qui se trouve entre πωλυμένη & πραθεῖσα, n'ont qu'à consulter la Note de M. d'Orville, ou plutôt le Livre IV. §. 16. d'Artémidore, sur l'*Art d'interpréter les songes.*

Ibid.

Leur souffloit en poupe.] Ἄνεμος ὁ κατὰ πρύμναν. C'est le vent en pouppe, le vent favorable; ἐκ πρώρας, c'est le vent contraire. M. d'Orville en prend de là occasion de corriger le 640e Vers du Philoctete de Sophocle :

. . . . ἐπειδὰν πνεῦμα τὐκ πρώρας ἀγῇ, que l'on traduit par » lorsque le vent favorable » soufflera. » Quelques-uns lisent ἄῃ en la place d'ἀγῇ. Ce qui est un véritable contre-sens, comme on vient de le faire voir. Mr. d'Orville fait venir ἀγῇ d'ἀγνυσθαι, *frangi*, & traduit très-bien » lorsque le vent contraire

» sera brisé, sera abbattu. » Et il s'appuie du Scholiaste qui explique cet endroit » lorsque » le vent contraire aura cessé. » Cela est parfaitement bien quant au sens, & cela paroît d'autant plus heureux, qu'il n'y a pas le moindre changement à faire au texte. Cependant ἄγῃ doit être là pour ἐάγῃ. Or, c'est une remarque très-certaine de Richard Dawes, *in Miscell. Critic.* que jamais les Poétes Athéniens n'ont omis l'Augment, excepté dans les Chœurs. La conjecture de M. d'Orville ne peut donc subsister. M. Pierson en propose une, Liv. I. Cap. V. de ses *Verisim.* qui me paroît très-juste. Il met ἀνῇ, *sera appaisé, abbatu.* Ce changement est léger, & s'accorde mieux avec le Scholiaste, que celui de M. d'Orville. M. Heath, qui vient de faire imprimer des remarques sur les Tragiques Grecs (1), est (*pag.* 85) du même sentiment que M. d'Orville; mais comme il ne l'appuie d'aucune autre raison, & qu'il ne paroît point avoir vû la remarque de M. Pierson, je persiste dans le même sentiment. Au reste, nous verrons sans doute,

(1) *Notæ sive Lectiones ad Tragicorum Græcorum veterum, Æschyli, Sophoclis, Euripidis quæ supersunt Dramata, deperditorumque relliquias.* Auctore *Benj. Heath. Oxonii, è Typographeo Clarendoniano*, 1762, in-quarto.

ces diverses conjectures pesées dans l'Edition de Sophocle, qu'on nous fait espérer tous les ans de voir paroître. Tout en est imprimé, excepté l'*Index*, auquel l'Editeur, un des plus sçavans hommes de l'Europe, travaille depuis plus de cinq ans. Ce sera aussi, sans doute, un *Index*, tel qu'il ne s'en voit point, un trésor de toute l'érudition de Sophocle, & qui, non-seulement nous donnera des éclaircissemens sur tous les endroits obscurs de cet Auteur, mais sur mille autres passages parallèles des autres Poëtes.

Pag. 44.

Vous avez défait trois cents vaisseaux Athéniens.] Il répete en cent occasions, la victoire qu'Hermocrate remporta sur les Athéniens. Cela va même jusqu'à la satiété.

Pag. 46.

Ce n'est point ici comme ailleurs, une seule Ville, mais le rendez-vous de la Grece entiere.] Voici la traduction littérale : » De même que » sur la place vous pouvez voir tous les » Citoyens, de même aussi à Athenes vous » voyez toutes les Villes ».

Ibid.

La curiosité de ses Habitans.] Ce caractere convient parfaitement aux Athéniens, le

Peuple le plus ſpirituel de la Grece. Ils étoient avides de nouveautés, babillards & chicaneurs. Démoſthene, Ariſtophane, &c. leur reprochent ces défauts. Paul, ou plutôt Luc, l'Auteur des Actes des Apôtres, ne les traite pas mieux. » Tous les Athéniens, dit-il, » & les Habitans qui n'avoient pas le droit de » Citoyens, ne s'occupoient à rien autre cho- » ſe qu'à dire & qu'à entendre quelque choſe » de nouveau. » Les Epicuriens & les Stoïciens traitoient à leur tour, Paul de *σπερμολόγος vanidicus, garrulus, nugator.* (1) Voilà comme une partie des hommes ſe moque toujours de l'autre, qui, à ſon tour, lui rend bien le change.

Ce portrait que fait Théron des Athéniens, quoique aſſez reſſemblant, eſt un peu chargé Cela n'eſt point étonnant; ce brigand étoit Syracuſain. Chariton obſerve exactement le caractere des perſonnages qu'il introduit ſur la ſcene.

Pag. 48.

Après une mûre délibération, il eſt d'avis, &c.] On voit par la Traduction Latine de M. Reiske, qu'il a lû οὐκ ἐβούλετο. J'ai ſuivi dans la mienne, la Leçon du Texte ἐβουλεύετο,

(1) Voyez les *Actes des Apôtres*, Cap. 17. 5. 18 & 21.

qui fait un ſens plus fort & plus énergique. M. d'Orville eſt du même ſentiment.

Ibid.

Et ſans être obligé de repréſenter le contrat d'acquiſition.] Pour prévenir les fraudes dans la vente des Eſclaves, le vendeur étoit obligé de conſtater par un contrat en bonne forme, que la perſonne vendue n'étoit point de condition libre. Théron avoit tout lieu de craindre qu'on ne le forçât de repréſenter ſon contrat. Auſſi ſouhaitoit-il vendre Callirrhoë, à petit bruit. Le Grec dit διὰ χειρὸς, comme nous dirions en notre Langue *de la main à la main.* J'ai cru être obligé de me ſervir dans ma Traduction d'une longue périphraſe, afin de faire ſentir la force de cette expreſſion.

Pag. 49.

Peux-tu te flatter que des gens.] Cette phraſe eſt dans l'Original, la conſéquence de ce qui précede *Car tu n'as point enrôlé des gens très-juſtes ; de ſorte que tu puiſſes eſpérer qu'ils te gardent leur foi, mais les gens les plus pervers que tu connoiſſes.*

Pag. 50.

Qui renverſe tes projets.]. C'eſt ainſi que j'ai traduit ἄκαιρον. Καιρὸς eſt le moment, l'oc-

casion : ἄκαιρος est ce qui vient à contre-tems, qui détruit, qui renverse les avantages que procure l'occasion. Théron rejette sur Callirhoë ce qu'il ne peut imputer qu'à lui-même.

Pag. 51.

Il a perdu une femme qu'il chérissoit.] Il y a dans le Grec τέθνηκε γάρ, &c. Cette particule ne sert point, comme en cent endroits des Ecrits des Anciens, à rendre raison, & ne doit point ici s'interpréter *car*. Elle explique, elle éclaircit; c'est le *nempe* des Latins. Cela a trompé le Pere Maldonat, sçavant Jésuite Espagnol, qui, dans ses Commentaires sur les Evangiles, a écrit sur ces paroles μνηστευθείσης γὰρ τῆς μητρὸς αὐτοῦ, (1) &c. *Noster interpres non legit γὰρ causalem particulam, nec ego legendam arbitror, quod sensum non juvet, & impediat.*

Pag. 52.

Il vaudroit mieux pour vous.] Il y a dans le texte λυσιτελεῖ, *utile erit*; les Grecs disent aussi τέλη λύειν, dans le même sens: φρονεῖν ὡς δεινὸν, ἔνθα μὴ τέλη λύει φρονοῦντι, qu'il est dangereux d'être sage quand cela ne sert de rien à celui qui l'est. *Soph. Œdipe Roi*,

(1) Math. 1, 18.

℣. 324. Quelquefois λύει, tout seul se prend dans le même sens. λύει γὰρ ἡμᾶς οὐδὲν, οὐδ' ἐπωφελεῖ, il ne nous sert de rien, & ne nous est d'aucune utilité. *Soph. Elect.* 1011. φημὶ τοιούτους γάμους λύειν βροτοῖσιν. Je dis que de tels mariages sont avantageux aux mortels. *Eurip. Alcest.* 628. *Edit. Barnes.* & le 637e. de l'*Edit. de Londres* 1748, deux Vol. *in* 8°. Voyez aussi *Médée*, 566 & 1362, *Edit. Barnes.*

Ibid.

Une Marâtre pour votre Eleve.] Tout le monde sçait la haine que les Belle-meres portent communément aux enfans d'un autre lit. On ne sera peut-être pas fâché de voir à ce sujet, une Epigramme de Callimaque, qui se trouve aussi dans l'*Anthologie*, Liv. I. c. 50.

» Un jeune homme mettoit une Couronne » de fleurs sur la petite Colomne (1) de sa

---

(1) On posoit autrefois sur les Tombeaux des Pyramides ou des Colomnes, sur lesquels on gravoit une Inscription. M. Bentley veut qu'on lise μιαρὰν λίθον, *pierre scélérate*, au lieu de μικρὰν. M. Hemsterhuis l'approuve dans ses Notes sur le *Timon* de Lucien, Tom. I. pag. 169. Amst. 1743. *in-quarto*. Mais cette correction ne paroît point juste à Mr. Ernesti, qui joint à l'érudition la plus vaste, un goût exquis. Voyez ses excellentes Remarques sur cette Epigramme, Tom. I. pag. 382. de son Edition de Callimaque. *Lugd. Bat.* Luchtmans, 1761. deux Vol. in-8°.

» Belle-mere, s'imaginant qu'ayant quitté » cette vie, elle avoit aussi changé de ca» ractere. Cette Colomne tombant à terre, » le tua par sa chûte. » *Enfans d'un premier lit, fuyez le tombeau même de votre Belle-mere.*

Au reste, si ce jeune homme couronne de fleurs le tombeau de sa Belle-mere, il n'y étoit point obligé. Ce n'étoit un devoir qu'à l'égard de ceux de qui on tenoit la vie. A Athénes, l'Etat n'intentoit aucune affaire aux ingrats; mais ceux qui manquoient à un devoir aussi essentiel que celui d'honorer le le tombeau de leurs peres, ne pouvoient parvenir à être Archontes. (1) Voyez les *Choses Mémorables* de Socrate par Xenoph. Lib. II. Cap. II. §. 13. *sub finem.*

Pag. 53.

Et Théron en homme adroit.] Il y a dans le Grec πανȣ̃ργος, *rusé*, *fourbe*; de-là vient le Panurge de Rabelais.

---

(1) Ceux qui se mettoient sur les rangs pour être Archontes, répondoient à certaines questions qu'on leur fesoit dans le Sénat & dans l'Assemblée du Peuple, sur leur naissance, leur vie & leurs mœurs. Une des principales étoit, s'ils avoient honoré, comme il convenoit, leurs parens, pendant leur vie, & après leur mort. Voyez l'*Archæologie* de Potter, Lib. I. cap. 12. pag. 63. *Lugd. Bat.* 1702. *in-fol.*

Pag. 57.

De ce qu'il la croyoit si simple.] Le texte est corrompu en cet endroit. M. Reiske lit καὶ avant παντελῶς, & après ὑπειλάμβανεν, il met τοιαῦτα βουλόμενον πείθειν. Ce sens qu'il a exprimé dans sa Traduction Latine, est bon. Mais je ne puis me persuader qu'il soit nécessaire de faire de si grands changemens. La correction de M. d'Orville, qui lit ὅτι avant παντελῶς, & qui change αὐτὸν en αὐτὴν, me paroît plus heureuse ; & c'est celle que j'ai suivie. Le Moine ignorant qui a fait la copie qui se garde dans la Bibliotheque de l'Abbaye Florentine, ne sçachant pas que ἀνόητος est du masculin & du feminin, a changé αὐτὴν en αὐτόν. Les Manuscrits fourmillent de pareilles fautes.

Pag. 58.

Quoiqu'on me crût morte.] Elle ajoute cela, parce que c'étoit l'usage d'ôter aux morts leurs anneaux, & le reste de leur parure.

Ibid.

Il ôte à Callirhoë son voile, détache le ruban qui retenoit sa chevelure.] Afin de faire paroître ses charmes. Coluthus (1) a dit de même,

(1) Coluthi. *Raptus Helenæ.* Leovardiæ, 1747. *in*-8°.

vers 79. » La rusée Vénus, cherchant à » rendre sa beauté plus piquante que celle » des deux autres Déesses, ôte son voile, » détache la boucle qui retenoit ses beaux » cheveux, &c. »

Pag. 60.

Je vous y remettrai le Contrat de vente.] C'étoit le Contrat qui devoit justifier que Callirrhoë étoit réellement esclave, qu'elle avoit été achetée dans la Ville de Sybaris, & qu'elle n'étoit ni fugitive, ni enlevée, ni de condition libre.

Ibid.

Théron fit d'abord semblant de le refuser, quoiqu'il souhaitât ardemment de le tenir.] Il m'a fallu toute cette longue périphrase pour exprimer la force du mot ἀκκισάμενος dont il s'est servi. On peut voir les Remarques de M. d'Orville sur cet endroit. Consultez aussi la Note de M. Ruhnkenius sur le mot ἀκκίζη, dans le Dictionnaire de *Timæus* (1), le Dictionnaire d'*Hesychius*, sur les mots ἀκκεῖσθαι & ἀκκισμός ; *Moeridis Atticistæ Lexicon Atticum* (2) sur ce dernier mot,

---

(1) *Timæi Lexicon Vocum Platonicarum*, &c. Lugd. Bat. 1754. in-8°.

(2) *Moeridis Atticistæ Lexicon Atticum*. Lugd. Bat. 1759, in-8°.

& *Thomæ Magistri Dictionum Atticarum Ecloga* (1), sur le même mot.

Pag. 61.

Se vit plus en liberté.] Il y a dans le Grec μόνη δὲ Καλλιῤῥόη γενομένη, ἤδε .... ἀπωδύρετο ; ce qui fait un pleonasme désagréable. Quoique cela ne soit pas sans exemples, & que M. d'Orville en rapporte quelques-uns, j'aime mieux lire ἤδη, & traduire » se vit » alors. » L'on a omis *alors* à l'impression.

Pag. 64.

Leonas, impatient d'apprendre à son maître.] δεσπότης ; c'est le maître par rapport à l'esclave. Rien de si commun dans la Langue Grecque ; & je n'aurois pas fait cette observation, si M. de Voltaire ne s'y étoit trompé. Il dit Ch. 77. de son *Histoire Universelle*, Edition de Geneve, que » Jean Castriot étoit fils d'un » Despote, c'est-à-dire d'un Prince vassal, car » c'est ce que signifioit *Despote* ; & il est » étrange que l'on ait affecté le mot de *Des-* » *potique* aux grands Souverains qui se sont » rendus absolus «. Il peut se faire que Jean Castriot fût vassal de quelque Prince plus puissant que lui ; mais ce n'étoit point en cette

---

(1) *Lugd. Bat.* 1757. *in*-8°.

qualité qu'il portoit le titre de *Defpote* ; mais à caufe que les Peuples, foumis à fes loix, étoient réellement efclaves. On a donc raifon de donner le nom de *Defpotiques* aux Princes qui affectent une autorité arbitraire. Un Pere de famille étoit appellé par fes efclaves δεσπότης, quoiqu'il fût dans la dépendance du Gouvernement, & l'on n'entendoit par ce terme que l'autorité qu'il avoit deffus eux.

Pag. 65.

Je l'ai vue diftinctement.] J'ai ajouté *en fonge*, parce qu'en effet il dit plus haut, qu'il avoit bien dormi la nuit, & Leónas un peu plus bas, qu'il étoit heureux pendant fon fommeil & à fon réveil.

Pag. 66.

Je le quittai.] Voyez la Remarque de M. d'Orville fur cet endroit. Il y a dans le Grec, *lui ayant dit adieu.*

Pag. 67.

Il parcourt de ce pas.] Il y a dans le Grec, παριὼν δὲ τοὺς Μιλησίων λιμένας ἅπαντας. Παριὼν ne fait aucun fens raifonnable ; il faut néceffairement lire περιϊών. Il eft fort furprenant que cela ait échappé à MM. d'Orville & Reiske.

Pag.

Pag. 68.

Je vous ai fait tort d'un talent.] Callirrhoë pouvoit être une esclave fugitive. Si Denys l'eût achetée sans le savoir, il avoit droit d'intenter une affaire à celui qui la lui avoit vendue ; non seulement il ne le connoissoit pas, mais de plus il s'étoit sauvé.

Pag. 69.

Plangone.] M. d'Orville, après avoir étalé beaucoup d'érudition pour prouver que ce nom convient bien à une Villageoise, rapporte l'Epigramme suivante de Posidipe ou d'Asclépiade, sur la Courtisane Plangone :

» Plangone a dédié ce Fouet & ces Rê-
» nes brillantes, & les a mis sur la porte de
» son Académie, où l'on apprend si bien à
» monter à cheval, après avoir vaincu avec
» un seul coursier la guerriere Philœnis,
» quoiqu'elle commençât déjà à être sur le re-
» tour. Aimable Venus, accorde-lui la faveur
» de lui faire tirer une gloire immortelle de
» cette victoire «.

En voici une autre du même Asclépiade sur la Courtisane Lysidice :

» Venus, Lysidice vous offre cet éperon
» d'or qui appartenoit à un très-beau pied.
» Il a animé plus d'un cheval paresseux ; &
» quoiqu'elle se remuât avec beaucoup d'agi-

» lité, jamais coursier n'en eut la cuisse en-
» sanglantée, & il parvenoit au bout de la
» carriere sans qu'elle eût besoin de s'en ser-
» vir. C'est pourquoi elle suspend cette arme
» d'or au milieu de votre temple ».

Je lis au troisiéme vers, avec M. Reiske, ἴς au lieu de ὃ qui ne fait aucun sens. Ces deux Epigrammes n'ont pas besoin d'explication, & il n'y a personne qui ne sente à quoi elles font allusion. Je me déterminerai peut-être un jour à en donner la traduction.

Pag. 70.

Son corps d'une blancheur éblouissante.] J'ai suivi dans ma traduction M. d'Orville. On peut consulter ses Remarques.

Pag. 71.

Cette Déesse.] Il y a dans le Grec ἡ θεὸς, dont on trouve mille exemples dans les meilleurs Auteurs. Les Latins ont dit de même;

Mortalis visus pulchrior esse Deo (Aurorâ).

Quint. Catulus apud Cicer. *de Nat. Deor.* I. 28.

Ac ducente Deo (Venere) *flammam inter & hostes*
Expedior.

Virg. *Æneid.* II. 632.

Nec dextra erranti Deus (Alecto) abfuit.

Idem. Ibid. VII. 1498.

Viderat immenſam tenebroſo in carcere lucem
Terribileſque Deas (Furias) ſceleratum.

Lucan. II. 80.

Pag. 75.

Le lendemain au point du jour] Il y a dans le Grec ἀλλὰ δ' τῇ ἕῳ. Il faut néceſſairement ἅμα δ' τῇ ἕῳ, avec l'Aurore.

Pag. 76.

Impie, dit Denys à Léonas en le frappant.] Quoique Léonas fût l'Intendant de tous les biens de Denys, ce n'en étoit pas moins un eſclave. On ne doit donc pas être ſurpris de le voir frappé. Plaute appelle plaiſamment les eſclaves *Plagipatidæ*. Les gens de la premiere qualité, les Princes même, ne croyoient point s'abbaiſſer en frappant leurs eſclaves :

Multo majoris alapæ mecum veneunt.

——— Phæd. II. 5. 25.

Pluſieurs Interpretes entendent ce vers du ſoufflet que donnoit un Maître à ſon eſclave en l'affranchiſſant. Rich. Bentley lui donne un ſens différent, & peut-être eſt-ce le ſeul vrai.

table, quoi qu'en dise M. Burman dans sa Lettre (1) critique sur le *Phædre* de ce Sçavant pag. 43. Son sentiment, qu'il rapporte pag. 42 de cette même Lettre, me paroît insoutenable.

» Je m'étonne, dit M. Bentley, (2) que tant » d'habiles gens aient entendu *alapa* de l'af» franchissement. Où seroit, je vous prie, » la plaisanterie, si Tibere eût fait une ré» ponse aussi séche? *Alapæ* sont ici de vrais » soufflets : cet esclave s'attendoit à quelque » présent, quelque peu d'argent, *donationis* » *alacer certæ gaudio*. Tibere au contraire lui » dit que ses soins impertinens & désagréa» bles ne lui ont point attiré des soufflets, que » des coups de sa main sont trop précieux, & » qu'il n'a coutume d'en donner que pour des » sujets plus graves ».

Ibid.

Les Dieux prennent la figure.] C'est le 485e & le 487e vers du XVIIe Livre de l'*Odyssée* d'Homere. Il a omis le 486e, & a fait outre cela quelques changemens, v. g. ἐφοιρῶσι, au lieu qu'il y a dans Homere ἐφοροῶντες.

---

(1) On la trouve à la suite de son *Phædre*, in-4°. *Leidæ*, 1727.

(2) *Phædri Fabularum Æsopiarum Libri V. Pub. Syri & aliorum Veterum Sententiæ recensuit & Notis addidit Rich. Bentleius*, Cantabrigiæ 1726. in-4°.

Pag. 78.

Personne ne paroissoit à la maison.] Il y a outre cela dans le Grec, *& tout le monde se tenoit dans le Temple, quoiqu'on les eût mandés.* Le Traducteur Latin lit κεκλιμένων, & traduit en conséquence. Il est inutile de faire aucun changement. Καὶ se prend souvent pour καίπερ. Je pourrois en apporter cent exemples, mais je craindrois d'ennuyer la plus grande partie de mes Lecteurs. M. Giacomelli a suivi Reiske.

Ibid.

Et qui par choix.] Ἐξ αἱρέσεως. M. Reiske n'a pas rendu cet endroit. M. Giacomelli a très-bien traduit, *e che seguitava* di proposito *la Virtù.*

Pag. 80.

Avant même que d'avoir rendu les derniers devoirs.] Ἀφοσιοῦμαι se prend souvent en ce sens. Il signifie très-souvent aussi, *je plaide négligemment*; ou tout simplement, *je m'acquitte d'une chose avec négligence.* M. d'Orville en prend de-là occasion de corriger la traduction de quelques endroits des *Æthiopiques* d'Héliodore & du Philosophe Salluste sur les Dieux & le Monde. Je vais joindre à ces exemples un autre tiré de la troisieme *Oraison*

de Libanius (1) pag. 32. *sub finem*, que M. Bongiovanni ne paroît point avoir entendu. μετὰ χάρδιν τὸ εἰπεῖν, &c. « Car après avoir dit: » C'en est fait de nous, nous sommes perdus; » nous étions six cent, & même, par Jupiter, » deux fois autant, & maintenant nous ne » sommes pas même soixante : si à ce peu » de mots quelqu'un ajoûte qu'il faut que le » Gouvernement augmente le Sénat, vous » vous retirez, & vous vous mettez dans le » cas (vous permettez aux autres) qu'on dise » de vous avec vraisemblance, que vous ne » plaidez cette cause que foiblement & avec » négligence (2), & que vous dites qu'il est » nécessaire d'augmenter le Sénat, & que » vous faites tout au monde pour que cela ne » soit point ».

Pag. 81. *avant-derniere ligne.*

C'est fait de moi, Léonas; tu es la cause; &c. Lisez : *C'en est fait de toi, Léonas; car tu es la cause.*] Ἀπόλωλα est le prétérit moyen du verbe ἀπόλλυμι, *perdo*; au moyen, *pereo.*

---

(1) *Libanii Sophistæ Orationes XVII. Ant. Bongiovanni nunc primum ex Mss. codicibus eruit, Latine vertit, Notisque illustravit.* Venetiis 1754. *in-4°.*

(2) C'est le véritable sens de [illegible], que le [illegible]

Pag. 82.

Que le Grand Roi peut seul.] On entend toujours par-là le Roi de Perse. Suidas, sur ces mots, μεγας βασιλεὺς. » Grand Roi, ce» lui des Perses, à cause de la grande puissan» ce de l'Empire de Perse. Mais aux autres » Rois on ajoûtoit le nom de leurs Sujets, » v. g. Roi des Lacédémoniens, des Macé» doniens ».

Aristide, dans l'*Eloge de Rome*, pag. 200. de l'Edit. (1) d'Oxford. » Examinons donc main» tenant l'Empire des Perses, autrefois si van» té parmi les Grecs, qui donnoit le surnom » de Grand à celui qui le possédoit «.

» (2) Agésilas disoit que si les Asiatiques » étoient libres, ils seroient méchans; & gens » de bien, étant esclaves. Comme ils avoient » coutume de donner le titre de Grand au

(1) Oxonii 1722. deux Vol. in-4°. Cette Edition fourmille de fautes. Dans le passage de cet Auteur que je viens de rapporter, il y a deux fautes d'impression, quoiqu'il ne contienne qu'une ligne & demie : ἰβεβόντι au lieu de ἰβεβόντο, & περίεχε en la place de περίεχε. M. Reiske a donné de très-bonnes Remarques sur cet Auteur, dans son troisieme Vol. de ses *Animadversiones ad Auctores Græcos*. Lipsiæ 1761. *in*-8°. Il seroit à souhaiter qu'il nous en donnât une Edition.

(2) *Plutar. Apophtegmata. Prima Pars. pag.* 51. Londini 1741. *in*-4°.

» Roi de Perse ; Comment, dit-il, est-il plus
» grand que moi, s'il n'est ni plus juste, ni
» plus tempérant ?

Pag. 83.

Ou une Néréide sortie de la mer.] M. d'Orville rapporte sur ces mots une Epigramme de l'*Anthologie* qui n'a point encore paru :

» Mélicerte, fils d'Ino, & vous Leucothée ;
» qui regnez sur les flots azurés, Divinités
» secourables, Chœurs des Néréides, puis-
» sant Neptune, & vous (1) Zéphyre, le
» plus doux de tous les vents, soyez-moi fa-
» vorable ; faites-moi voler sur la vaste éten-
» due des mers, & faites-moi aborder sain
» & sauf sur l'agréable rivage du Pirée «.

Pag. 86.

Je m'appelle Callirrhoë.] M. d'Orville prodigue l'érudition à propos de ce nom. Consultez ses Remarques. Voici une Epigramme de l'*Anthologie*, que M. d'Orville rapporte à ce sujet, & dont il n'a pas donné de traduction :

» Naïades, qui versez continuellement du
» haut de ce rocher cette belle eau, Damos-

(1) *Dans le Grec* : zéphire de Thrace.

» trate, fils d'Antilas, vous offre ces (1) épieux » & la dépouille velue de deux sangliers «.

Ibid.

Ce nom plut à Denys.] Indépendamment du son agréable qu'il a, il renferme le mot de *beau* & exprime l'idée agréable d'une fontaine d'une belle eau courante. Voyez M. d'Orville.

Pag. 87.

La conformité qui se trouve entre nos mœurs.] Ils étoient Grecs tous les deux, & par conséquent élevés à peu près de la même maniere. Voyez Théophraste au commencement de la Préface de ses *Caracteres.*

La différence devoit cependant paroître prodigieuse, en ne considérant les Grecs que comme un seul & même Peuple. Les Syracusains étoient Doriens, & avoient conservé ce caractere dur & agreste qu'ils tenoient de leurs Ancêtres; les Milésiens étoient Ioniens, & descendoient par conséquent des Athéniens, le Peuple le plus poli de la Grece; le luxe & les délices de l'Asie les avoient rendus efféminés.

---

(1) J'ai suivi la conjecture de M. Reiske, Car j'avoue que je n'entends point l'interprétation de Mr. Heringa, pag. 271 de son Ouvrage intitulé *Observationum Criticarum Liber singularis*, &c. *Leovardiæ* 1749. in 8°.

Pag. 90.

Tout le monde chérit Alcinoüs.] Voyez l'*Odyssée* d'Homere, Livres 8 & 13.

Pag. 92.

Que son nom se trouve avec éloge, &c.] C'est qu'il avoit défait les Athéniens, que les Perses regardoient comme leurs plus grands ennemis, parce qu'ils en avoient été défaits à Marathon & à Salamine.

Pag. 94.

Dans la vue de s'attirer sa confiance.] Mot à mot, » Et voulut avoir sa confiance, com- » me un gage (qu'elle méritoit par son atta- » chement pour elle) ». Je fais ici un léger changement au Texte : le σύμβυλον ne peut point subsister ; je lis donc σύμβολον.

Pag. 95.

Que l'Ionie entiere s'empresseroit de porter ses fers.] Voyez les Remarques de M. d'Orville, pag. 196. Voici une Epigramme de la partie de l'*Anthologie* qu'on appelle *la Muse de Straton*, & que M. Reiske n'a pas même mis dans sa Collection ; quelques-uns l'attribuent à un certain Artemon : ...

» Fils de Latone & du grand Jupiter,

» vous regniez sur les rochers de Delos lavés » de la mer, par les Oracles que vous y ren» diez. Echedeme, le second Apollon pour » l'Attique, regne dans le pays de Cecrops. » L'Amour aux beaux cheveux brille de la » fleur de sa beauté. Athenes sa patrie exerce » son empire & sur terre & sur mer, & main» tenant elle tient par la Beauté toute la Gre» ce dans ses fers «.

Voici une autre Epigramme de la même Muse, dont je donne la traduction par la même raison que j'ai donné la précédente :

» Que Nemesis à la démarche lente est une » Déesse favorable! Alexis; elle te rend mé» prisable à nos yeux : respectons-la. Tu ne » la voyois pas venir après toi pour te punir, » & tu croyois que ta beauté à laquelle on » portoit envie dureroit toujours. Elle n'est » plus à présent; elle est entierement détruite. » La Déesse à la tête chauve est venue pren» dre sa place; & nous, qui te fesions la » cour, nous passons maintenant près de toi » sans te remarquer «.

Ibid.

Et que l'éclat de sa beauté..... parviendroit jusqu'au grand Roi.] Il y a dans le Grec ἀναβήσεσθαι, *monteroit*; ce qui est le terme propre. Les Grecs ont coutume de se servir de cette expression à l'égard des Villes les plus

distinguées, quelle que soit d'ailleurs leur situation. De-là vient que Xenophon appelle l'expédition de Cyrus le jeune, Αναβασις, & qu'Arrien, à son exemple, a donné le même titre à son *Histoire d'Alexandre*.

Le même Arrien sur *Epictete* (1) dit en parlant de Rome, οὐδεὶς τολμήσει ἀναβῆναι τοῦτυ ἕνεκα. *Personne n'osera par cette raison aller à Rome*. Liv. 3. chap. 7. pag. 383, 1er. vol. Voyez aussi le même Livre, chap. 9. pag. 391, ligne 2, 3 & derniere.

Dans l'Ancien & le Nouveau Testament, on voit souvent ce mot employé dans le même sens, en parlant de Jérusalem. Il est vrai que cette Ville étoit située dans un endroit élevé, & que la Capitale des Etats d'Artaxerxe se trouvoit dans la Haute Asie, & que son frere Cyrus partit de l'Asie Mineure & des bords de la Mer pour marcher contre lui. Les premieres Villes furent sans doute bâties sur des hauteurs, & principalement celles où les Rois fesoient leur résidence. Comme la plupart avoient usurpé l'autorité dont ils jouissoient, ils habitoient des lieux forts par leur situation, afin de pouvoir se défendre contre leurs voisins & contre leurs sujets, en cas qu'ils voulussent secouer le joug dont

---

(1) L'Edition dont je me sers est celle d'Upton, Prébendier de Rochester. *Lond*. 1741. 2 *vol*. *in*-4°.

ils les avoient accablés. L'expression de *monter* étoit juste à la lettre, pour dire, *se rendre à la Capitale.* Mais cet usage se conserva à l'égard des Capitales qui n'étoient pas bâties sur des lieux élevés, parce qu'on vint à les regarder comme supérieures & élevées au-dessus des autres Villes par leur dignité. On dit actuellement en Angleterre *to come up* pour *aller à Londres*, quoique cette Ville soit construite sur le bord d'une Riviere, & par conséquent dans un endroit assez bas. L'on dit aussi *to go down* pour *sortir de Londres, aller à la campagne*, quand même l'endroit, où l'on va, seroit plus élevé que Londres. J'ai trouvé à Londres de prétendus Puristes qui proscrivoient cette expression, mais il y a grande apparence que c'étoit faute de savoir les raisons sur lesquelles elle étoit appuyée. Les personnes qui se piquent de parler le mieux, s'en servent; on la trouve dans les meilleurs Auteurs, le célebre Doyen de Saint Patrice, Jonath. Swift, dans une Imitation de la VII[e] Epitre du Livre I. d'Horace, qu'il a adressée au Comte d'Oxford, dit, vers 81. pag. 45. (1)

> My Lord would carry on the Jest,
> And *down* to Windsor *takes* his Guest.
> Swift much admires the place and Air,
> And longs to be a Canon there.

(1) VIIe Vol. de l'Edition de Londres, 1751. en 14 Vol. *in-12. petit format.*

» qui brille sous la cendre. Tu as oublié les
» maux que l'Amour t'a fait souffrir ; mais si
» jamais il te rattrape dans ta fuite, il te trai-
» tera en esclave fugitif «.

Pag. 99.

Tel qu'un poison subtil.] Le mot Grec ἰὸς signifie du *poison* & un *trait*. L'un & l'autre va très-bien ici. J'ai donné la préférence à la premiere signification, avec MM. Giacomelli & Reiske, quoique Ovide attribue le même effet aux fléches de l'Amour :

E que sagittifera prompsit duo Tela pharetra
Diversorum operum : fugat hoc, facit illud amorem.
Quod facit, auratum est, & cuspide fulget acuta :
Quod fugat, obtusum est & habet sub arundine plumbum.
Hoc Deus in Nympha Peneïde fixit ; at illo
Læsit Apollineas trajecta per ossa medullas.

Ovid. *Metamorph. Lib. I.* 468.

Seneque sur les blessures de l'Amour :

Tela quam certo moderatur (Cupido) *arcu !*
Labitur totas furor in medullas,
Igne furtivo populante venas.
Non habet latam data plaga frontem,
Sed vorat tectas penitus medullas.

Hippolyt. 279.

Mais

Mais cela s'entend métaphoriquement, au lieu que le poison s'insinue réellement par tout le corps.

Signiferum juvenem Tyrrheni sanguinis Aulum
Torta caput retro Dipsas calcata momordit.
Vix dolor, aut sensus dentis fuit: ipsaque leti
Frons (1) *caret invidia : nec quicquam plaga minatur.*
Ecce subit virus tacitum, carpitque medullas.

---

(1) Cet endroit a donné la torture à la plûpart des Interprètes. MM. Korte, Oudendorp & Burmann, font rapporter *leti* à *frons*, *ipsa frons leti caret invidiâ*. Ce qui ne fait aucun sens. Pour moi, j'avois toujours entendu *ipsa frons* (vulneris) *caret invidiâ leti*. J'ai vu depuis avec plaisir, que feu Rich. Bentley étoit du même sentiment. Sur ce Vers, qui est le 739e. de son Edition, de même que de celles d'Oudendorp & de Burman, il dit: *Non construe frons leti*, sed *invidia leti*. Vegetius I. 16. de fundis *cum membris integris letale tamen vulnus importent*; & sine invidia sanguinis, *hostis lapidis ictu intereat*.

Cette Edition est posthume, & imprimée avec la plus grande magnificence à Strawberry Hill, maison de campagne de M. Walpole, à douze milles de Londres. M Cumberland, petit-fils de l'Auteur, & Editeur de cet Ouvrage, nous apprend dans un court Avertissement, que M. Bentley ayant dessein de donner une Edition de la *Pharsale de Lucain* avec ses Notes & celles de Grotius, il pria par Lettres, Mr. Burman, de lui communiquer ce que Nic. Heinsius avoit écrit sur ce Poëte. Mais M. Burman ayant

Ignis edax, calidaque incendit viscera tabe.

Lucan. IX. 740. (1).

Pag. 101.

L'empêcherent d'y faire attention. Voyez la Remarque de M. d'Orville, où il releve une faute qui a échappé à Saumaise. Il rap-

---

intention d'en donner lui-même une Edition, il les lui refusa. M. Bentley, qui ne vouloit point aller sur les brisées de son ami, discontinua sur le champ son travail : ce qui est cause qu'il n'y a que les Notes sur les trois premiers Livres d'achevées, & qu'il s'en trouve si peu sur les autres.

(1) C'est le 740e Vers & suiv. de l'Edit. de Lucain de Maittaire. *Lond.* 1719. *in-8°.*

Mais c'est le 737. Vers & suiv. des Editions d'Oudendorp, *Lugd. Bat.* 1728. *in-4°.* & de Burman, *Leidæ* 1740. *in-4°.*

Cette différence vient de ce que dans l'Edition de Maittaire, on lit Vers. 499. :

. . . . Jam mundi spissior ignis :
Jam plaga, quam nullam Superi mortalibus ultra
A medio fecere die, calcatur ; & humor
In Noton omnis abit.

Grotius a rejetté ces Vers d'après les meilleurs Manuscrits, après le Vers 604. La plûpart des Editeurs l'ont imité ; mais, Maittaire ayant mieux aimé répéter ces Vers après le 607, il se trouve qu'il y a dans son Edition, trois Vers de plus que dans les autres.

porte à ce ſujet une Epigramme d'Aſclépiade ou de Platon, ſuivant Diogene & Athénée; la voici :

» Je tiens entre mes bras Archianaſſe, » cette Courtiſane de Colophon : l'Amour » s'eſt niché dans ſes rides. Que je vous » plains, jeunes gens infortunés, qui allâtes » au devant d'elle, la premiere fois qu'elle » vogua ſur l'océan des plaiſirs! Quelle four- » naiſe ardente ne vous a-t-il pas fallu tra- » verſer « !

Pag. 104.

Un rejetton d'Hermocrate.] Il y a dans le Grec ἔκγονον, *nepotem*, petit-fils. M. d'Orville prouve très-bien que ce mot ſe prend ſouvent en ce ſens, quoique Platon l'emploie preſque toujours pour *fils*. Il ſe prend dans un ſens plus étendu dans une Epigraphe que voici :

» Les deux Hippomedon, pere & fils, ſont » tous deux morts; cette même terre les couvre » tous deux. Le fils eſt à gauche en entrant; le » vieil Hippomedon a été enterré à droite » vis-à-vis de ſon fils. Hippodamie, mere » de Pœcilius, race de l'un & de l'autre, » leur a élevé ce monument. Mille graces à » l'ayeul & à l'oncle, pour avoir renouvellé » leurs tombeaux & l'avoir environné d'un » mur «.

Pag. 105.

Tu serois encore plus cruelle que cette Scythe.] Voici un passage parallele de Theophylacte, *Epist.* XXX. En comparant l'un avec l'autre, on s'appercevra aisément que l'un des deux a imité l'autre, ou que tous deux en ont pris un troisieme pour leur modele.

» Vous arrachez, scélérate, un fruit qui » n'est point parvenu à sa maturité; & étouf- » fant dans votre sein le *fœtus* par des reme- » des violens, vous aimez mieux avorter que » d'enfanter. C'est un meurtre encore plus » cruel que ceux qu'a jamais fait la sanguinaire » Médée. Elle n'avoit commis aucun crime, » & toujours elle avoit partagé avec son ma- » ri les dangers (1) auxquels il avoit été ex- » posé; mais un malheureux mariage lui ap- » prit à massacrer ses enfans; & vous, in- » fâme, pour conserver votre frêle beauté, » vous commettez mille crimes.

Ibid.

Zéthus, Amphion.] *Fils de Jupiter & d'Antiope.* Zéthus étoit berger, & Amphion est

(1) Dans le Grec: *les combats.* Médée apprit à Jason à dompter les Taureaux qui gardoient la Toison d'or. Voyez *Apollonius de Rhodes*, *Valerius Flaccus*, & les *Métamorph. d'Ovide.*

très-connu par les ſons harmonieux qu'il ſavoit tirer de ſa guittare.

Pag. 106.

Elle lui reſſembloit, &c.] Ce ſont deux vers tirés de l'*Iliade* d'Homere, Liv. 23. vers 66.

Pag. 111, *ligne derniere.*

Non, je n'aurai point d'autre époux, &c.] M. l'Abbé Metaſtaſio dit à peu près la même choſe dans la Piece intitulée, *les Chinois.* Tome IV. pag. 453. *Edit. de Paris.*

Prenditi il figlio.... ah no!
E troppa crudeltà.
Eccomi.... oh Dei! che fo?
Pietà, conſiglio.
Che barbaro dolor!
L'empio dimanda amor:
Lo ſpoſo fedeltà:
Soccorſo il figlio.

S'il ſe trouve quelque différence entre ces deux paſſages, elle eſt bien légere. On ne peut pas dire cependant que M. l'Abbé Metaſtaſio ait imité Chariton, puiſqu'il n'avoit point paru avant ſa Piece; ce qui doit rendre très-circonſpect & très-réſervé à attribuer à un Auteur des imitations qu'il n'a jamais eu deſſein de faire.

Pag. 115.

Et croyez que je n'oublierai rien pour m'en rendre digne.] J'ai ajouté cela pour rendre la phrase plus coulante.

Pag. 116.

Et y conjuroit Callirrhoë d'appaiser ses manes, du moins par sa présence.] Il y a seulement dans l'Original, » Il y exhortoit Cal» lirrhoë à le venir trouver, tout mort qu'il » étoit. » Il la prie de le venir trouver, afin que, s'il reste encore quelque sentiment aux morts, sa présence appaisât ses manes. J'ai exprimé cette raison dans ma Traduction, afin de me rendre plus clair.

Pag. 119.

Je périrai plutôt que d'endurer un tel affront.] Il y a dans le Grec ἀπάγξομαι μᾶλλον. *Je m'étranglerai plutôt.* Il est à propos d'observer la force du Verbe moyen, qui est à peu près parmi les Grecs, ce qu'est le Verbe réciproque dans notre Langue. Voyez la *Dissertation de Kuster sur le Verbe moyen.*

Pag. 121.

Que je voulusse vous épouser suivant les Loix, &c.] L'Epigraphe suivante n'a pas

beaucoup de rapport avec ce passage. J'ai cru cependant pouvoir la mettre à l'imitation de M. d'Orville.

» J'offre ce présent en commun à Pan, à
» Bacchus, & à Cérès. Je les prie de m'ac-
» corder de beaux troupeaux, d'excellent
» vin, & de moissonner des épis, chargés
» de bon froment. »

Pag. 122.

Je deviendrois bientôt un objet de mépris.] Il y a dans le Grec εὐκαταφρόνητόν ἐστι γυνὴ μόνη καὶ ξένη. M. Reiske lit, sans nécessité, εὐκαταφρόνητος. Il faut seulement sous-entendre πρᾶγμα. C'est une ellipse si commune, qu'il est inutile d'en apporter des exemples. Voyez les *Ellipses de la Langue Grecque de Lambert Bos.*

Pag. 125.

Peut-être seras-tu obligé de la plaider un jour devant le Grand Roi.] Cela est très-adroit, & sert à préparer l'esprit des Lecteurs à ce qui va suivre. Ce n'est pas ordinairement la méthode de nos Ecrivains de Romans, qui, plus jaloux du merveilleux que de la vraisemblance, & plus curieux d'exciter l'admiration du peuple des Lecteurs, que de plaire aux gens de goût, entassent fictions sur fictions, & coups de théâtre sur coups de

théâtre. Cet art heureux de lier les évènemens; de maniere qu'ils paroissent suivre, les uns des autres, n'est pas donné à tout le monde.

Pag. 126. *ligne premiere.*

Pour mon, *lisez*, pour ton.

Ibid.

Le Port Docime.] Il y avoit à Milet plusieurs Ports. Strabon, *Liv.* XIV. *pag* 944. en compte quatre; parmi lesquels il y en avoit un qui pouvoit tenir une flotte entiere. Voyez la Remarque de M. d'Orville, où j'ai puisé ce que je viens de rapporter.

Pag. 127.

A cette vûe, les Matelots restent comme immobiles.] M. Reiske lit θάμματι, & traduit en conséquence *animoque & corpore stupentes.* Chariton se feroit plutôt servi en ce sens de θαυμασμῷ, suivant la Remarque de Mr. d'Orville. La leçon reçue dans le texte, fait un sens clair que j'ai suivi.

Pag. 128.

Du Temple de la Concorde.] Voyez la Remarque de M. d'Orville.

Pag. 129.

L'on y répandit des parfums.] Il y a dans le Grec μύρον. Jusqu'à présent on ne connoît à ce mot, que cette forme. Cependant feu M. Muratori nous apprend (1) qu'on dit μύριον. Mais c'est une bévue que releve Mr. d'Orville, avec plusieurs autres qu'a fait le même M. Muratori, dans la même inscription : la voici.

» Calliope, penchée sur le Mausolée de » son fils Alexandre, y verse un torrent de » larmes. Il n'avoit point d'enfans lorsqu'elle » le mit en terre. Sa destinée fut bien courte. » Il n'avoit que vingt-sept ans, lorsqu'il » perdit la vie. Il étoit sçavant, habile à tirer » de l'arc, & il s'en étoit heureusement » servi contre des Pirates. Passant, ne vous » arrêtez pas davantage ; dites adieu à cet » habitant de Corcyre, au fils vaillant du » brave Satyrus. »

Pag. 131.

Il apperçoit des indices certains qu'on étoit entré dans le tombeau.] C'est ainsi qu'il faut traduire, & non comme M. Reiske qui a rendu le φανερὰ εἴσοδος par *patulum introïtum*,

---

(1) Dans une Inscription, *pag.* 1041.

une large entrée. Indépendamment que ces mots ne peuvent jamais être pris en ce sens, M. Reiske devoit se ressouvenir qu'un peu plus haut (*pag.* 130 *de la Trad.*) il est dit que les voleurs avoient reboûché avec négligence l'ouverture qu'ils avoient faite au tombeau. Cet ouvrage ayant été fait à la hâte pendant la nuit, & se ressentant de l'empressement qu'ils avoient de quitter ce lieu, il étoit aisé de s'appercevoir que l'on y avoit touché.

Pag. 132.

Quel Dieu m'a ravi ma chere Callirrhoë.] C'étoit un sentiment généralement reçu, que les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe qui avoient de la beauté, s'ils venoient à mourir de mort subite, avoient été ravis par quelque Dieu, & principalement par Pluton, Proserpine, l'Aurore, les Nymphes. On cherchoit du moins à se consoler de cette maniere, quand on ne retrouvoit pas le corps de quelqu'un qu'on aimoit, soit qu'il eût péri dans les eaux, ou qu'il eût été dévoré par quelque bête sauvage. Il s'en trouve mille exemples dans les Inscriptions :

» Les Nymphes des Fontaines m'enleve-
» rent par honneur de ce monde, que j'étois
» toute petite enfant, n'ayant pas encore
» deux ans accomplis. Je m'appellois *Phi-*

» *lesia*, & ma famille étoit originaire d'Au-
» sonie «.

Autre.

» Une Nymphe des Montagnes ravit le » Berger (1) Astacide de Crete, & maintenant Astacide est une Divinité. Il habite » sous les chênes du Mont Dicté. Nous » autres Pasteurs, nous ne chanterons plus » Daphnis, & nous aurons toujours à la » bouche les louanges d'Astacide. »

Autre.

» Ci-gist le Maître de ce champ, encore » petit enfant, égal à un Dieu. Les Nymphes » l'enleverent dans un tourbillon de dessous » les yeux de son pere. Ce pere infortuné a » fait élever à son malheureux fils, un Mo- » nument, tandis que c'étoit au fils à lui en » faire construire un. »

Autre.

» Cruel Pluton, vous avez enlevé sous » terre une jeune fille de cinq ans, qui fesoit » les délices de tout le monde; telle qu'une » rose qui commence à s'épanouir au Prin- » tems, qu'on cueille par la racine avant » qu'elle ait fait son tems. Mais allons, quoi- » que Alexandra, cette aimable enfant, ait

(1) *Chevrier*, qui a soin des Chevres.

» été chérie, cessez vos gémissemens & ne » répandez plus de larmes. Avec tant de graces » & de beauté, *il étoit naturel* qu'elle habitât » l'Ether avec les Dieux immortels. Ajoutez » foi à mes discours; car ce n'est point la » mort, mais ce sont les Naïades qui ont » enlevé l'autre jour cette belle enfant. Sa » Nourrice Hygée a élevé ce Monument à » son cher nourrisson, pour en conserver la » mémoire. »

Ibid.

De crainte que la maladie ne lui fît perdre sa beauté.] Il y a dans le texte ἵνα μὴ νόσον, *ne sentiret*, comme l'a très-bien rendu Mr. Reiske. » Elle n'est morte si subitement, que » de crainte qu'elle ne s'apperçût *du dessein* » *qu'avoit sans doute sur elle Pluton.* Mais, quand même elle s'en seroit apperçue, qu'auroit-elle pu opposer à la volonté de ce Dieu? Cela ne présente aucun sens raisonnable; aussi j'ai mieux aimé suivre dans ma Traduction, la correction de M. d'Orville, qui lit ἵνα μὴ νοσήσῃ.

Ibid.

Ainsi Bacchus enleva Ariadne à Thésée.] Chariton s'accorde avec Diodore de Sicile, IV. 61. La plûpart des autres Auteurs racontent que Bacchus eut pitié d'Ariadne, que Thé-

sée avoit abandonnée. Suivant Catulle, si Ariadne est délaissée par Théfée dans l'Isle de Dia, Bacchus brûlant d'amour pour elle, la cherche, sans doute, dans l'intention de la lui enlever :

At parte ex alia florens volitabat Iacchus,
Cum thiaso Satyrorum, & Nysigenis Silenis,
Te quærens, Ariadna, tuoque incensus amore.

Catull. Epith. Thet. & Pel. Vers. 251.

Pag. 153.

Lorsque mon amour est dans toute sa force & dans toute sa vivacité.] J'ai tâché de rendre l'expression Grecque ἐν ἀκμῇ τοῦ ἔρωτος, *lorsque mon amour est à son plus haut point, à son dernier période.* Ακμὴ signifie proprement *la pointe* ou *le tranchant d'un instrument* ; métaphoriquement, *le sommet, la hauteur*, ou *l'excellence d'une chose.* Καὶ δι ἐλαχίστου καιροῦ τύχης ἅμα ἀκμῇ τῆς δόξης μᾶλλον ἢ τοῦ δέους ἀπηλλάγησαν. *Et en un instant ils étoient délivrés, avec la gloire la plus relevée, des dangers plutôt que de la frayeur* (1).

---

(1) Thucyd. *Edit. de Duker.* pag. 124, & pag. 110, IIe. Vol. de l'*Edit. de Glasgow.* 1759. 8 Vol. *in*-8°.
Celui qui a donné à Oxford en 1746 *in*-8°. une Edition des *Oraisons funebres, tirées de Thucydide*,

Euripide l'a employé pour *la pointe de la flamme* dans *les Phéniciennes* (1), ἐμπύρυς ἀκμάς. On l'a ensuite appliqué à *l'âge*, quand il est dans sa plus grande vigueur, ἀκμὴ τῦ βίυ, τῆς ἡλικίας; à la *maladie*, quand elle est à son plus haut période, &c. Ce mot se prend encore en plusieurs autres significations qui reviennent à celles que nous venons de voir.

Pag. 134.

Chereas passe en Afrique.] Chariton fait voir, comme l'a très-bien observé M. d'Orville, une très-grande connoissance des lieux dont il parle. L'Afrique étoit en ce tems-là par rapport à la Sicile, ce qu'est aujourd'hui la Grande-Bretagne par rapport à la France. Il se fesoit un commerce continuel entre ces deux pays, & l'on passoit tous les jours de l'un dans l'autre. Les Esclaves fugitifs & les Pirates Siciliens alloient chercher un asyle en Afrique.

Platon & Lysias, n'a point entendu ce passage, comme sa Note & son *Index* le font assez voir. Il fait rapporter ἀκμὴ avec τύχης, au lieu que τύχης est régi par ἀπαλλάγησαι, & que τῆς δόξης se rapporte à ἀκμῆ.

(1) Vers 1261 de l'Edit. de Valckenaer *Franequeræ* 1755. *in*-4°. & de celle de Barnes. Mais c'est le 1271 de l'Edit. de Morell. *Lond.* 1748. deux Vol. *in*-8°.

Pag. 136.

Et principalement d'eau. Cela est juste. Car dans les voyages de long cours, la provision d'eau manque toujours la premiere. Voici une Epigramme de l'*Anthologie* :

» Ce n'est, ni une tempête, ni le coucher » des (1) Pléïades, qui ait submergé Nico- » pheme dans les flots de la Mer d'Afrique. » L'infortuné se voyant, hélas! retenu au mi- » lieu de sa navigation par un calme, éprou- » va toutes les horreurs de la soif. Voilà l'ou- » vrage des vents! Oh! que de maux n'éprou- » vent point ceux qui courent les Mers, soit » qu'ils soufflent, soit qu'ils ne soufflent » point (2).

Ibid.

Mais admirez les desseins de la Providence.] Le texte est manifestement corrompu. MM. d'Orville & Reiske lisent οὐ δὲ au lieu de τί δὲ. Alors il faut interpréter, *mais voyez la colere de la Providence*; ce qui me paroît dur. J'aime mieux faire un léger changement, & lire

---

(1) Dans le Grec : *des Astres.* Mais ces Astres sont les Pléïades dont le coucher est fort orageux.

(2) Dans le Grec : ἢ μεμυκότες, » soit qu'ils ferment » la bouche, &c. Il les représente comme des êtres animés.

τὸ δὲ ἄρα ...... ἔργον ἦν; *Ce fut le dessein & l'ouvrage de la Providence.*

Pag. 138.

Hélas ! chere Epouse ! ceci vous appartenoit ; voilà la couronne , &c.] Ces expressions sont extrêmement touchantes , & propres à émouvoir les passions. Shakespear (1) , le Poëte le plus sublime , & connoissant mieux la Nature, qui aït peut-être jamais existé , met dans la bouche d'Antoine des expressions pareilles , qui font tout l'effet qu'il en attendoit :

You all do know this mantle ; i remember
The first time ever Cæsar put it on ,
'Twas on a summer's evening in his tent,
That day he overcame the Nervii. —
Look ! in this place , ran Cassius' dagger through. —
See , what a rent the envious Casca made. —
Through this , the well-beloved Brutus stabb'd ;
And as he pluck'd his cursed steel away ,
Mark , how the blood of Cæsar follow'd it !

De pareilles expressions ne pouvoient manquer d'émouvoir le Peuple ; aussi continue-t-il

(1) On ne juge communément en France Shakespear , que sur ses défauts , qui sont , il faut l'avouer , très-considérables ; & très-peu de François sçavent assez l'Anglois pour porter un jugement sûr de cet Auteur , qui est très-difficile.

d'un

d'une maniere encore plus propre à l'enflammer :

> Kind souls ! What, weep you when you but
> behold
> Our Cæsar's vesture wounded ? Look you here !
> Here is himself, marr'd, as you see, by traitors.
> (1) Shakesp. *Julius Cæsar*, *Act*. 3.

Pag. 140.

Etant partis sans moi de Céphalénie.] Céphalénie est une Isle de la mer Adriatique, où ne manquoient point de toucher ceux qui partoient d'Italie ou de Syracuse pour aller à Athenes, afin d'éviter le Promontoire de Malée. Mais ceux qui alloient de Crete en Ionie ne rencontroient ni Céphalénie, ni le Promontoire de Malée ; ils traversoient la mer de Crete & la mer Ægée. Il faut nécess-

---

(1) Septieme Vol. pag. 53. de l'Edit. de *Théobald*. London 1752. huit Vol. *in*-12. C'est la meilleure de toutes.

Page 60. du septieme Vol. de l'Edition de *Warburton*. London 1748. huit Vol. *in*-8°.

Pag. 215 & 216 du septieme Vol. de l'Edit. en neuf Vol. *in*-12. petit format, faite d'après celle du Chevalier Thomas *Hanmer*, imprimée à Oxford, en six Vol. *in*-4°. en 1744.

Je ne cite toutes ces Editions qu'afin que ceux qui voudront recourir aux sources, le puissent faire aisément.

sairement qu'il y ait une faute dans le Texte, & je pense avec M. d'Orville qu'il faut lire *Calymnie*, qui est une isle de la mer Ægée & l'une des Sporades.

Pag. 143.

Callirrhoë a été enlevée.] Le terme dont se sert Chariton, est celui qu'on emploie, lorsqu'on enleve les corps morts après un combat.

Pag. 144.

D'où viennent ces Offrandes.] Il y a dans le Grec » Dis ce que tu sçais ». Ce qui a certainement rapport aux richesses trouvées dans le vaisseau & à Callirrhoë ; & ce qui m'a engagé à l'exprimer dans ma Traduction.

Pag. 147.

On applique ce scélérat à la torture.] La question se donnoit en public, & dans les assemblées du Peuple. Voyez M. d'Orville.

Pag. 148.

Excepté le nom de celui qui l'avoit achetée,] Voici un des grands défauts de cet Ouvrage. M. d'Orville n'a pas manqué de le relever dans ses Remarques, qu'on peut consulter. Il est aisé de voir l'embarras où se trouve Cha-

rition pour la suite de son Roman. Si Theron eut avoué qu'il eut vendu Callirrhoë à Denys, les Ambassadeurs de Syracuse auroient été le trouver aussitôt après leur arrivée à Milet; les Perses n'auroient point mis le feu à leur Galere; Chereas & Polycharme n'auroient point été vendus en Carie; en un mot, nous n'aurions eu aucun de ces évenemens qu'on verra par la suite. Mais il a mieux aimé pécher contre la vraisemblance que d'en rester là. Theron avoue tout dans la question, excepté le nom de celui qui avoit acheté Callirrhoé : mais cette circonstance ne rendoit pas son crime plus grave. D'ailleurs, pourquoi cesser de le tourmenter, qu'il n'ait révélé cette derniere circonstance, qui auroit rendu les perquisitions de Chereas simples & faciles, comme il en convient lui-même. Ce défaut est sensible, & rien ne peut le pallier.

Pag. 149.

On conduisit ensuite Theron.] ἀπάγεσθαι; signifie *être conduit au supplice*. Hesychius explique ἀπάγεσθαι, εἰς θάνατον ἕλκεσθαι, *être traîné à la mort*. Cette expression est elliptique; on sous-entend εἰς θάνατον ou ἐπὶ θανάτῳ. Xenophon l'a dit pleinement & sans ellipse en parlant de Theramene, que Critias un des trente Tyrans fit mourir:

» Et lorſque les trente Tyrans, lui (à So-» crate) ordonnerent quelque choſe contre » les Loix, il ne leur obéit point. Car lui » ayant défendu de diſcourir avec les jeunes » gens, & lui ayant de plus ordonné & à » quelques autres Citoyens de conduire quel-» qu'un à la mort, (1) il fut le ſeul qui n'o-» béit point, à cauſe que cet ordre étoit con-» tre les Loix «. Xenoph. *Memor. Socrat. Dict. pag.* 316. Oxonii, 1749. *in*-8°.

Ce Critias étoit un coquin, qui cherchoit toutes les occaſions de chagriner Socrate, parce que tandis qu'il étoit ſon Diſciple, ce grand homme, ayant inutilement tâché de le détacher d'un amour infâme, eut enfin recours à une raillerie amere qu'il ne lui pardonna jamais. Il le menaça même de la mort. Car, après lui avoir dit qu'il falloit qu'il s'abſtînt par la ſuite des comparaiſons qu'il tiroit des divers métiers, & en avoir fait l'énumération, Socrate répond : » Il fau-» dra donc auſſi abandonner les conſéquen-» ces que j'en tire, & que je laiſſe-là la Juſtice » & les autres devoirs d'un homme de bien. » Oui, repliqua Chariclès, & il te faudra » bien auſſi ne plus parler de ceux qui gar-

(1) Καὶ προσταξάντων ἐκείνῳ τε, καὶ ἄλλοις τισὶ τῶν πολιτῶν ἀγαγεῖν τινὰ ἐπὶ θανάτῳ, μόνος οὐκ ἐπείσθη, διὰ τὸ παρὰ τοὺς νόμους αὐτῷ προστάττεσθαι.

» dent les troupeaux ; ſinon, prens garde » que tu n'en rendes le nombre plus petit. » (Qu'on ne te faſſe mourir.) » Xenoph. *Memor. Socrat. Dict. l. 2, 37. pag. 21.* Lipſiæ, 1755. *pag. 33.* Oxonii, 1749.

C'eſt-là le ſens de ce paſſage qui n'auroit pas dû arrêter Charpentier & Coſte qui a revu ſa Traduction.

Charpentier fait dire à Xenophon : » Il » faudra auſſi que tu laiſſes-là ceux qui gar» dent les troupeaux de Bœufs, autrement » tu dois prendre garde que tu ne perdes » les tiens. »

M. Coſte, qui a ſenti l'abſurdité de cette Traduction, s'imagine que ce paſſage doit s'entendre d'une certaine monnoie qui portoit l'empreinte d'un Bœuf. Mais Socrate, comme il l'a remarqué, n'étoit nullement riche, & point en état de payer l'amende à laquelle il auroit été impoſé. J'aurois bien d'autres raiſons à apporter tirées du fonds de la Langue même, que je paſſe ſous ſilence, afin de ne point trop allonger ces Remarques. Je me contente d'obſerver que les trente Tyrans, commettant tous les jours mille injuſtices, & feſant mourir les plus riches Citoyens, afin de profiter de leurs dépouilles, Socrate dit : » Qu'il lui paroiſſoit » fort étonnant qu'un Paſteur, qui non ſeu» lement diminueroit le nombre de ſon trou-

» peau, mais encore le réduiroit en un très-
» mauvais état, se flattât de n'être pas un
» mauvais Berger; mais qu'il seroit encore
» plus surpris, si quelqu'un, diminuant le
» nombre des Citoyens d'une Ville dont il
» est devenu le premier Magistrat, & ren-
» dant les autres plus méchans, ne rougissoit
» pas de sa conduite, & ne vouloit pas avouer
» qu'il est un mauvais Magistrat. » Xenoph.
Ibid. §. 32.

Ces propos furent rapportés aux trente Tyrans, qui le menacerent de le faire mourir, s'il ne cessoit ses comparaisons. Ils employerent pour cela le même tour dont s'étoit servi Socrate. Il les avoit comparés à de mauvais Pasteurs, qui égorgent le troupeau confié à leurs soins, & les Citoyens à ce malheureux troupeau. « Prens gardes, lui di-
» sent-ils, que tu ne rendes le troupeau
» plus petit. » Il n'y a personne qui ne sente l'allusion; & je suis d'autant plus surpris que Charpentier & Coste ne s'en soient point apperçus, que le passage qui le fait voir d'une maniere claire, se trouve une page plus haut.

Pag. 150.

La fille d'Hermocrate que les Athéniens, &c.] Nous avons remarqué un peu plus

haut que Chariton répétoit jusqu'à la satiété, sa victoire d'Hermocrate. Mais ici il n'y a rien de si ridicule. Comment les Athéniens auroient-ils pu se rendre maîtres de Callirrhoë? Pendant que son pere se battoit pour sa Patrie, elle étoit, sans doute, à l'abri des dangers, & occupée dans son appartement, à quelque ouvrage.

Pag. 151.

Ariston qui s'étoit fait porter en cet, &c.] Il y a dans le Grec ἐσχάτῳ γήρᾳ καὶ νόσῳ φερόμενος. Cela ne fait aucun sens. M. Reiske fait quelque léger changement. M. d'Orville lit ἐσχατογήρως καὶ νόσῳ φθειρόμενος. *Ariston accablé par son extrême vieillesse & sa maladie.* Mr. Pierson (1) change νόσῳ en νοσῶν. Sa conjecture me paroît heureuse; je l'ai suivie dans ma Traduction.

Pag. 152. *ligne premiere.*

Lui dit-il. *Lisez.* Lui disoit-il.

Ibid.

Mon cher fils, respecte ce sein, &c.] C'est

---

(1) *Joh. Piersoni Verisimilium Libri duo.* Lugd. Bat. 1752. *in*-8°. *pag.* 128.

le 80e & le 81e Vers du vingt-deuxieme Livre de *l'Iliade*.

Pag. 153.

Ordonne au Pilote de lever l'ancre.] Il y a dans le Grec λοιπὸν *enfin*. M. d'Orville remarque que souvent il faut le rendre par *déjà*; il rapporte à ce sujet, une Epigramme de Phanias. La voici.

» De par Thémis, Pamphile, votre Amour » & ce verre de vin pur, qui me mettent hors » de moi-même, n'ont qu'une bien courte » durée. Déja vos joues & vos cuisses se cou» vrent d'un léger duvet, & déja les desirs » vous font passer à une autre fureur; mais » puisqu'il vous reste encore quelques étin» celles de votre premiere ardeur, cessez de » les épargner; les instans sont précieux à » l'Amour «.

Je ne traduis la plupart de ces Epigrammes que pour faire voir jusqu'où les Grecs poussoient la dépravation des mœurs. Je ne crains point qu'elles fassent aucun mauvais effet parmi nous : la belle nature a sur nos cœurs des droits que nous ne laisserons jamais perdre.

Pag. 154.

Qui portant le vaisseau sur les, &c.] Non seulement cela péche contre la vraisemblance,

mais cela eſt même incroyable. M. d'Orville dit fort bien : *Calx huic arenæ admiſcenda fuerat.*

Pag. 156.

Ses forces à l'inſtant l'abandonnent, &c.] C'eſt le 114[e] vers du XXI[e] Livre de l'*Iliade* d'Homere.

Ibid.

Elle apparoît & ſe manifeſte de la maniere la plus ſenſible.] Il y a dans le Grec ἐπιφανής ἐστι, καὶ δείκνυσιν ἑαυτὴν ἐναργῶς. M. Reiske a rendu cela : *Eſt enim illuſtris, clariſque ſignis ſe monſtrat.* Il n'a point entendu, ἐπιφανής ἐστι, qui veut dire, *elle apparoît.* M. Giacomelli a très-bien rendu ce paſſage, pag. 80. Edit. *in*-4°. *Ella* (Venere) *appariſce, è ſi moſtra evidentemente.* M. d'Orville l'a entendu de la même maniere, quoiqu'il ne faſſe point de Note ſur ce paſſage. Mais ſur ces mots : *C'eſt ce préſage de quelque grand bien*, il dit : » Cela » eſt vrai de Vénus. L'apparition des Dieux » étoit ſouvent d'un augure favorable ; mais » quelquefois auſſi celle (1) de certaines » Divinités pronoſtiquoit de grands mal» heurs «. L'Hiſtoire & la Fable fourmillent d'exemples de l'un & de l'autre.

---

(1) Il s'eſt ſervi du mot Grec ἐπιφάνεια, afin de ne point répéter *apparitio.*

Pag. 158.

Ce qui est bien étrange.] Il y a dans le Grec τὸ κοινότατον *suivant l'usage ordinaire.* Quoique ce sens puisse passer à la rigueur, j'aime mieux, en fesant un léger changement au texte, y substituer celui qui se voit dans ma traduction. Je lis καινότατον, au lieu de κοινότατον. Et il paroît que M. Giacomelli a lu de même, puisqu'il traduit, *e ciò ch' è stranissimo.* Pag. 81.

Ibid.

Et peut-être même courrois-je risque, &c.] Il y a dans le Grec, *& peut-être courrois-je risque d'être mis à mort, comme l'adultere de ma propre épouse.*

Pag. 59.

Il monte à Cheval.] M. d'Orville observe qu'on dit également ἀφιππεύομαι & ἀφιππάζομαι; & il pense avec Kuster que dans les *Nuées* d'Aristophane, vers 15, où il y a ἱππάζεται, le Scholiaste a lu ἱππεύεται parce qu'en expliquant ce mot, il dit: τὸ δὲ ἱππεύεσθαι ὐχ ἁπλῶς, &c. Mais on n'en peut rien conclurre de pareil, à moins qu'on n'y soit autorisé par des Manuscrits: car il arrive souvent que les Scholiastes, en voulant interpréter un mot difficile en

lui-même, ou par la maniere dont il est placé, ne mettent point ce mot, mais son synonyme. Il s'en trouve mille exemples que M. d'Orville connoissoit mieux que personne, mais qui lui seront échappés sans doute en ce moment. En voici un du même Aristophane, *Nuées* v. 28. πολεμιστήρια. Le Scholiaste voulant donner la signification de ce mot, dit : ἁμιλλητήρια δὲ τὰ ἀγωνίσματα, & peu après δέον εἰπεῖν, πόσους δρόμους ἐλαύνει τὰ ἁμιλλητήρια. En conclura-t-on que le Scholiaste a lu ἁμιλλητήρια ? Vers 218 de la même piece il y a κρεμάθρα. Le Scholiaste κρεμαστὴ δὲ λέγεται, διὰ τὸ οὕτως αὐτὴν ἀεὶ μετέωρον εἶναι κρεμαμένην. Vers 844. Il y a σοροπηγοῖς, & dans le Scholiaste σοροποιοῖς. On voit par là qu'il faut bien prendre garde de corriger le texte, parce que le Scholiaste paroît avoir lu differemment.

Pag. 160.

De la détruire.] L'expression Grecque signifie souvent cela, comme le remarque M. d'Orville ; mais, quoiqu'on ait mis le feu à ce vaisseau, peut-être ne signifie-t-elle en cette occasion que *de l'enlever*.

Ibid.

Leur demande leur fut accordée.] Cette phrase n'est point dans le Grec, mais elle

ſe trouve dans le Latin. Je l'ai miſe, parce qu'elle ſert à lier ce qui précede avec ce qui ſuit.

Pag. 161.

Qui n'eſt pas même heureux en ſonge.] Voici une Epigramme de *l'Anthologie* non imprimée, que rapporte M. d'Orville à ce ſujet :

» Je tenois ſerré entre mes bras pendant » la nuit, en ſonge, une jeune fille qui ſe » plait beaucoup à rire. Elle avoit pour » moi toutes ſortes de complaiſances, & » ſe prêtoit à tous les plaiſirs que je vou» lois goûter. Mais un amour jaloux, qui » même pendant la nuit ſe tenoit en em» buſcade, les fit evanouir en diſſipant mon » ſommeil. Ainſi l'Amour m'envie, juſ» qu'en ſonge, les doux plaiſirs de Venus ».

Pag. 163.

Pour féliciter Denys.] Ce n'eſt pas Denys que les Ambaſſadeurs viennent féliciter. Du moins la Lettre ne le dit pas. Mais cela doit s'entendre, & j'ai cru devoir l'exprimer.

Pag. 166.

Il addreſſoit en ſecret ſes vœux à Némeſis.] Elle puniſſoit les orgueilleux. Voici une

Epigramme de *l'Anthologie* non imprimée.

» La premiere fois que je vis le bel » Archestratus, de par Mercure, je ne m'é» criai point qu'il étoit beau, car il ne me » le paroissoit pas beaucoup. Je le dis, & » sur le champ Némésis s'empara de moi, » & je me trouvai au milieu d'un brasier » ardent. Tel que Jupiter, (1) ce bel en» fant me lançoit des traits enflammés. Ap» paiserai-je cet enfant ou la Deésse ? Mais » il est plus puissant qu'elle ; adieu donc » Némésis «.

Cette Epigramme se trouve parmi celles de Callimaque. M. Alberti en cite une partie, pag. 839 de son *Dictionnaire* d'Hesychius ; & M. Pierson la rapporte toute entiere pag. 83 de ses *Verisimilia*. M. d'Orville croit que l'Auteur en est inconnu ; & M. Pierson l'attribue à un certain Philippe, qui a fait une autre Epigramme sur le même Archestrate, qui se trouve dans l'*Anthologie* non imprimée.

Page 168.

Qui s'approchant d'elle.] M. Giacomelli a traduit : *la quale havendo udite le preghiere di*

---

(1) Il y a dans le texte : *Jupiter ne s'occupe qu'à lancer ses foudres sur moi.* Ce sens ne me plaît point, & je ne vois pas ce qu'ont à faire en cet endroit, les carreaux de ce Dieu. J'ai suivi la correction de M. Pierson. Voyez ses *Verisimilia*, p. 84.

ici. 1°. Qu'on se rappelle que Callirrhoë a fait sortir tout le monde du Temple, qu'elle n'excepte que la seule Plangone. 2°. Il est contre toute vraisemblance que Callirrhoë eût voulu faire part à d'autres qu'à Plangone, d'une chose qu'elle avoit tant d'intérêt de tenir cachée. Aussi le verbe Grec ὑπακούω signifie *j'obéis.* M. Reiske l'a beaucoup mieux entendu, en le rendant par *intrans*; puisque pour obéir à Callirrhoë, il falloit nécessairement qu'elle entrât dans le Temple.

Page 170.

De rechercher exactement tout ce qui s'étoit passé.] C'est-là le vrai sens de ce passage; & je ne sçais pourquoi M. Giacomelli a traduit, *e Dionisio per se medesimo era vago d'intendere le cose, che andavano succedendo*, pag. 86.

Page 171.

Et la crainte d'avoir quelque Dieu pour Rival.] Voici une Epigramme de l'*Anthologie* non imprimée, qui vient fort bien ici:

» Si Jupiter a enlevé de dessus la terre des » mortels encore enfans, pour lui servir le » nectar, une aigle auroit déja emporté sur » ses aîles le bel Agrippa, que j'aime tant, » pour être le Ministre des Dieux. J'en jure » par vous, fils de Saturne, pere du monde;

» si vous l'eussiez vû, vous eussiez rejetté
» sur le champ le fils de Dardanus «.

Ovide a dit de même, *Heroïd.* XV. v. 87.

Hunc ne pro Cephalo raperes, Aurora, timebam,
Et faceres, sed te prima rapina tenet.
Hunc si conspicias, quæ conspicis omnia, Phœbe,
Jussus erit somnos continuare Phaon.
Hunc Venus in cœlum curru vexisset eburno:
Sed videt & Marti posse placere suo.

Pag. 174.

Le nuage qui avoit offusqué l'âme de Denys, &c.] Ce passage est embarrassant, & les explications de Mrs. d'Orville & Reiske ne me satisfont en aucune maniere. Je pense que le Copiste aura oublié un mot, par exemple, ἀποσκεδάσαι, ou tout autre semblable.

Pag. 177.

Dans l'endroit le plus retiré de la maison.] M. Reiske a traduit: *quæ nacta secessum.* Il faut qu'il ait lu ἐρημίας au lieu de ἠρεμίας, quoiqu'il n'en avertisse pas. Voyez les Remarques de M. d'Orville.

Ibid.

Elle poussoit des plaintes ameres.] Il y a dans le Grec ἤρξατο βοᾶν. J'ai traduit comme

s'il y avoit γόων. Mais cela revient à peu près au même. M. d'Orville prouve très bien que les cris étoient d'usage en pareille occasion. Il cite à propos de cela une Epigramme Grecque, tirée de l'*Anthologie* de Constantin Cephale; la voici en Francois:

» Votre chevelure n'avoit point encore » été coupée, & la Lune n'avoit pas encore » accompli trois fois sa révolution annuelle, » Cleodicus, lorsque votre Mere Nicasis, & » Periclitus votre Pere jettoient des cris la- » mentables auprès de votre tombeau, qu'ils » avoient couvert de fleurs; vous passerez » d'une maniere obscure votre jeunesse au- » près de l'obscur Achéron. »

Je lis au vers dernier avec M. Reiske, ἀγνωςάταν, au lieu de ἀνιςάταν.

Pag. 180.

Elle vit en songe les Barbares portant le fer & le feu.] Il y a dans le Grec: » Elle vit » en songe la troupe de Brigands Barbares, » mettant le feu. » J'ai ajouté *le fer*.

Ibid.

Il n'en croyoit pas moins avantageux à son Amour.] M. d'Orville fait ici une correction, qui me paroit faire un sens plus clair; je l'ai suivie. MM. Giacomelli & Reiske ont suivi dans leur traduction le texte imprimé.

Pag. 181.

Enterrez-moi promptement &c.] Vers 71 du vingt troisieme Livre de *l'Iliade.*

Ibid.

Nous lui éleverons du moins un Cénotaphe.] On dressoit un Cénotaphe en l'honneur de ceux dont on n'avoit pu trouver les corps. Voyez Thucydide Livre 2. §. 34. pag. 117. *Edit. de Duker.*

Ibid.

Elle souhaita qu'on y vît un Monument.] J'ai suivi la correction de M. d'Orville; le Traducteur Italien a copié le Latin.

Pag. 182.

Afin qu'il soit exposé.] Vers 83 du vingt-quatrieme Livre de *l'Odyssée.*

Pag. 183.

Elle voulut qu'on fît à Chereas les mêmes, &c.] Comment pouvoit-elle savoir les cérémonies qu'on avoit observées à son égard? Il n'y a pas d'apparence qu'elle ait questionné à ce sujet les Brigands, qui étoient cependant les seuls qui pussent l'en instruire.

Ibid.

Tout Milet s'y trouva.] Il y a dans le Grec;

συνῆλθε εἰς ἐκεῖνον. M. Reiske lit εἰς κοινὸν en commun. M. d'Orville ſupplée χρόνον. Mais je ne ſais s'il ſe trouve des exemples de cette ellipſe. Il dit que s'il y avoit quelque changement à faire, il liroit εἰς ἐκείνην, en le feſant rapporter à ἐκκομιδήν. Pour moi, je ſous-entends τάφον, qui eſt renfermé dans l'ἐκκομιδῇ, & je ne change rien. Il paroit que le Traducteur Italien a lu de même ; puiſqu'il a traduit, *concorſa al ſepolcro non ſolo la moltitudine, &c.*

Ibid.

Ce qui n'étoit arrivé ni à Ariadne, ni à Leda.] Il n'y a rien de ſurprenant à cela ; la Perſe ne formoit point un Etat en ce tems-là.

Pag. 184.

Elle ſurpaſſoit les Déeſſes, &c.] Junon & Thétis. Voyez Homere *Iliad.* Liv. 1. vers 55. 195, 208, 595. Liv. 5. vers 711.

Ibid.

Les enfans même éprouvoient des ſentimens qu'ils n'avoient jamais connus.] Homere repréſente Hélene ſi belle, qu'elle fait impreſſion ſur des Vieillards glacés par l'âge. Cela eſt beau & dans la nature. On diroit que Chariton veut enchérir ſur le Pere de la

Poësie ; mais je ne sais si sa pensée est aussi naturelle. Il est difficile de lutter contre Homere.

Ἀργαλέος γάρ . . . . ἀντιφέρεσθαι.

Hom. *Iliad.* A. 589.

Ibid.

Comme s'il eût été frappé d'un coup de foudre.] M. Reiske croit que ce peut être un vers de quelque Tragédie d'Euripide, qui n'est point parvenue jusqu'à nous. M. d'Orville pense très bien que ce vers Iambe aura échappé à notre Auteur, comme cela arrive souvent à ceux qui écrivent en prose. Πολλοὶ μέτρα ἰαμβικὰ λαλοῦσιν οὐκ εἰδότες. Beaucoup de gens font en parlant des vers Iambiques, sans s'en appercevoir. *Demetrius de Phalere*, §. 43. pag. 38. *Edit. de Glasgow*, 1743. in-8°.

Ibid.

On portoit dans cette pompe funebre l'image de Chereas.] M. Giacomelli met la figure de Chereas à la tête de la pompe funebre ; *Era capo della processione l'immagine di Chereas.* Pag. 95. Le Traducteur Latin l'a trompé : *Pompam verò Chereæ præcedebat imago.* Il y a dans le Grec, ἐπόμπευε, qui veut dire, *étoit porté dans la procession*, sans désigner le lieu. M. d'Orville en avertit dans ses Remarques.

Pag. 188.

Le cœur percé de traits brûlans.] Je n'ai pas exprimé καὶ γλυκύ, *& doux* :

Quæ dulcem curis miſcet amaritiem.

(1) Catull. *Carm.* 66. v. 18.

Sapho (2) a dit de même : γλυκύπικρον, *doux amer.* Pag. 44.

Pag 189.

Ces paroles frapperent l'Intendant.] La remarque de M. d'Orville me paroîtroit juſte, s'il y avoit ſeulement τοῦτον δ' ἀκούσας ; mais comme il y a τὸν λόγον, on ne peut pas s'empêcher de faire rapporter l'un à l'autre ; ce qui fait alors un ſens ridicule. J'aime mieux lire τοῦτον δέ. Ce changement eſt léger. Il paroît d'ailleurs, que Polycharme n'alloit pas continuer ſes plaintes, & en laiſſant le τοσοῦτον, on diroit que l'Intendant l'interrompt.

Pag. 192.

Je crains bien qu'on n'ait attaché avant moi.] Il y a une petite lacune, que je remplis par

---

(1) *Londini Brindley*, 1749. *in-24.*

(2) *Sapphus Fragmenta*, &c. *curâ Chriſt. Wolfii. Londini*, 1733. *in-4°.* Cette Edition a été faite à Hambourg, quoique le titre porte Londres.

ἀποκλειομένοις. Du reste, sur le verbe φθάνω, on n'a qu'à consulter les Idiotismes de la Langue Grecque par le sçavant P. Vigier (1).

Pag. 194.

Des Barbares mirent pendant la nuit.] Ces Barbares n'étoient autres que les Perses. Ce terme n'étoit donc point une injure. Autrement, Polycharme, qui n'avoit aucun intérêt à se rendre ennemi Mithridate, ne s'en seroit point servi C'étoit un terme général, qui ne signifiôit qu'*Etranger* par rapport à la Grece. On l'opposoit au mot *Hellene*. Tant qu'on ne désigna point tous les Grecs par un nom commun, le terme de *Barbare* fut ignoré. Aussi (2) Homere, qui dans ses vers nous parle des différens peuples de la Grece, ne se sert jamais du mot, *Hellene*, pour désigner tous les Grecs, ni par conséquent de celui de *Barbare*. Ce terme devint par la suite des tems une injure. Ayant défait les Perses, qui les avoient injustement attaqués, ils passerent de la haine au mépris, qui étoit d'autant mieux fondé, que les Grecs jouissoient de la plus grande liberté, & que les Perses étoient esclaves. C'est cet amour de la Liberté qui

(1) *Londini* 1678. pag. 191. *Lugd. Bat.* 1752. pag. 264.

(2) Voyez *Thucydid.* Liv. 1. §. 3.

excite les grandes ames à faire de belles actions, & qui rend méprisables aux yeux de certains Insulaires la plupart des Nations qui les environnent. C'est chez ce Peuple heureux, de même que parmi les Grecs & les Romains, que le mot de Patrie n'est point un vain son, & qu'il porte avec soi l'idée d'amour & de bienveillance pour ses Concitoyens.

Pag. 197.

De riches habits à la Grecque.] C'est ainsi que j'ai traduit le *Chlamys*. Ceux qui souhaiteront connoître plus particulierement cette sorte d'habillement, n'ont qu'à consulter les Remarques de M. d'Orville.

Pag. 199.

Mithridate se retira dans celui qu'il avoit coutume d'occuper.] Je crois que c'est le vrai sens du passage Grec. M. d'Orville traduit, » il dormit de même qu'il avoit coutume. » Cependant on voit dans la ligne suivante que les inquiétudes dont il avoit l'esprit agité, l'empêchoient de dormir.

Ibid.

Il se flattoit déja que survenant après, &c.] Le Tertiaire étoit un Gladiateur, qui prenoit la place de celui qui avoit été tué. Comme il étoit frais, il n'avoit pas de peine à

vaincre son adversaire déja fatigué du combat précédent On l'appelloit encore *Secutor*. Voy. Saumaise *ad Hist. Aug*. T. 1. pag. 515 Suivant Juste Lipse, le *Secutor* combattoit avec le Rétiaire *Saturn*. 11, 7, 8. Le passage d'Isidore & les vers suivans de Juvenal appuient son sentiment :

Secutor est ab insequendo Retiarium dictus. Gestabat enim cuspidem & massam plumbeam, quæ adversarii jaculum impediret, ut antequam ille feriret recte, iste superaret. Isid. 18. 55.

Ergo ignominiam graviorem pertulit omni
Vulnere, cum Graccho jussus pugnare Secutor.

Juven. *Sat*. VIII. v. 209, & 210.

Pag. 202.

On vous livrera à un Tyran, à un Rival.] Il y a dans l'Original ἂν παραστῇ, τυράννῳ. M. Reiske à mal rendu cet endroit, qui est manifestement corrompu. La Remarque de M. d'Orville, quoique pleine d'érudition, ne vaut gueres mieux. Le même M. Reiske corrige, dans l'Extrait qu'il a donné de Chariton dans les *Acta Eruditorum*, (1) ἀντεραστῇ Rival. » On vous livrera à un Tyran qui est en » même tems votre Rival. » Cette conjec-

(1) *Ann*. 1751. p. 97.

ture m'a paru très-heureuse & je l'ai suivie. Il paroît que M. Giacomelli n'a pas eu connoissance de cet Extrait, puisqu'il a rendu ce passage, *pag.* 104. Sarai dato in mano al Tiranno, *quando sia in Città.*

Ibid.

Si elle aime mieux augmenter, &c.] C'est le quinzieme vers du vingt & unieme Livre de *l'Odyssée* d'Homere. Il l'a cependant un peu changé.

Pag. 203.

J'ignore ce qu'est devenu le reste de nos Concitoyens.] Voyez la Remarque de M. d'Orville ; elle est importante.

Pag. 204.

Je la couvre de mes baisers, je la mouille de mes larmes.] Il n'y a dans le Grec qu'un seul verbe auquel se rapportent ces deux accusatifs, quoiqu'il n'y ait, à proprement parler, que δάκρυα qui s'accorde bien avec lui. Il n'y a rien de si ordinaire en Grec & en Latin. Il y en a mille exemples dans les meilleurs Auteurs. Mais on ne peut souffrir ce tour dans la plupart des Langues modernes, & particulierement en François. On a critiqué Boileau, pour avoir dit :

Et la faux à la main, parmi vos marécages,
Allez couper vos joncs, & presser vos laitages.
Epist. IV. vers 89.

Gilles Ménage a très-bien repris aussi ce vers de Malherbe,

Et nous rends l'embonpoint, comme la guérison :

Parce qu'on ne dit pas en, François, *rendre la guérison.* Ce tour s'emploie en Anglois :

Here thou, great Anna! whom three Realms obey,
Dost sometimes counsel take — and sometimes Tea.

Rape of the *Lock.* 3d. Canto 7.

Je n'ai jamais vu, dans un assez long séjour en Angleterre, qu'un homme de Lettres ait fait quelque reproche à M. Pope à ce sujet.

Pag. 206.

A Priéné.] » Après l'embouchure du » Méandre est le rivage de Priene, & au- » dessus la Ville de Priene. (1) & le mont » Mycale couvert de bois & abondant en » gibier . . . . Quelques-uns appellent » Priene *Cadme*, parce que Philotas son res-

(1) » Priene, qui au commencement étoit sur le » bord de la mer, s'en trouva ensuite éloignée de » 40 stades, le Méandre ayant poussé en cet endroit » beaucoup de sable & de limon. *Strabon*, pag. » 579.

tre ? peut-être auras-tu le dessus . . . . . Εἰ δὲ καὶ ἄλλως ἀποβήσεται, mais s'il en arrivoit autrement ; *c'est-à-dire*, si je ne réussissois pas.

Pag. 219.

Pour l'heureux succès de son voyage.] Cela n'est pas dans le Grec.

Ibid.

La Renommée devançoit Denys] Les Rois & les Grands Hommes remplissent ordinairement tout de leur nom. Voici une Epigramme sur Auguste :

» Quelque part qu'aille César Auguste, » sur les bords de la mer Caspienne, au » Promontoire Soloéis, ou à l'extrémité de » l'Afrique, la Gloire l'accompagne par- » tout. Témoins les eaux des Pyrénées. Les » bucherons du voisinage ne daignoient pas » s'y baigner ; maintenant elles servent de » bains aux deux Continens (1).

Ibid.

Semblable à Diane, ou à la belle Venus.] On a oublié de mettre des guillemets. C'est

(1) L'Europe & l'Asie. L'Afrique étoit censée une partie de l'une ou de l'autre.

partie du 37e vers du 17e livre de *l'Odyssée.*

Pag. 221.

Tandis qu'il pouvoit dormir tranquillement entre les bras de sa Maîtresse.] Il y a dans le Grec ἔχειν, mais faut lire ἔχων. M. d'Orville pense *pag.* 360. que c'est un vers ïambe qui aura échappé à Chariton, comme cela arrive assez souvent à ceux qui écrivent en prose. Il se trompe. C'est un vers d'un ancien Poëte comique. Le Scholiaste d'Euripide le rapporte sur le mot λαβὼν du vers 481. des Phéniciennes,

Ἀττικὴ ἡ σύνταξις, λαβὼν ἀντὶ τοῦ λαβόντα, αὐτὸν ἐμὲ λαβόντα, ὡς τὸ

Ἐξὸν καθεύδειν τὴν Ἐρωμένην ἔχων
ἀντὶ τοῦ ἔχοντα.

Voyez aussi les Commentaires d'Eusthate sur le vers 350. du 2d Livre de *l'Iliade.*

Pag. 222.

Nous avons vu dans les Livres précédens.] Chariton fait ici une courte récapitulation de tout ce qu'il a dit précédemment, à l'imitation de Xénophon, qui au commencement de chaque Livre de la Retraite des Dix mille, rappelle en peu de mots ce qui s'est passé dans le Livre précédent.

Pag. 225.

Et ce qui m'eſt encore plus odieux que ſa haine.] Il a dans le Grec : καὶ τὸ τῆς φιλίας μοι βαρύτερον, ἐφιλήθην. » Et ce qui » m'eſt plus à charge que ſon amitié, il » m'a aimée «. Cela ne fait aucun ſens. On a ſubſtitué à φιλίας, φυγῆς ou ξενίας, ce qui voudroit dire, *& ce qui m'eſt plus odieux que l'exil*, ou bien *que l'éloignement de ma patrie.* Et parce que le mot ἐπράθην, *j'ai été vendue*, ſe trouve un peu plus haut, il a paru à M. Reiske, que τὸ τῆς δουλείας iroit fort bien, *& ce qui m'eſt plus odieux que l'eſclavage.* M d'Orville, approuvant cette derniere correction, ſe contente de mettre δουλίας, qui rapproche ce mot encore plus de φιλίας. M. Giacomelli a ſuivi cette correction : *e ciò che è più grave della ſervitù ſono ſtata amata.* Mais ſans faire tant de changemens, je lis : ἀφιλίας, *& ce qui m'eſt encore plus odieux que ſa haine.* Cela fait une oppoſition que paroit avoir eue en vue notre Auteur La premiere Lettre aura ſans doute échappé aux Copiſtes, comme cela n'arrive que trop ſovent.

Pag. 227.

Traverſa fort vîte l'Arménie.] Denys prit ſon chemin par la Cilicie le long de la

mer, passa les Portes Syriennes (1) ou Amaniques & parvint sur les bords de l'Euphrate. Mithridate prit sa route par les terres vers le Nord, par la Cappadoce & l'Arménie. Quoique sa route fût beaucoup plus longue, il la fit en beaucoup moins de tems que Denys, parce que n'emmenant point sa femme avec lui, sa suite étoit bien moins nombreuse, & beaucoup plus leste que celle de son Rival.

Ibid.

A la Cour.] Il y a dans le Grec, *à la Porte du Roi.* Les Orientaux, & les Grecs, en parlant de Affaires de Perse, disent toujours *la Porte*, pour exprimer ce que nous entendons *par la Cour.* Μήδων μέντοι ὅσων ἑώρακα ἐγὼ καὶ ἐν ταῖς ὁδοῖς καὶ ἐπὶ Θύραις. *De tous les Perses que j'ai vûs, & sur les routes & à la Cour.*

Xenoph. *Cyri institutio*, Lib. I.

Ἐπεὶ δ' ἡμέρα ἐγένετο, καὶ ἐπὶ Θύρας οὐδεὶς ἧκε, πλὴν οἵπερ καὶ συνδείπνουν. *Mais le jour étant venu, & personne ne paroissant à la Cour que ceux qui avoient soupé avec lui.....*

Idem, ibid. Lib. IV.

(1) Les Portes Syriennes: c'est un défilé fort étroit, par où on passe de Cilicie en Syrie, assez près de la mer. Les Portes Amaniques n'en sont pas éloignées: C'est un défilé du mont Amanus, plus avant dans les terres.

Cette expression est encore actuellement en usage en Turquie, & l'on ne connoît guères en Europe la Cour du Grand-Seigneur, que sous le nom de *Porte Ottomane*. Un certain Voyageur nous dit cependant, avec tout le sérieux possible, que cet usage vient de ce que dans le Palais du Grand-Seigneur, il y a une grande porte en forme d'arc de triomphe, par où tout le monde est obligé de passer. Il faut convenir que la plûpart de nos Voyageurs reviennent à-peu-près instruits comme le Courier des Lettres.

Ibid.

Les Seigneurs qui y tenoient le même rang que lui.] Il y a dans le Grec, ὁμότιμοι. Les Homotimes étoient, parmi les Perses, une dignité. Quoique leurs priviléges ne soient point parvenus jusqu'à nous, on conjecture que cela revenoit à-peu-près à nos *Pairs*, & je l'ai traduit ainsi, pag. 41 du second volume. Xenophon en parle en plusieurs endroits. *Voyez* l'Institution de Cyrus, *Liv. I.* & *Liv. VII.*

Charpentier rend toujours *Homotime* par *Gentilhomme*. Cependant il paroît, par une infinité de passages qu'il seroit trop long de citer, que c'étoient les gens les plus distingués de la Cour.

Ibid.

Artaxate, le Chef des Eunuques.] Il y avoit beaucoup

beaucoup d'Eunuques à la Cour des Rois de l'Orient ; ces Monarques leur confioient la garde de leurs femmes : ils les éleverent ensuite aux plus grands honneurs. De là vient que souvent on n'entend par ce mot, qu'un homme constitué en dignité, & qui n'est pas réellement Eunuque.

Putiphar, à qui Joseph fut vendu, avoit une femme.

Madianitæ vendiderunt Joseph in Ægypto Putiphari Eunucho Pharaonis, Magistri Militum.

Genes. XXXVII. 36.

Post multos itaque dies injecit Domina sua oculos suos in Joseph, & ait : Dormi mecum, &c.

Genes. XXXIX. 7. &c.

Pag. 231.

Les Perses aiment naturellement les femmes avec fureur.] Il y a dans le Grec, *les Barbares*; mais il s'agit ici des Perses, qui, habitant un climat chaud, sont plus enclins à l'amour que les peuples qui vivent dans un pays plus tempéré.

Pag. 233.

Sur le char.] Il y a dans le Grec ἐπὶ τῆς ἁρμαμάξης. L'harmamaxe étoit une voiture douce, commode, & particulierement af-

fectée aux femmes, en Perse. Les hommes, qui dans ce pays étoient amollis par les plaisirs, s'en servoient pareillement. Quinte-Curce en a conservé le nom en Latin : « *Quindecim » inde, quas harmamaxas appellant, seque» bantur* ». Maxime de Tyr, Dissert. 34 : ἐὰν δὲ Σπαρτιάτης εἶναι λέγων καὶ Ἕλλην καὶ Δωριεὺς καὶ Ἡρακλείδης, θαυμάζῃς τιάραν μηδικὴν .... καὶ ἁρμάμαξαν Περσικὴν, Περσίζεις, &c. « *Si, » vous disant Spartiate, Hellene, Dorien » ou Héraclide, vous admirez l'habillement » Mede, & les voitures des Perses, vous êtes » un Perse, un transfuge* (1) ». Voyez Scheffer, *De Re Vehiculari*, Lib. 2. c. 17. p. 217.

Pag. 235.

Rodogune. Lisez *Rhodogune.*] C'est une faute d'impression qui a échappé. Si j'eusse suivi le Grec, j'aurois mis Rodogyne. Voyez les Remarques de M. d'Orville.

Pag. 242.

Jupiter qui tient Conseil, &c.] C'est le premier vers du IVe. Livre de l'*Iliade.*

---

(1) C'est la Dissert. IV. §. 2. de l'Edit. de Davies, *Londini*, 1740, *in*-4°. Dans les Editions ordinaires, c'est la XXXIVe.

Ibid.

Comme il étoit accuſé, &c.] Il y a dans le Grec ὡς ὑπεύθυνος, que M. Reiske a fort bien rendu en Latin par *ut reus*. Le Traducteur Italien a mis, *quaſi foſſe colpevole*. On croiroit qu'il n'a conſulté que le Latin, qu'il n'a pas même bien entendu ; car *Reus*, dans les bons Auteurs, ne ſignifie jamais *coupable*, mais l'*accuſé*, le *défendeur*, en matiere civile comme en matiere criminelle. Ceux qui étoient accuſés de quelque choſe de grief, prenoient un habit de deuil, & tâchoient d'exciter la commiſération de leurs Juges.

Ibid.

Il avoit pris un air ſérieux.] M. d'Orville cite en cet endroit une Epigramme qui n'a rapport qu'à l'expreſſion Grecque. Comme j'ai peur que la triſteſſe ne gagne auſſi mes Lecteurs, j'ai cru devoir la mettre, afin de les égayer.

« Je hais les baiſers difficiles à prendre,
» les paroles rudes & propres aux querelles,
» & des mains fortes qui repouſſent toujours :
» je n'aime pas tout-à-fait non plus celui qui,
» étant dans mes bras, veut ſur le champ ce
» que je veux, & ſe livre entierement ; mais
» j'aime celui qui, tel que mon Ami, tient,

» un juste milieu, & sçait donner en pa-
» roissant refuser «.

Il n'y a qu'à faire aux femmes l'application. Marot a là-dessus une très-jolie Epigramme.

Pag. 245.

La Lettre qui la mandoit comme Partie nécessaire.] Il n'y a pas un mot de cela dans la réponse du Roi à Pharnace.

Pag. 249.

A Priam, à Panthoüs.] Vers 141 du IIIe. Livre de l'*Iliade*.

Ibid.

Les premiers de la Nation.] Il y a dans le Grec δημογέροντες, qui signifie précisément la même chose que *Seigneur* parmi nous: car ce dernier vient du Latin *Senior*.

Ibid.

Et il n'y en eût pas un qui ne, &c.] Vers 366 du premier Livre de l'*Odyssée*.

Pag. 254.

Que le Greffier la lise.] Dans la Traduction Italienne, pag. 131, Denys s'adresse au Roi, & lui dit de prendre la Lettre & de la lire. *Signore, prendila e leggila.* Il n'a pas fait

attention que ce n'étoit point-là l'office du Juge, mais du Greffier. On rencontre à tout instant cet usage dans les Orateurs, & principalement dans Eschine & Démosthene.

Pag. 258.

Qui pourroit tourner à votre désavantage.] Il y a dans le Grec οὐδαμῶς συμφέρουσαν. Il faut lire absolument οὐ entre ces deux mots.

Pag. 263.

Jette les yeux sur son Mausolée.] Il me semble que Chariton a dû s'exprimer de la sorte; aussi ai-je changé ὁρᾷς en ὅρα.

Pag. 271.

Quel est donc ce nouveau Protésilas?] Protésilaüs fut le premier des Grecs que les Troyens tuerent à la descente des Vaisseaux. Laodamie sa femme, ayant demandé aux Dieux qu'il lui fût permis de passer avec lui trois heures, elle l'obtint, & Mercure le ramena. *Voyez* Hyginus, *Fables* 103 & 104.

Illic Phylacides jucundæ conjugis heros,
Non potuit cæcis immemor esse locis.
Sed cupidus falsis attingere gaudia palmis,
Thessalis antiquam venerat umbra domum.

Prop. I. 19. 7. &c.

Pag. 274.

Etranger ..... esclave.] C'est ainsi que j'ai rendu ξένος καὶ ἀλλότριος de l'Original, que Mrs. Reiske & d'Orville n'ont point entendu, à ce qu'il me paroît. Il est très vrai que Mithridate avoit rendu la liberté à Chereas, mais c'étoit une tache que Denys pouvoit toujours regarder comme subsistante. Ἀλλότριος signifie, *qui est à un autre, qui est en la puissance d'autrui*, & parconséquent *esclave*. M. Giacomelli a traduit ces deux mots, qui signifient en Grec deux choses bien différentes, par *Forestiero e d'altra nazione*. J'avoue que je ne saisis pas bien cette différence.

Page 275, ligne 8.

Que je meure. Lisez : *que je meurs.*

Pag. 276.

Car quand même les morts ne conserveroient.] Vers 389 du XXIIe. Livre de l'*Iliade*.

Fin des Remarques sur le premier Volume.



TOME SECOND.

Pag. 3.

M*ais ce qui assure la victoire à Denys.*] Mot à mot : « Il n'est pas douteux qu'elle ne » favorise Denys, pour qu'il soit victorieux «. Le texte est un peu corrompu. Je lis ὅτι avant πρόσεστιν.

Pag. 4.

Près d'elle la comparaison ne tournoit pas à son avantage.] Le verbe ἀντισυγκρίνειν, *comparer*, ne se trouve nulle part ailleurs ; & συγκρίνειν, dans le même sens, se voit rarement. On le trouve dans une Epigramme de l'*Anthologie* non imprimée.

» Dites maintenant que vous avez fait pré-„ sent d'une chose de prix, pour une autre de „ nulle valeur. Donnez, prenez. Le charmant „ fils de Sosius joue avec le velu Daucus. „ Qui jamais a comparé la rose à l'épine, la „ figue au champignon, un agneau à une ge-„ nisse, qui donne du lait en abondance ! In-„ sensé ! quel présent vous faites ! Que rece-„ vez-vous en échange ? Tels furent les pré-„ sens que fit Glaucus à Diomede «. *Voyez*

l'Iliade d'Homere, Livre VI. vers 235. & 236.

Pag. 5.

Tantôt se tournant d'un côté.] Vers 10 du XXIVe. Livre de l'*Iliade.*

Page 9.

La vapeur enveloppée dans la fumée.] Vers 317 du premier Livre de l'*Iliade.*

Pag. 15.

Et Jupiter même.] Voici une Epigramme de l'*Anthologie* non imprimée, qui vient fort bien ici.

„ Je m'étois flatté d'être invulnérable à
„ l'Amour; le beau Myiscus m'ayant lancé
„ de ses yeux des traits qui ont pénétré jus-
„ qu'au fond de mon cœur, s'écria : J'ai fait
„ prisonnier cet homme si fier, & je foule aux
„ pieds l'orgueil de cette fastueuse sagesse.
„ Ayant repris un peu haleine, je lui dis:
„ Aimable enfant, pourquoi ce triomphe?
„ l'Amour n'a-t-il pas fait descendre Jupiter
„ même du Ciel? «

Pag. 16.

Une autre Thetis se seroit-elle élevée des mers.] Tout le monde sçait que cette Déesse épousa Pélée dont elle eut Achille. *Ce Heros*

tua Memnon. Voici des vers gravés sur la base de la statue de ce dernier, près de la Ville de Thebes en Egypte :

» Apprenez Thetis, que Memnon, jadis » massacré devant Troie, vit & rend des sons » harmonieux au-dessous des sables de la » Lybie, & dans l'endroit où le Nil rapide » coupe en deux Thebes aux belles Portes. » Et Achille, ce Heros insatiable de com» bats, ne parle ni dans les campagnes de » Troie, ni en Thessalie. «

Pag. 17.

Parmi les Grecs & les Barbares.] L'opposition est bien marquée. *Barbare* ne signifie point ici un homme *grossier, brutal, ignorant, sans esprit, &c.* Mais un *étranger* par rapport à la Grece. Les Grecs n'ôtoient pour cela rien au mérite & à l'esprit de ces étrangers. M. d'Orville dit que cette sotte vanité nous étoit réservée. *Ista enim vanitas reservari debebat in nostrum ævum quibusdam e Francica Gente eruditionis solidæ corruptoribus contemptoribusque. Verum ne iniqui paucorum vecordiam derivemus in nationem olim ante alias & nunc quoque de litteris bene merentem.* Cyrus le jeune appelle ses Soldats, *Barbares.* Retraite des Dix Mille. *Liv. I.* L'Envoyé, qui annonce à Atosse, femme de Xerxès, la défaite des Perses, dit : *la Frayeur s'empara de tous*

les Barbares. Æſchyl. Perſ. 391. Paul, dans ſon Epître aux Romains, cap. 1. 14. *Je ſuis débiteur des Grecs & des Barbares.* Voyez ma Note ſur la *page* 194. du premier volume.

Ibid.

Celui qui a fait la bleſſure la guérira.] Télephus, fils d'Hercule & d'Auge, Roi des Myſiens, ayant été bleſſé par Achille, avec la pique, dont Chiron avoit fait préſent à ſon pere Pélée, il eut recours à l'Oracle pour faire ceſſer les douleurs cuiſantes qu'il reſſentoit. Apollon répondit, *que celui qui avoit fait la bleſſure la guériroit* (1). Il eut recours à Achille. Ce heros fit réponſe qu'il ne ſe connoiſſoit point en Médecine; mais Ulyſſe lui dit que l'Oracle ne le regardoit pas, mais ſa pique. On la racla ſur la plaie de Télephus, & il ſe trouva guéri. Voyez Hyginus, *Fable* 101. (2) pag. 189. & 190.

Myſus & Hæmonia juvenis qua cuſpide vulnus
Senſerat, hac ipſa cuſpide ſenſit opem.

Propert. Lib. 2. Eleg. 1. 63.

Amoris vulnus ſanat idem qui facit.

Pub. Syrus.

(1) ὁ τρώσας καὶ ἰάσεται.

(2) *Auctores Mythographi Latini.* Curante *Aug. van Staveren.* Lugd. Bat. 1742. in-4°.

Pag. 19.

Qui vous fait souvent oublier le boire & le manger.] J'ôte le point après ἄποτον & je le mets après ἐν θήρᾳ. Je lis ensuite ἐνθάδε, &c.

Pag. 20.

Travaillée à Babylone.] Cette Ville étoit célebre pour ses étoffes & ses Ouvrages de broderie.

Ibid.

Ouvrage magnifique des Seres.] Voyez les Remarques de M. d'Orville, pag. 546.

Pag. 22.

Telle qu'on voit Diane, &c.] Vers 102, &c. du sixieme Livre de l'Odyssée.

Pag. 24.

Et la trouvant seule.] Je change μόνος en μόνης.

Pag. 33.

Dont ce procès a augmenté les charmes.] Depuis l'arrivée de Callirrhoë, Statira prenoit sans doute plus de soins de sa personne, & quand même ils auroient été en pure perte, ce langage est bien dans la bouche d'Artaxate, qui cherche à détour-

ner ſon Maître de l'amour qu'il a pour Callirrhoë. Ainſi je ne vois pas ce qui a pu arrêter M. d'Orville.

Pag. 37.

Ils ſont les ſeuls qui ſouhaitent de mourir, &c.] Cela doit s'entendre de l'horrible ſupplice de l'Auge.

Pag. 39.

Ne vaut-il mieux céder.] Le texte eſt corrompu ; j'ai ſuivi M. d'Orville.

Pag. 41.

Le Roi ayant convoqué les Pairs.] Voyez la Remarque ſur ces mots, *les Seigneurs qui y tenoient même rang que lui.* Page 227 du premier volume.

Pag. 43.

D'autres armés de faux tranchantes.] Cyrus fut le premier qui établit ces ſortes de char parmi les Perſes & quelques Nations de l'Aſie. On ignore celui qui en eſt l'Inventeur, & qui en a donné le premier connoiſſance aux autres Peuples de l'Orient. Ninus avoit, au rapport de Diodore de Sicile, (1) de pareils chars. Mais M. Scheffer (2) ſe trompe, lorſqu'il dit qu'avant

(1) Lib. 2. p. 91.

(2) *De Re Vehiculari*, Lib. 2. p. 193.

le Prince ; il y en avoit parmi les Chananéens. Il s'appuie de l'Écriture. Il est vrai que dans les passages qu'il allegue, (1) la Vulgate & les LXX. ont traduit *des chars armés de faux*. Mais dans le texte Hebreu, il y a *des chars de fer*, ou bien *ferrés* ; c'est à dire, couverts de fer, afin de les rendre plus solides & moins exposés à se briser.

Pag. 44.

Et ayant formé un Corps considérable, &c.] Il y a dans le Grec καὶ ποιήσας στίφος, & *ayant formé un Corps de 4096 hommes.* M. d'Orville dit, dans ses Remarques, pag. 579, ligne 1, que le *Stiphus* est un Corps de CCCCXCVI, & il cite le Dictionnaire de Tactique dont le P. de Montfaucon rapporte des extraits dans sa Bibliotheque des Msts. de la Bibliotheque de Coislin. S'il ne s'étoit pas trop pressé, & qu'au lieu de jetter les yeux sur la Traduction Latine dont les chiffres sont pleins de fautes ; il eût consulté le Grec, il auroit vû στίφος .... ἀριθμῶν Δ Ϟ Ϛ. Il est vrai que l'Imprimeur a oublié sous le Delta un Iota souscrit. Mais M. d'Orville n'ignoroit pas que les pre-

(1) Jud. 1. 19 & 4, 3.

mieres Lettres de l'Alphabeth Grec n'ont jamais signifié cent.

» Le Lochus étoit de 8 hommes. La Sy- » stase comprenoit quatre Lochus & avoit » 32 hom. La Pentecontarchie étoit de deux » Systases ou 64 hommes. L'Hecatontar- » chie comprenoit deux Pentecontarchies » ou 128 hommes. La Psilagie avoit deux » Hecatontarchies ou 256 hommes. La Xe- » nagie étoit de deux Psilagies ou 512 hom- » mes. Le Systremme avoit deux Xenagies » ou 1024 hom. L'Epixenagie avoit deux » Systremmes ou 2048 hom. Le Stiphus » étoit de deux Epixenagies ou 4096 hom- » mes.

Diction de Tactique, in Biblioth. Coislin. pag. 509.

Arrien, (1) sur la Tactique, dit positivement διδὶ δύω Ἐπιξεναγίαι (καλοῦνται) Στίφος, ἐξ καὶ ἐνενήκοντα ἀνδρῶν καὶ τετρακισχιλίων. Les deux Epixenagies s'appellent Stiphus, & sont de quatre mille quatre vingt seize hommes.

Pag. 54.

Ceux qui avoient en garde les Oiseaux.]

---

(1) Voyez Arrien pag. 40 de l'Edition de Waesberge 1683. *in*-8. Arkstée & Merkus en ont fait réimprimer le titre en 1750, afin de faire croire que c'est une nouvelle Edition.

Il y avoit toujours à la suite du Roi de Perse une grande quantité d'Oiseaux & de volaille pour sa table, comme Autruche, &c. Ceux qui les avoient en garde formoient un corps considérable. Il peut se faire cependant que ce soit une faute, & qu'il faille lire ὀπισθοφύλακας, *l'Arriere-garde.*

Pag. 55.

Et des plus illustres Maisons de Syracuse.] Cela étoit vrai de Chereas ; Polycharme étoit d'une naissance médiocre.

Pag. 56.

Je ne mourrai pas cependant, &c.] Vers 304 & 305 du vingt-deuxieme Livre de l'Iliade.

Pag. 59.

D'éloigner l'ennemi.] Je lis πολέμιον au lieu de πόλεμον.

Pag. 60.

Se voit à la fin surpris d'un vent contraire.] M. d'Orville rapporte sur ces mots une Epigramme de *l'Anthologie* non imprimée. » Le coucher des Chevreaux est en horreur aux Matelots ; mais Pyron détestoit » encore plus le calme que la tempête. Se » trouvant enchaîné au milieu d'une mer

» dont les vagues n'étoient agitées d'aucun » vent, un vaisseau Corsaire, léger & al» lant bien à la rame, l'atteignit. Il avoit » échappé aux tempêtes ; il perit dans un » Calme, d'une mort cruelle (1). Quel triste, » & quel funeste Calme « !

Pag. 62.

Polycharme & moi, &c.] C'est avec quelque léger changement le vers 48 du neuvieme Livre de l'Iliade. Voici une Epigramme de *l'Anthologie* non imprimée que cite M. d'Orville à propos de l'expression Grecque.

» Ressouvenez-vous de la parole mémo» rable que je vous dis ; n'allez point l'ou» blier. Rien de si charmant que la Beauté, » mais rien de si léger. L'Oiseau le plus » agile qui fende les airs, ne sauroit la de» vancer. Maintenant voilà la terre cou» verte de vos fleurs (2).

---

(1) J'ai donné la préférence à la correction de M. Reiske.

(2) Il y a dans l'Original νυνὶ δὲ πάντ' ἔπι. M. d'Orville lit πάντα δὲ νῦν ἔπι. M. Pierson *pag. 92* de ses *Verisim.* sans faire aucun autre changement, que de séparer ce que l'on avoit mal à propos rapproché, & de rapprocher ce que l'on avoit séparé, lit νῦν ἴδε πάντ' ἔπι, &c. Je l'ai suivi.

Pag. 64.

Les Grecs qui soutinrent le choc, &c.] Tout est plein des louanges qu'on a données aux trois cent Spartiates qui s'opposerent au passage de Xerxes. Il y a dans l'Anthologie plusieurs Epigrammes où ils sont célébrés.

» Le sort de ceux qui ont péri aux » Thermopyles est beau, il est glorieux; » cet Autel & le souvenir de la Postérité » leur tiennent lieu de tombeau, leur mal- » heur d'ornement funebre, que rien ne peut » détruire, pas même le Tems, qui dompte » tout. Ce Temple renferme la gloire des » habitans de la Grece, temoin Leonidas » ce Roi de Sparte qui a laissé ici bas une » grande vertu & une gloire immortelle.

Pag. 66.

Accompagnerent Miltiade.] J'ai suivi la correction de M. d'Orville. Voyez ses Remarques, pag. 606.

Ibid.

Et les trois cent Spartiates qui suivirent Leonidas.] Voyez Hérodote, & ma Note sur la pag. 64. de ce Vol.

Pag. 67.

Les rangs sont si serrés, &c. Vers 131 du treizieme livre de l'Iliade.

Pag. 68.

D'abord Chereas le tue.] Voilà un trait horrible que Chariton auroit bien dû épargner à son Héros.

Ibid.

Il frappe à droite & à gauche, &c.] Vers 308 du vingt-deuxieme Livre de l'Odyssée.

Pag. 69, lig. 7.

Sortit, lisez, *sortoit.*

Pag. 71.

Dans l'Isle d'Arade.] Arade, Isle de la Phénicie.

» Voici ce qu'on rencontre dans le reste » de la navigation depuis Laodicée. Près de » Laodicée sont les petites Villes de Posi- » dium, d'Heraclium & de Gabales (1); en- » suite dans l'ancienne Isle des Aradiens. » Paltus, Balanée & Caranus qui a un port » où se tient la flotte d'Arade. On trouve » après Enydre, Marathe Ville ancienne » de Phénicie, maintenant détruite; les Ara- » diens ont partagé entre eux son territoire...

---

(1) J'ai écrit Gabales par une s, à cause que dans le Grec il est au pluriel τὰ Γάϐαλα.

» Le rivage, qui se trouve vis-à-vis de
» cette Isle, ne contient point de port, &
» n'est qu'une chaîne de montagnes. Entre
» le port de cette Isle (Caranus) & Ma-
» rathe sur le Continent, il n'y a tout au
» plus que vingt (1) stades. Cette Isle est
» un rocher environné de toutes parts de
» la Mer. Il a environ sept stades de cir-
» conférence, & il est tellement peuplé,
» encore même aujourd'hui, que quoiqu'il
» y ait beaucoup de maisons, elles sont ce-
» pendant à plusieurs étages. Ils n'ont point
» d'autre eau que celle des Lacs, des Ci-
» ternes & du Continent. En tems de guer-
» re, ils la tirent du Détroit un peu devant
» la Ville. Il se trouve au fond de la Mer
» une source (2) d'eau abondante. On y

(1) Chariton en met 30.

(2) Nam dulcis haustus in mari plurimis locis, ut ad Chelidonias Insulas, & *Aradum* & in Gaditano Oceano. *Plin. Hist. Nat.*

Quod genus Endo Mari spirat fons, dulcis aquai
Qui scatit, & salsas circum se dimovet undas.

Lucret. VI. 890.

Creech veut qu'on lise *Aradius* au lieu de *Endo Mari*. Cette conjecture est très-heureuse. On peut voir sa note sur ce vers.

» descend, de dessus les bateaux destinés
» à cet usage, une machine de plomb dont
» l'embouchure est fort large. Cette ma-
» chine va en rétrécissant vers le fond; on
» y a pratiqué un trou médiocre, auquel
» on a attaché un tuyau de cuir, ou bien
» une espece d'outre qui reçoit l'eau que la
» machine tire de la fontaine. La premiere
» eau qu'on puise est de l'eau de mer. Mais
» en attendant on tire une eau pure & po-
» table, qu'on met dans des vases préparés
» à cet effet, & qu'on transporte à la Vil-
» le, quand on en a suffisament. Les Ara-
» diens avoient autrefois des Rois de
» leur Nation, à peu près comme toutes
» les Villes de Phénicie. Les Perses & les
» Macédoniens ensuite en ont réduit une
» partie à l'état où ils se trouvent actuel-
» lement; les Romains ont achevé.

Strabon. Lugduni, 1620. in-fol. pag. 753 & 754.

Arrien en parle aussi. » Alexandre ayant
» établi Menon Fils de Cerdimme Gou-
» verneur de la Cœlesyrie, & lui ayant
» donné la Cavalèrie dès Alliés pour la garde
» du Pays, il partit pour la Phénicie. il
» trouva en chemin Straton Fils de Ge-
» rostrate Roi des Aradiens & des Peuples
» voisins d'Arade. Ce Gerostrate avoit lui-
» même mis à la voile avec Autophradate
» & tous les autres Rois de Phénicie &

» de Cypre. Straton, ayant donc rencontré Alexandre, lui donna une couronne d'or, & lui livra *l'Isle d'Arade*, » Marathe, Ville grande & riche, située » sur le Continent vis-à-vis d'Arade, la Ville de Mariamme, & en un mot tout ce » qui étoit de ses Etats (1).

Ciceron en parle aussi. M. l'Abbé d'Olivet dit, dans son *Index* sur cet Auteur, que c'est une Ville de Phénicie. S'il n'eût point estropié les *Index* qu'il a copiés du savant M. Ernesti, en retranchant souvent ce qui s'y trouve de plus essentiel, il auroit mis que c'est une Isle de la Phénicie. Quand même M. Ernesti ne le lui auroit point appris, il n'avoit qu'à consulter les Auteurs que je viens de citer; ou s'il n'entendoit point le Grec, les Traductions Latines, quelque défectueuses qu'elles soient, auroient pû lui servir. Quinte-Curce, Tite-Live en parlent aussi; que ne les lisoit-il?

Aradus quoque Insula deditur Regi. Maritimam tum oram & pleraque longius etiam à Mari recedentia, Rex ejus Insulæ Strato possidebat; quo in fidem accepto, castra movit ad Urbem Marathon.

Quint. Curt. IV. I.

---

(1) Arrian. de Expedit. Alexand. *Lib.* 2. *Cap.* 113. §. 10. & 11. *pag.* 144. *Amstelod. Westein* 1757. *in*-8°.

Tite-Live parle aussi des Aradiens comme d'une Puissance maritime. *Lib.* 35. §. 48. *Navalium verò copiarum, quas nulli portus capere in Græcia possent, dextrum cornu Sidonios & Tyrios, sinistrum Aradios & ex Pamphylia Sidetas tenere; quas Gentes nullæ unquam nec arte, nec virtute navali æquassent.*

Tit. Liv. ex Edit. Crevier, in-4°. 3e. vol. pag. 246.

Pag. 72.

Combien de tems encore voulez-vous me faire la guerre?] Voici une Epigramme que rapporte M. d'Orville.

» Jusqu'à quand, cher Cyrus, voulez-
» vous me faire la guerre? Que faites vous?
» N'avez-vous point pitié de votre Cambyse?
» Ne devenez point pour moi un Mede;
» car dans peu vous serez un Sacas, & vos
» cheveux vous rendront un Astyage.

Cette Epigramme ne vaut absolument rien. Elle roule sur un jeu de mots. *Mede*, nom d'un peuple, signifie aussi en Grec, lorsqu'il est séparé, *ne donnez point.* Sacas étoit un Echanson d'Astyage Roi des Medes, grand Pere de Cyrus. Cambyse étoit Fils d'Astyage & Oncle de Cyrus. Le prétendu Cambyse fait donc son possible pour engager le feint Cyrus à répondre à sa passion. Ne me refusez point, lui dit-il; dans

peu votre beauté disparoîtra ; l'on vous sert maintenant, vous servirez à votre tour.

Pag. 84.

Refuse de venir.] Il y a dans le Grec οὐ βούλεται ἐλθεῖν *ne veut point venir.* Le Traducteur Latin a rendu *mecum ad te negat ire.* Il est très vrai que c'est-là ce qu'entend le Soldat. La Traduction ne laisse pas d'être vicieuse, en ce que le Soldat n'ayant exprimé que la moitié de sa pensée, Chereas s'imagine que le Soldat vient se plaindre de ce que cette femme refuse de l'accompagner. La réponse de Chereas ne seroit point juste, si le Soldat se fût exprimé comme le Traducteur Latin le fait parler.

Pag. 95.

Ils renouvellerent avec plaisir.] Vers 296 du vingt-troisieme Livre de l'Odyssée. C'est ainsi qu'Homere exprime les plaisirs que prit Ulysse avec sa chere Pénélope après une aussi longue absence que la sienne.

Pag. 99.

Et ayant rassemblé beaucoup de victimes.] J'ai traduit ainsi ἱερεῖα à cause du Sacrifice qui suit. Car je n'ignore point que ce mot signifie en général *des animaux.* D'Ablancourt traduit dans la (1) Retraite des Dix mille ἱερεῖα, *des victimes*, au lieu qu'il auroit dû mettre *du bétail.* D'Ablancourt ne savoit pas le

(1) Liv. IV. pag. 147 de sa Trad. *Amst.* 1745.

Grec. Mais que dire de Charpentier, qui a passé pour le bien savoir. Pag. 38 ligne 9. de la Cyropædie Edit. de Paris 1749. Il a traduit καὶ ἱερείων πολλὴν ἀφθονίαν ἐνόμιζε γενήσεσθαι *Il en emmeneroit un plus grand nombre de victimes pour sacrifier quand il seroit de retour.* Je voudrois bien savoir où sont dans l'Original les mots qui répondent à ceux-ci *pour sacrifier quand il seroit de retour.* Il y a seulement dans le Grec, *Il pensa qu'il y trouveroit une plus grande quantité de gibier.* Car il s'agit ici de chasse. Les Grecs ne tuoient jamais d'animaux qu'ils n'en brûlassent quelque partie en l'honneur des Dieux. De-là vint cette façon de s'exprimer.

Pag. 107.

Il y avoit parmi les Egyptiens un certain Philosophe nommé Démétrius.] Cela est conforme à l'Histoire. Il étoit d'Alexandrie. Il étoit surnommé Chytras. Voyez les Remarques de M. d'Orville.

Pag. 129.

Les Camarades de Chereas, &c. Voyez les Remarques de Mrs. Reiske & d'Orville, & les *Acta Eruditorum*, A. 1751. pag. 100.

Pag. 137.

Polycharme ... vint à prononcer mon nom.] C'étoit celui de Callirhoë. La mémoire manque à Chariton.

Fin des Remarques.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage intitulé, *les Amours de Chereas & de Callirrhoë* : je n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. A Paris, ce 4 Décembre 1762.

GIBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé Louis-Etienne Ganeau, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer, & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Histoire des Amours de Chereas & de Callirrhoë, traduite du Grec*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter

l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de

la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur FEYDEAU DE BROU, le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contrai-

res : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le cinquiéme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-deux, & de notre Regne le quarante-huitieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 747. *fol.* 339. *conformément au Reglement de* 1723. *A Paris, ce* 19 *Octobre* 1762.

LE BRETON, Syndic.





